3 1761 07988082 9

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

MRS. MAURICE DUPRÉ

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/danslalumirero00daud

Dans la lumière

Il a été tiré, de cet ouvrage,
soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande
tous numérotés.

DU MÊME AUTEUR

Collection in-18

CHEZ FLAMMARION

Le Cœur et l'Absence, roman (25e mille).
Le Bonheur d'être riche, roman (10e mille).
La France en alarme.
Le Pays des Parlementeurs.

CHEZ FASQUELLE

Germe et Poussière.
Hæres.
L'Astre noir.
Les Morticoles.
Les Kamtchatka.
Les Idées en Marche.
Le Voyage de Shakespeare.
Suzanne.
La Flamme et l'Ombre.
Alphonse Daudet.
Sébastien Gouvès.
La Romance du temps présent.
La Déchéance.
Le Partage de l'Enfant.
Les Primaires.
La Lutte.
La Mésentente.
Le Lit de Procuste.
La Fausse Étoile.

A LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Une campagne d'Action Française.
L'Avant-Guerre.
Fantômes et Vivants (1res. des Souvenirs)
Devant la Douleur (2e — —
L'Entre-deux-guerres (3es. des Souvenirs)
Salons et Journaux (4e — —)
Hors du Joug allemand.
L'Hérédo.
Le Poignard dans le dos.

CHEZ FAYARD

Ceux qui montent.
La Vermine du Monde.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1919
by Ernest Flammarion.

LÉON DAUDET

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Dans la lumière

ROMAN CONTEMPORAIN

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1919

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

PQ
2607
A8D3
1919

A LA " MÈRE PROVENCE ",

A LA DOUCE ET VALEUREUSE PROVENCE

DE MISTRAL, D'AUBANEL, D'ALPHONSE DAUDET,

DE CHARLES MAURRAS,

ET DES MORTS ET SURVIVANTS DE LA GRANDE GUERRE,

Avec piété et reconnaissance, je dédie cette humble histoire d'amour qu'elle a inspirée.

LÉON DAUDET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY JUL 15 1970

Dans la Lumière

CHAPITRE PREMIER

CONVALESCENCE

« Lieutenant, cette fois, vous êtes guéri », dit Norade Pertus à François Brécéan. Il était six heures du soir, au mois de mai 1918, et, par la fenêtre ouverte de la petite chambre de l'ambulance « d'Éverjon », on entendait des rires d'enfants, un braiement d'âne, toute la vie d'Avignon la lumineuse. Les vingt-cinq ans du jeune officier, arraché à la mort à force de soins, buvaient avec avidité cette neuve espérance et aussi la beauté souple, mate, ardente de l'infirmière provençale, dont il était timidement et follement épris. Jamais encore, malgré son envie, depuis trois mois qu'il était soigné par elle, il n'avait osé lui dire un mot d'amour. C'était un Breton renfermé, du type blond, imberbe, de traits réguliers, solide gaillard, un peu sauvage, et qui exprimait assez

mal ce qu'il ressentait le plus vivement. La jeune fille s'était prise de tendresse pour lui. Elle était de condition modeste, fille d'un patron pêcheur de Cassis, mais parfumée de cette poésie naturelle qui éclaire les âmes venues de loin, sur les rivages ensoleillés.

— Eh bien, cela ne vous fait pas plaisir ? » reprit-elle en riant. Brune, élancée, debout à contre-jour, elle avait des reflets dorés dans ses cheveux bruns, autour du cou, ferme et plein, une chaîne d'or fermée par une petite croix. Ses yeux noirs, cependant très doux, et d'une suavité de velours, étaient aussi comme piquetés d'or. Il émanait d'elle une atmosphère d'entrain, de gaieté et de bonté.

Brécéan rassembla son courage, écarta les bras, redevenus vigoureux, que terminaient des mains assez fines, et soupira : « Cela ne me fait pas plaisir de m'en aller. » Il pensait « de vous quitter », mais n'osait le dire et sentait sa cicatrice de balle allemande vers le sommet du poumon droit, jointe à une autre douleur, morale celle-là et plus aiguë.

— Vous seriez-vous attaché à cette maison méridionale, monsieur l'homme du Nord, monsieur le Celte ?

Dans leurs conversations au cours des pansements longs et minutieux — car il y avait eu trois points d'inflammation, — le soldat et la jeune fille s'amusaient à se taquiner sur leurs

origines. Licencié ès sciences naturelles, attaché au Muséum de Paris et préparant son doctorat, Brécéan se croyait très calé en signes ethniques et psychologiques. Elle lui opposait cette horreur des brumes dans le raisonnement et de tout pédantisme, qui fait le fond des esprits latins.

— Je me suis attaché à celles qui sont dans cette maison.

— A sœur Odile, à Mlle d'Everjon ?...

— A d'autres encore.

Norade pâlit légèrement et sentit que son cœur battait plus vite. Elle lisait l'aveu imminent dans les regards bleus de son cher malade. Elle en avait peur pour elle et pour lui ; car elle savait, depuis la première minute, qu'ils s'aimeraient et que cet amour serait quelque chose de grand et de rapide, de confondu avec la splendeur brève du jour, tel qu'une flambée de sarments sous le soleil. Fallait-il lutter ou s'abandonner? Elle essaya de plaisanter.

— Vous oublierez vite.

Mais, de cette voix profonde, émue, faite pour la chanson bretonne, qui va au cœur des femmes, Brécéan répliqua : « Nous autres n'oublions jamais. Nous mourons avec nos images, mademoiselle... Ah ! que vous avez été bonne pour moi !...

Il tendit la main vers elle sur ses draps blancs.

Elle la prit. Elle le connaissait du haut en bas,

comme la mère connaît son poupon, depuis le temps qu'elle le soignait. Ce contact discret rétablit cependant le mystère entre leurs deux corps et la distance instable du désir. A cet instant la porte s'ouvrit et le docteur Barias parut, accompagné d'une grosse personne à la mine sévère, qui avait l'air d'un homme habillé en femme, Mlle d'Éverjon, fondatrice et directrice de l'établissement.

— Eh ben, mon garçon — fit le vieux médecin, qui affectait des manières rustiques et bourrues, — te voilà maintenant frais et gaillard. Ce n'a pas été sans peine ; pas vrai, madame et mademoiselle?

Mlle d'Éverjon hocha la tête. Elle était très riche, très avare, vaniteuse, bornée, têtue, mais respectueuse des arrêts médicaux. Sœur Odile parut à son tour, pâle, émaciée, vraie figure de missel, qui dégageait une odeur de linge frais. Ces quatre personnes regardaient avec attendrissement le grand blessé qui leur avait donné tant de tintouin et dont on ne savait pas encore, en dépit de la radiographie, si le poumon avait ou non été traversé. Nandut, de Marseille, appelé en consultation, prétendait que oui. Fauvergne, professeur à Lyon, mobilisé à Avignon, prétendait que non. Barias était de ce dernier avis et chaque fois donnait sa raison : « Pas d'hémoptysie véritable. A peine quelques crachats rouillés. Peu d'élévation thermique.

Un grand affaiblissement initial, presque comateux, sans doute, mais cela s'explique par le choc... Ouais, nous en sommes sortis tout de même. On va se lever et, dans quinze jours, je signerai l'exeat, avec congé de trois mois à la clef, renouvelable au moins deux fois.

« Quinze jours, se disait le Breton, je n'ai plus que quinze jours à *la* voir, à l'entendre, à jouir de *sa* présence. Non, c'est absolument impossible. »

Cette crainte l'absorbait tellement qu'il ne pensait plus à remercier celui et celles qui lui avaient donné tant de soins. Il fallut que le docteur insistât : « Alors, garçon, c'est tout ce que tu trouves à nous dire ? » Ce petit reproche réveilla l'amoureux. Des larmes de reconnaissance parurent sous ses paupières : « Vous m'avez sauvé, vous, et vous, et vous, je ne sais comment vous témoigner... Vous êtes comme ma famille... »

Il les désignait gentiment à mesure. Sa voix s'arrêtait dans sa gorge : « Mais oui, mais oui, bougonna le docteur satisfait, tu nous revaudras ça au purgatoire. C'est là qu'on se retrouve en fin de compte. Voyons un peu une dernière auscultation. »

Il fit l'examen en conscience, avec une mine soucieuse et les « toussez, comptez, trente, trente et un, trente-deux » rituels. Il ne restait plus, de cette alerte redoutable, qu'un tout

petit peu de matité au sommet en cause : « Le cal claviculaire est à peine sensible. C'est raccmôdé dans la perfection. » L'officier et Norade se regardèrent en souriant, car ils imitaient volontiers la façon dont l'excellent homme prononçait le verbe « raccommoder ». Sœur Odile elle-même pinça les lèvres ; elle avait une gaieté d'enfant. L'ambulance était mixte, administrée à la fois par des religieuses et des laïques, sous la haute surveillance de Mlle d'Éverjon, qui faisait, en rechignant, les principaux frais. Plus la guerre se prolongeait, plus elle trouvait ce sacrifice d'argent intolérable, et passait sa mauvaise humeur sur ses auxiliaires et subalternes. Par ailleurs, elle avait préposé à l'économat une nièce à elle, d'une rare laideur, et la beauté de Norade l'agaçait.

La « patronne » et la religieuse étant sorties, Brécéan retint le faux bourru par sa manche et prit l'air câlin d'un enfant qui demande une faveur : « Docteur, vous êtes si bon... Permettriez-vous ?... »

— Je ne suis pas bon. Je suis au contraire une vieille drogue et tu as pu t'en apercevoir. Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, animal ?

— Permettriez-vous que nous allions, Mlle Pertus et moi, dîner ce soir à la Bartelasse ? Je voudrais fêter ma guérison avec celle qui y a tant contribué.

Barias sourit, passa la main dans sa barbe

blanche, regarda alternativement le brave garçon, la jolie fille qui pâlit à peine, comme celles de sa race, quand elles sont émues : « C'est entendu. Vous avez l'autorisation jusqu'à neuf heures et demie, dût mam'zelle d'Éverjon me bouder pendant huit jours. Tâchez seulement de ne pas faire de bêtises tous les deux, ou, si vous en faites, de ne pas attirer l'attention. Je tiens au bon renom de notre ambulance. »

Ces grosses plaisanteries ne tiraient pas à conséquence. Il prit dans sa poche un stylo et sur une feuille de température écrivit, de sa large écriture fortement appuyée : « J'autorise M. le lieutenant Brécéan et Mlle Norade Pertus, son infirmière, à s'absenter ensemble ce soir, 28 mai 1916, de sept heures à neuf heures et demie. » Puis il signa et tendit joyeusement le papier à l'officier :

— Voilà ; vous me conterez demain comment ça s'est passé. Buvez un verre de Tavel à ma santé, sapreblotte !

Quand les deux jeunes gens furent seuls :

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Norade avec un étonnement joué. J'étais tellement médusée que je n'ai pu rien objecter. Que vont penser et dire ma tante Istre, Mlle d'Éverjon, même sœur Odile ?

— Que c'est bien notre droit de dîner ensemble une fois... ou deux... au bord du Rhône. Cela ne fait de mal à personne.

— C'est un peu compromettant. Les gens de cette ville sont si clabaudeurs, si médisants !

— Comme partout. Il n'y a qu'à ne pas s'occuper d'eux.

— Vous en parlez à votre aise, vous qui dans quinze jours quitterez Avignon. Mais moi, je resterai et l'on me montrera au doigt : « Voilà celle qui dîne en tête-à-tête avec ses blessés... »

— Avec son blessé. Il s'agit d'une exception, non d'une habitude, ni d'un rite...

— Ce n'en est que plus grave, monsieur l'indiscret.

Elle s'était, en parlant, rapprochée de la porte. Comme elle tournait le bouton, il fut sur le point d'ajouter quelques mots décisifs, puis se retint, préférant attendre l'occasion prochaine. Leur joie, à tous deux, était profonde et les poussait à savourer les derniers instants d'une comédie de bonne camaraderie, qui leur permettait tous les rêves.

— Il faut que je prévienne ma tante. Elle ne va pas être satisfaite de mon escapade.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? Je ferai ainsi sa connaissance, et puis ça la rassurera.

— Merci bien. Le cousin Jérôme vous verrait, et il est jaloux comme un diable.

Elle mettait, sur la finale du mot diable, une pointe d'accent qui semblait exquise. François avait entendu parler souvent de la confiserie Istre,

rue Parapharnerie, et du cousin Jérôme, qui passait pour un peu « demeuré », comme on dit dans les campagnes. L'idée que ce demi-innocent pourrait être jaloux l'étonna et le scandalisa. Mais il n'insista point.

Il fut convenu qu'on se retrouverait une demi-heure plus tard, à l'entrée de l'île de la Bartelasse.

Quand Norade entra dans la confiserie, Mme Istre, vieille personne, propre et digne, au visage de Junon rustique, faisait déguster à une cliente riche, Mme de Fontvenet, parente de Mlle d'Éverjon, un cédrat fourré au sucre, récente invention de la maison. La malingre, mais gourmande descendante des marquis de Fontvenet déclarait ce produit exquis. Ensuite, lissant ses lèvres de sa langue, comme une chatte, elle prit un doigt de malaga, raconta lentement une histoire locale, puis se décida à sortir.

Alors seulement la jeune fille, embrassant sa tante, lui dit avec gentillesse et quelque gêne :

— Ne me gronde pas ; je dîne dehors ce soir, en compagnie de mon grand blessé François Brécéan, qui entre en convalescence. Il m'a invitée à la Bartelasse, et le docteur nous a donné l'autorisation. Je ne pouvais refuser, tu comprends.

— Tu dînes dehors... et en tête-à-tête avec ce garçon, que tu ne m'a jamais présenté....

Mais, ma petite, c'est bien osé ; et ne crains-tu pas de faire mal parler de toi ?

Mme Istre avait pris son air de réprimande, alors qu'elle connaissait et respectait d'ordinaire l'esprit d'indépendance de sa nièce. C'est qu'elle prévoyait le mécontentement de son cher Jérôme, quand il apprendrait cette nouvelle. Amis et voisins considéraient tacitement le demi-demeuré comme fiancé à Norade, bien qu'un tel projet n'eût jamais été traité entre les intéressés que par allusions. La tante regardait sa nièce comme une sorte d'avant-bru et la gâtait en conséquence.

Les médecins lui avaient représenté qu'un tel mariage était la seule espérance permise de réveiller, par l'amour heureux, le cerveau ralenti de son unique enfant. De sorte que, désirant cette union avec l'exclusive passion des mères, elle ne considérait pas qu'il pût y avoir le moindre obstacle de la part de la jeune fille, à qui elle assurait la vie matérielle depuis la mort de sa belle-sœur, la maman Pertus, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années.

Norade riait de bon cœur :

— J'ai vingt ans bien sonnés ; je ne suis plus une petite fille. C'est la guerre, et il est tout naturel que j'aie la première sortie de mon malade. Ceux qui ne seront pas contents viendront me le dire.

Fervente des poètes du Félibrige, surtout d'Au-

banel et de Mistral, elle murmura en provençal les vers dorés des *Olivades :*

Mieux vaut à Cadolive
Rire en mangeant l'olive,
Que rager à Paris
En mangeant des perdrix.

Mme Istre hochait la tête, peu convaincue. A ce moment parut Jérôme, grand et maigre garçon, aux yeux caves et cernés, chez qui se remarquait comme une caricature des traits nobles et purs de sa cousine. Dès qu'il l'apercevait, son morne visage s'éclairait. Elle représentait la beauté, l'intelligence, la fine raillerie, la vigueur physique et la santé morale, tout ce qui lui manquait, mais dont confusément il sentait et regrettait l'absence. Il lui dit de sa voix lente et lourde, où les mots demeuraient sans couleur :

— Ah ! te voilà... Tant mieux !... J'ai recopié la pièce de vers dont tu m'avais parlé, mais il faut que tu me l'expliques. Je ne la comprends pas très bien.

— Ce sera donc demain matin, avant mon départ pour le marché, si tu es levé, ou à mon retour, si tu es paresseux. Ce soir, je ne dîne pas avec vous et je suis de garde à l'ambulance.

Il la regarda en écarquillant les yeux, croyant à une mauvaise plaisanterie. Mais sa mère reprit très vite :

— Norade emmène ses blessés à la Barte-

lasse. Le docteur Barias le lui a demandé. Elle sera rentrée de bonne heure.

— Ah ! que c'est ennuyeux ! — fit Jérôme, avec une mine d'enfant qui boude. Qu'allons-nous devenir seuls, sans toi, maman et moi ?

— Nous mangerons quelque chose de fameux, tu verras, une petite surprise, et Norade n'en aura pas.

Car, dans cette nature engourdie, parcourue par des instincts somnolents, la gourmandise était vigilante. Il embrassait parfois les mains délicates de sa cousine, en répétant : « Elles sont sucrées. » Il lui disait aussi : « Tu as le teint doux comme de la crème. » Il lui donnait l'impression qu'elle était un entremets promis à son désir rudimentaire et qu'elle ne partageait certes pas. Mais il lui faisait pitié et elle n'avait pas considéré jusqu'alors comme impossible de se donner à lui par miséricorde et aussi par gratitude pour tante Istre. Or voilà que, ce soir, une telle perspective lui apparaissait comme monstrueuse.

— Petite, prends un mantelet chaud, ajouta la vieille dame résignée. Le vent est frais au bord du Rhône et tu ne repasseras point par ici, puisque tu es de garde ce soir.

— N'y va pas, Nourade, implora Jérôme, c'est si triste quand tu n'es pas là.

La pimpante boutique, en effet, derrière laquelle étaient les appartements, avait pris sou-

dain un air maussade d'étroitesse provinciale, de logis où l'on a beaucoup pleuré. La jeune fille, assez émue, sentait qu'elle la quitterait, que bien des choses changeraient pendant son absence, qu'elle-même se préparait à souffrir et à faire souffrir, mais qu'il n'y avait pas à lutter contre certains courants, profonds et rapides, du cœur. Elle en avait presque envie de pleurer.

Ce sentiment étrange durait encore quand elle traversait les ruelles tièdes qui mènent, le long des remparts, à la porte du pont d'Avignon.

— Eh bonsoir, mademoiselle Norade, lui lança le douanier Arsène. Que vous êtes bravette dans votre costume de croix-rouge !

— Bonnes nouvelles de votre fils, Arsène ?

— Il est toujours aux Éparges. Ça chauffe dur, mais le bon Dieu veille sur lui. Ah ! quand finira la maudite guerre?

Les petits pieds, finement chaussés de souliers blancs, de la jeune infirmière ne sentaient pas le sol. Ce pont suspendu aux arches fières, qu'elle prenait chaque jour, ce Rhône, aux eaux moirées et rapides, cet air de cristal qu'embaume la fleur du printemps, tout était pour elle nouveau et émouvant. Une multitude d'images, d'un or léger comme celui des missels, se pressaient dans son esprit. Car elle était de sang inventif, constructeur, légendaire, et ses ancêtres, marins, pêcheurs ou pasteurs, jouaient en elle harmonieusement, lui inspi-

raient les mots et les frissons, dans les circonstances solennelles. Elle appartenait à cette élite de femmes qui dépensent, dans la tendresse, l'amour et la volupté, le trésor accumulé de toute une famille. C'est pourquoi, capable de folie, elle l'était aussi de sagesse. Elle avait ce don unique, le lyrisme naturel, joint à l'observation malicieuse et pittoresque.

Parvenue à l'auberge qui fait le coin à gauche de l'île de la Bartelasse et du pont, elle descendit quelques degrés du vieil escalier de pierre et aperçut Jean-François qui l'attendait, marchant à pas comptés, sans canne. Il avait belle allure, mais les traits encore fatigués, et elle se rappela, avec son premier bain lors de son arrivée à l'ambulance, la douceur et l'odeur de sa peau de blond.

— C'est gentil à vous, mademoiselle, de ne pas vous faire attendre.

— N'est-ce pas? C'est ce que je me disais.

Il l'enveloppa d'un regard admiratif. Son costume blanc et frais allait à son teint mat. La lumière éclairait amoureusement ses cheveux d'or bruni, séparés en bandeaux ondulés. Elle avait le nez fin, la bouche charnue, arquée, moqueuse, la ligne du cou d'un galbe classique et cette souplesse dans le mouvement qui aiguillonne le désir. Sa voix chantait et caressait, avec des inflexions tout à coup ombrées. Les feuilles des arbres, filtrant et découpant le

splendide crépuscule, la couvraient d'ovales violets ou rouges, ainsi que des pétales de roses. Mais, sous sa coiffure presque monastique, paraissait le front rêveur et délicat, pareil à celui que les peintres florentins prêtent à leurs madones inclinées.

— Je suis encore un peu faible. Voulez-vous me donner le bras?

C'était un subterfuge de Brécéan, qui avait envie de toucher ce chef-d'œuvre satiné, duveteux et si cher. Elle fit comme il voulait et il sentit, sous la toile, la douceur qui lui avait été secourable. Il se rappelait ses beaux bras nus dans l'eau du pansement, la transparence de ses ongles roses, car elle était coquette de son corps.

— Vous vous êtes évadée facilement? La tante Istre ne vous a pas trop grondée?

— Euh... euh... Elle ne m'a pas caché que je commettais une imprudence... mais enfin, ça a passé à peu près.

— Et le cousin Jérôme?... A-t-il seulement compris de quoi il s'agissait?

Cette allusion déplut : « Jérôme est lent d'esprit, mais il n'est point sot. Ne me faites pas de peine...

— Je croyais... C'est vous qui m'aviez dit...

— J'ai pour ce pauvre ami une tendresse profonde et il se peut que je l'épouse un jour.

Quelqu'un venait de parler en elle malgré

elle et de dire tout à trac ce qui n'était pas bon à dire. François en demeura abasourdi. Le paysage splendide lui devint sombre. Il eut dans la bouche un goût amer. Sa main se détacha du bras de la jeune fille.

— Vous, l'épouser!... Oh! mais non, c'est impossible!...

— Pourquoi cela?

— Parce qu'une autre destinée vous attend. Parce que... enfin parce que vous feriez son malheur et le vôtre.

Elle ne répondit point, mais lui montra, au-dessus du fleuve d'argent, la ville enflammée et comme patinée de pourpre et de roux. On distinguait la Vierge dominant la cathédrale, un grand pan du château des Papes, les arbres et la terrasse du jardin public, l'arche interrompue du pont de Saint-Bénézet, spectacle unique au monde, environné de remparts crénelés et cuits, comme d'une ceinture de siècles de pierre.

— Regardez ça. Existe-t-il rien de pareil ailleurs? Votre Bretagne peut avoir de grands charmes, tout de même son vrai ciel est gris.

— Ah! je voudrais vous la montrer, ma Bretagne, dans un jour de pluie et de vent triste, ou sous la brume tiède de l'automne. C'est un autre prestige, mais c'est un prestige aussi, mademoiselle Norade.

Elle secoua la tête : « Vous aurez du mal, je vous en préviens, à me convertir à la mélan-

colie. Je suis née sur le versant de l'espérance. Le soleil pour moi a toujours raison.

— Ah! vous n'avez pas vu la guerre, les corps étendus sous le ciel bleu, les cadavres des chevaux, le tournoiement des mouches, la pestilence, l'horreur! Autrement, vous préféreriez le manteau de brouillard humide jeté sur toute cette misère sanglante.

— Hélas! c'est vrai; mais aucun paysage, comme aucun être, n'est fait pour la désolation. Il la subit à contre-cœur, avec l'espoir de lui échapper.

— C'est pourquoi vous échapperez au cousin Jérôme.

Sa hardiesse étonnait le Breton. Il n'en avait jamais tant dit à une femme. L'éloquence est contagieuse et Norade possédait cette invention verbale et cette cadence qui font les chefs-d'œuvre populaires aux auteurs inconnus. Au lieu de se fâcher de ce rappel d'un nom interdit, elle répliqua : « Je parie que vous n'avez pas songé à commander le dîner. C'est très bien de souper dans une claie de roseaux. Encore faut-il ne pas mourir de faim. »

Il rit, montrant des dents magnifiques sous sa moustache blonde hérissée : « Ça va s'arranger, laissez-moi faire. »

Sa Légion d'honneur et sa croix de guerre, avec trois palmes bien gagnées, impressionnèrent vivement l'hôtesse apparue au seuil du

restaurant : « Voyons, madame, nous avons grand appétit, mon infirmière et moi. Qu'est-ce que vous pouvez nous servir de bon ? »

La brave dame avait reconnu Norade Pertus, dont la beauté était célèbre en Avignon. Elle répondit : « Voulez-vous des coquilles de poisson, puis un poulet aux champignons, puis une bonne salade et un dessert ?

— Certainement. Mais il manque une soupe à votre menu.

— Un potage, rectifia la vieille dame, qui avait plus d'usage que ce guerrier. Il est ce soir aux haricots.

— Va pour les haricots. Cela vous convient-il ainsi, mademoiselle ?

— Tout à fait, pourvu que l'huile de la salade soit irréprochable.

Norade confia à son compagnon : « C'est toujours ce qui pèche au restaurant. Et pourtant l'huile de Provence est célèbre, incomparable en tartines notamment. Je parie que vous ignorez la tartine d'huile ?

— Certes, mais je demande à m'instruire. Quel bosquet choisissons-nous ?

Il appelait bosquets les cagnards qui servent de salle à manger à la Bartelasse. L'un d'eux parut plus spacieux et plus proche du fleuve. Il venait une odeur de mouillure délicieuse. Norade dit : « Je vous ferai lire Aubanel. C'est le poète d'Avignon et de la vie passionnée qui

est immédiatement au-dessus de la vie familière. Vous verrez comme il ressemble à tout ce qui nous entoure. Ses vers sont sensibles, même en provençal, à celui qui ignore le provençal. Écoutez :

D'Avignoun, dins moun cor, la pensado es amaro
D'Avignon, dans mon cœur, la pensée est amère...

et ceci :

« *Desempiei qu'es partido* et que ma mère est morte. » Elle mêlait ainsi la langue d'oc au français, pour lui faire mieux comprendre le mouvement et la couleur incomparables. Il devinait que c'était superbe, mais il s'intéressait surtout à l'émotion, à l'admiration de ce joli visage, de cette bouche à la fois railleuse et frémissante. Il se demandait si un homme avait jamais baisé ces lèvres d'un pur dessin, s'il les baiserait un jour, bientôt, peut-être tout à l'heure. Il ne savait plus ce qu'il faisait et sa main hésitait en versant à boire.

— Oh ! mais non, pas tant d'eau ! Je ne crains pas le vin de mon pays, surtout quand il est bon comme celui-ci. Madame !...

La patronne apparut, un plat à la main.

— Comment s'appelle cet excellent petit vin ?

— C'est du plan de Dieu, mademoiselle.

— Un fameux nom ! Vous le récoltez vous-même ?...

— Non, c'est un parent qui nous le vend.

— Ici (murmura Norade en souriant) c'est toujours un parent qui vend le vin, ou l'huile, ou les poulets. L'alimentation se fait en famille. Je ne sais pas à quoi ça tient.

— Mais, chez nous aussi, fit l'officier; ce parentage, ce compagnonnage, ces petits groupements, c'est ce qui fait le charme de la France.

Il savait depuis longtemps sa compagne jolie et tentante comme une pêche veloutée sur la branche. Il savait qu'elle fleurait le thym des montagnettes de son pays. Il l'avait surprise une fois, changeant de guimpe à l'infirmerie et découvrant un sein de déesse. Mais il ignorait les perspectives de cette imagination créatrice, qui extrayait de toute chose un prétexte de joie ou de rêverie.

— Mademoiselle Norade.

— Monsieur Jean-François.

— Voulez-vous que je vous dise en deux mots qui je suis? Vous ne connaissez de moi que le malade, l'aspirant poitrinaire. C'est une apparence. Le fond solide, c'est le Breton. J'ai perdu mes parents tout jeune. J'ai été élevé chez des cousins, les Lehadec, qui habitaient Pont-l'Abbé. J'ai fait mes études au lycée de Brest; ensuite je suis venu à Paris où j'ai commencé ma médecine, passé mes premiers examens de doctorat et la licence ès sciences naturelles. La guerre m'a pris au Muséum. J'étais mon maître, parce que j'avais de petites rentes, douze mille

francs légués par les miens. Je ne suis plus attaché ici-bas qu'à un ami, un véritable frère, Henri Lehadec, mon cousin, lieutenant de chasseurs comme moi, mais dans un autre bataillon. Voici toute mon histoire... Reprenez donc une de ces coquilles de poisson. Elles ne sont vraiment pas mauvaises et vous les mangez si gracieusement.

— A mon tour, fit Norade, avec un coup d'œil moqueur au compliment. Ma mère est morte quand j'avais dix ans. Mon père, patron pêcheur à Cassis, brave homme, mais original, m'a confiée alors à sa sœur Henriette, qui tient la confiserie de la rue Parapharnerie en Avignon. J'ai grandi là, heureuse et gâtée. Il était convenu, il est encore convenu tacitement que je me marierai un jour avec mon cousin... Parfois le bon Dieu dérange nos projets.

— Vous êtes pieuse?

— J'ai tout ce qu'il faut pour l'être. Je le serai certainement un jour quand j'aurai souffert. Il faut souffrir pour avoir enfin la joie de croire pleinement. Ceci, la seconde Norade, qui est au fond de moi le sait, et elle gronde, pour sa tiédeur, la première Norade bien souvent. Et vous?... Incroyant, n'est-ce pas?... J'ai cru l'avoir deviné.

— Je l'étais totalement avant la guerre. Depuis la grande tourmente, j'ai compris qu'il y avait tout de même quelqu'un ou quelque

chose de supérieur aux effets et aux causes que nous voyons. C'est très singulier. Plusieurs de mes camarades ont fait le chemin inverse et, de fervents catholiques, sont devenus presque sceptiques. Je pense que, dans le danger quotidien, on se fuit soi-même. Voilà. Néanmoins les déconvertis sont bien moins nombreux que les convertis. Ça va de bas en haut, vous comprenez.

Il y eut un silence. La jeune fille ajouta comme pour elle-même, de façon à être entendue :

— Ce n'est pas possible, nous nous sommes déjà rencontrés dans une autre existence...

— J'y songeais, précisément.

— La circonstance était identique. Nous étions aussi auprès d'une eau courante. Les vieilles pierres, à peine abandonnées du soleil, reflétaient encore sa lumière. Nous prononçions presque les mêmes mots.

— Minute unique, mademoiselle Norade !

Comme il était soldat après tout et décidé à pousser les choses il allongea sournoisement son pied dans la direction de celui de la jeune fille. Il la frôla. Elle se retira brusquement. Il craignit de l'avoir froissée et marmonna un mot d'excuse. L'arrivée du poulet et de la salade fit une diversion naturelle. Brécéan proposa de le découper : « Pendant ce temps vous fatiguerez la romaine. Elle a l'air joliment craquante. » Il avait demandé du Tavel. Une lampée

de ce vin ardent et rose l'enhardit, en lui laissant toute sa tête. Il commença sur un ton énigmatique :

— Il y avait une fois une jeune et jolie infirmière qui avait soigné un pauvre soldat...

Son instinct d'amoureux le servait bien... Norade aimait tout ce qui était allusion, périphrase et signe de signe. L'attaque directe lui déplaisait. Tandis qu'elle tendait son assiette, elle prit son visage attentif, incliné, d'un charme indéfinissable à la Vinci... Elle reprit : « un pauvre soldat »...

— Et qui l'avait arraché à la mort. Or, c'était pour lui infliger un tourment pire que la mort. Car, étant ondine, elle l'emmena un soir au bord de l'eau, plongea dans le fleuve et le laissa seul et désespéré.

— Alors que fit-il ?

— C'est bien simple. Il se jeta à l'eau pour retrouver sa belle ondine, disparue déjà dans les galeries vertes inaccessibles, perdit le souffle et se noya.

De son ton uni et grave, elle interrompit : « C'est une erreur, elle le recueillit dans les galeries vertes inaccessibles et essaya de le distraire. Puis, comme il s'ennuyait bientôt à périr, elle lui rendit sa liberté, dont il profita pour sauter à terre, s'amouracher d'une autre et oublier la pauvre ondine.

Le soir commençait à tomber. Une cendre

violette, venue du couchant, envahissait peu à peu l'île et le fleuve. Un chant d'oiseau, pathétique et vif, se fit entendre au sommet des grands platanes. Un petit vent tiède s'éleva. Les murs d'Avignon, le château des Papes, devenaient d'une blancheur impalpable et diffuse, presque phosphorescente, telle que dans le lointain de l'histoire et le retrait du souvenir. Car rien ne ressemble à la journée comme le siècle. Les deux jeunes gens éprouvèrent à la fois ce frisson solennel, semblable à celui de l'héroïsme, où l'amour a le goût du risque et pour lequel on donnerait sa vie, en échange d'une caresse ou d'un baiser.

Leurs regards s'évitaient. Leurs mains, devenues errantes, saisissaient la salière ou la fourchette au hasard, pour se fuir. Il avait le ton rauque. Elle n'osait plus se taire et multipliait les petites remarques, afin d'éluder l'essentiel, la voix impérative de l'amour, comparable à celle de Pan, qui surprit, un soir, le nautonier.

— Vous vous sentez guéri, n'est-ce pas?

— Complètement guéri de ma blessure. Mais un mal nouveau monte en moi, indéfinissable et que vous seule...

— « Qui chante son mal enchante », a dit encore Théodore Aubanel.

— Hélas, je ne suis pas naturellement poète, ou plutôt la poésie qui me vient de ma race est sans expression, prise dans les mêmes brumes

que mon village. Ah ! que vous avez de la chance de pouvoir exprimer tout ce que vous ressentez !

Ce simple aveu acheva de délier, dans l'âme généreuse de Norade, le secret vis-à-vis d'elle-même. Il était évident qu'elle aimait François. Un trouble vertigineux s'emparait d'elle et, comme il approchait sur la nappe blanche, que remuait la brise crépusculaire, ses doigts d'homme de sa petite main nue et longue, elle laissa celle-ci contre la sienne. Il n'osa la saisir. Le chant sur trois notes, mi-aiguës, mi-graves, comme poussé par un pipeau surnaturel, continuait de retentir là-haut, vers les cimes. C'était le rossignol qui préludait, puis, sûr de soi, lança ses trilles et ses roulades, avec la frénésie de l'égosillement. La patronne apportait le plat doux, un soufflet sucré, dont elle faisait la surprise à ses convives. Elle les trouva muets et comme accablés de l'avant-bonheur, lui penché en avant, elle droite sur sa chaise, humant l'air et l'heure, assez mystérieuse sous ses voiles bleus d'infirmière, devenus noirs avec la nuit.

— Déjà neuf heures, dit sans ménagement la curieuse, avec l'intérêt passionné des gens du peuple pour les amoureux.

— Neuf heures ! fit Brécéan, tel qu'un homme qui sort d'un songe merveilleux.

— Eh oui, reprit Norade... Neuf heures. Notre permission finit dans un moment.

— Vous avez bien dîné, monsieur et mademoiselle ?

— Très bien. C'était excellent. Et quelle salle à manger !

— Alors vous reviendrez, n'est-ce pas?

— Sans doute.

Le charme semblait rompu, bien que l'oiseau divin continuât sa musique. Le lieutenant régla l'addition. Ils se levèrent. Neuf heures sonnaient au château des Papes, puis à la cathédrale, puis aux nombreux beffrois des églises d'Avignon, et le Rhône portait l'écho dans ses ondes claires, devenues d'argent. Sur l'orbe du ciel, un nuage oublié, près de la lune, semblait un immense pot de forme antique, débordant d'un feu grégeois et de l'échevèlement de sa fumée fauve. Le jeune homme et sa compagne se dirigèrent lentement, sous la frondaison, vers la route, profondément ravinée, par où passent les pesants charrois de la Bartelasse. Elle avait rejeté son voile de côté, pour mieux respirer. Il marchait d'abord auprès d'elle, puis il se laissa dépasser en silence et, tout à coup, la prenant par ses épaules rondes, appuyant contre lui ce corps nerveux et plein de chasseresse, il lui baisa le cou vivement, légèrement, en remontant le long de la nuque. Elle jeta un faible cri, retourna la tête. Leurs lèvres enfin se rencontrèrent, puis se disjoignirent en se pénétrant. Du coup, le rossignol s'était tu.

CHAPITRE II

HÉSITATIONS

Norade, qui était de garde cette nuit-là, à l'ambulance, ne dormit pas. Elle ne fut cependant appelée qu'une fois avant minuit par la fille de salle, et pour un cas sans importance ; dans l'intervalle elle réfléchissait au délicieux et terrible événement qui venait d'entrer dans sa vie. Elle était franche vis-à-vis d'elle-même. Dès sa quinzième année, sans autre raison qu'un beau soir d'été, comme la veille, et toujours au bord du Rhône, fleuve magique, l'amour lui était apparu, irrésistible : un jeune dieu, couronné de parfums pénétrants, que l'on rencontre au détour du chemin, et qui vous décoche en riant sa flèche miellense, puis amère. Ainsi le pressentiment du bel officier breton la cherchait, plusieurs années avant les circonstances de la guerre.

Le plus simple, en ce cas, semblait être le mariage. Mais, outre que la jeune fille était trop fière pour proposer une telle solution, sans la moindre dot, aux douze mille francs de rente de Brécéan, elle craignait le désespoir de Jérôme et celui, en contre-coup, de la tante Istre. Elle avait horreur de faire de la peine à ceux qu'elle aimait. Elle se représentait le bouleversement apporté par sa fugue amoureuse dans la tranquille petite maison de la rue Parapharnerie, le visage désolé de la vieille femme, l'égarement du pauvre cousin. Cependant le baiser de François Brécéan demeurait imprimé sur son cou, comme un trait de flamme, et il lui paraissait impossible que cette adorable brûlure ne fût pas renouvelée. L'étincelle en courait dans tout son organisme, avide de plaisir et de dévouement, accordé comme un instrument magnifique, pour la magie de la joie dans la douleur et de la douleur dans la joie. Les hymnes d'Aubanel et de Mistral chantaient dans sa mémoire bourdonnante. En fermant les yeux, elle voyait une route dorée et un couple s'avançant sur cette route, comme à la poursuite du soleil : elle et lui.

Trois heures sonnèrent, loin d'abord, au beffroi, puis plus près, aux horloges et pendules de l'ambulance, dont le tic tac rapide répète : « Hâte-toi ! ». La jeune fille n'y tint plus. Elle se leva du fauteuil de cuir où elle attendait, toute habillée, les événements, et se dirigea, sur

la pointe des pieds, vers la chambre de Jean-François. C'était là qu'il reposait, le cher blessé, celui qui remplissait maintenant l'imagination et le cœur de sa jolie infirmière. Un rayon de lumière glissait sous la porte. Il ne dormait donc pas non plus. Elle eut la tentation de frapper doucement et d'entrer, sous un prétexte quelconque. Mais la personnalité seconde, qui se développe en nous, dans les minutes de grande émotion, surtout sensuelle, lui conseilla de n'en rien faire, de laisser agir l'aimant du doute. Le Breton, à la même minute, la tête en feu, se demandait : « M'aime-t-elle, ou est-ce pitié de sa part ? » Car il appartenait à une race scrupuleuse, ingénieuse à se tourmenter, et chez qui la jalousie s'éveille, en même temps que le désir. Cette soirée de rêve à la Bartelasse était gâtée par l'image de Jérôme et la parole imprudente : « Il se peut que je l'épouse un jour. »

— Non, non, elle ne l'épousera pas... Si elle l'épousait je mourrais, et, après m'avoir rappelé à la vie, elle ne peut point vouloir ma mort. Je lui expliquerai cela dès demain. Comment me ménager une entrevue avec elle ? Comment prendre encore sa douce petite main dans la mienne ? Ne l'ai-je approchée de si près, sous les grands arbres, que pour la perdre !

« Pense-t-il à moi ? » se demandait Norade.

« Pense-t-elle à moi ? » songeait François.

Ah ! s'il avait su qu'elle était là, dans sa robe

blanche d'infirmière, sans corset, libre, touchée par le premier frisson voluptueux de l'aube, appuyée contre sa porte ! L'existence se passe à ignorer le vrai bonheur, qui n'est séparé de nous que par un pan de bois, une vitre ou une toile peinte, et à en poursuivre l'ombre menteuse. Le jeune homme soupirait profondément. Il eût donné sa guérison pour une heure de possession complète. La jeune fille avait le cœur partagé entre l'espérance et l'angoisse. Comme le petit jour grisâtre et rose apparaissait sur la fraîcheur de la fenêtre, elle regagna son poste d'observation. Un soldat nègre, en chemise et en pantalon, qui l'attendait, lui annonça que son voisin de lit, « li zouaffe, li mourir d'étouffe. Toi vinir vite. »

C'était un cas d'urémie foudroyante chez un amputé de la veille. Ce zouave, un grand gaillard, trois fois cité à l'ordre de l'armée, avait été une première fois empoisonné par les gaz allemands, puis frappé à la jambe par un shrapnell. Maintenant il râlait fortement, étendu sur le dos, les mains en avant, le profil rigide, comme le Seigneur reproduit en marbre sur son propre tombeau, et ses yeux ne reconnaissaient plus personne. On dit que la mort est la sœur de l'amour, mais elle nous réveille aussi de l'amour. Son devoir ressaisit Norade. Elle envoya chercher le docteur Barias, lequel demeurait à côté, puis injecta au pauvre diable une solution de strychnocaféine, destinée, à tout hasard, à relever

le cœur. Elle tâtait cependant le pouls de l'agonisant, devenu filiforme et presque imperceptible. Elle l'appelait par son nom : « Claudin », comme s'il eût encore pu l'entendre. Tout à coup la respiration, déjà très faible, s'arrêta complètement ; on perçut un grelottement humide dans la gorge du moribond. Le docteur Barias arrivait trop tard.

Dans ces cas-là, il s'en prenait toujours à quelqu'un :

— Pourquoi a-t-on attendu si longtemps, avant de m'appeler? Vous ne voyez pas que c'est de l'œdème de la glotte ! Il y avait la ressource d'une trachéotomie.

— Je vous ai averti, docteur, dès qu'on m'eut avertie moi-même. Claudin, hier au soir, était très tranquille et rien ne faisait prévoir...

— C'est bon (fit Barias radouci par le ton douloureux de Norade). Il ne faut pas demander l'impossible, même au bon Dieu. Va te coucher, ma petite, autrement tu serais crevée de fatigue.

Quand la Provençale rentra chez elle, le cousin et la tante étaient en train de prendre leur chocolat, l'un en face de l'autre, dans la minuscule salle à manger. Ils relevèrent la tête en même temps et Norade fut frappée de leur ressemblance. Elle éprouvait, vis-a-vis de Jérôme, une aversion physique récente, qui lui faisait paraître tout projet d'union comme une impossibilité

bouffonne. Elle raconta la mort du zouave avec beaucoup de détails et passa rapidement sur le dîner de la Bartelasse. La tante Henriette était songeuse. Elle avait entendu dire, en ville, que les Allemands préparaient une prochaine offensive et qu'ils emploieraient des moyens nouveaux et terribles. Si jamais ils arrivaient à passer, quelle menace pour Paris et la France entière!

— Il faudrait alors faire la paix tout de suite, dit Jérôme.

— La paix! répliqna Norade, pâle d'indignation. Tu n'y songes pas! Ce serait la ruine et la fin du pays. Tant de braves gens seraient donc morts pour rien! Je voudrais que tu entendisses mes blessés. Il n'en est pas un qui ne préférerait la mort à une reddition honteuse.

— Pourquoi une reddition honteuse? — murmura Mme Istre, venant au secours de son préféré. — Après bientôt quatre ans de guerre, on s'entendrait à l'amiable; si cela continue, il ne restera plus en France un seul jeune homme, pour recueillir les fruits de la victoire.

La jeune fille n'insista pas, craignant d'envenimer le débat. Elle examina la traduction que Jérôme avait faite du poème célèbre de Mistral, *La Respelido*, où sont successivement appelées à la rescousse du félibrige toutes les populations d'entre Loire et Rhône. Le travail était correct, mais le pauvre garçon, interrogé sur le sens et

la haute portée de cette poésie, s'embrouilla dans ses explications. Il fallut que Norade, patiente, reprît chaque strophe et en fît valoir, avec beaucoup de finesse et de précision, la lyrique splendeur. C'était un spectacle singulier que celui de cette belle et vigoureuse créature, penchée sur ce déchet humain et s'efforcant de ressusciter, par en haut, l'activité intellectuelle assoupie et amoindrie :

Les beaux cousins,
Du noble Limousin,
Venez entre voisins
Vendanger notre souche ;
Les beaux cousins
Du noble Limousin,
Venez entre voisins
Vendanger le raisin.

Il n'était pas question des Bretons, qui cependant, eux aussi, tenaient à leur langage, à leur terre, à leurs traditions. Norade trouvait cela injuste et elle en voulait un peu à Mistral d'avoir omis, dans sa *Respelido*, le « vieux peuple fier et libre » — comme il est dit dans le *Chant de la Coupe* — auquel appartenait son amoureux.

Tout à coup, pendant qu'elle discutait au sujet de la traduction, peu correcte à son avis, d'un membre de phrase, elle eut comme un éblouissement. La porte de la confiserie venait de s'ouvrir, livrant passage à Jean-François lui-même, lequel, après un coup d'œil circulaire, demandait d'une forte voix : « N'y a-t-il per-

sonne ? » La tante Istre se précipitait : « Voilà... » et Norade accourait pour la présentation : « Lieutenant Brécéan... ma tante Henriette. » Elle était près de s'évanouir. Son cœur sautait dans sa poitrine.

— Excusez-moi, madame, je dois bientôt partir en congé de convalescence et je ne voulais pas quitter Avignon sans vous avoir présenté mes devoirs. Celle qui m'a sauvé la vie m'a si souvent parlé de vous et de cette maison...

— Mais, certainement, monsieur... lieutenant... Remettez-vous donc. Asseyez-vous. Petite, approche la grande chaise.

Le jeune homme obéit. Comme il tournait la tête, il aperçut dans la seconde pièce une longue silhouette voûtée, qui se levait et s'en allait. Jérôme fuyait les visiteurs en général, et Norade ne sut jamais s'il avait deviné la personnalité de celui-ci. Elle éprouvait un léger sentiment de gêne, mêlé de joie. Il fallait que Brécéan eût grande envie de la voir pour s'être résigné à une démarche si peu conforme à sa sauvagerie. Il y avait, dans toute son allure, quelque chose de décidé et d'impatient, à quoi ne pouvait se tromper aucun observateur un peu attentif. Afin de rompre la glace, il parlait avec volubilité d'Avignon, de Mlle d'Everjon, de sœur Odile, de la guerre, de la Bartelasse. La tante Henriette lui donnait vivement la réplique, car elle n'était point sotte, et son rire sonnait clair, faisait

briller ses yeux vifs et malicieux. Norade se demandait d'abord, non sans quelque inquiétude, à quoi voulait en venir son blessé et quelle était son intention profonde. Le tour, à la fois banal et enjoué, de la causerie la rassura. Il avait désiré surprendre dans son cadre quotidien, dans son milieu, celle qu'il aimait et qui l'aimait. Dès qu'elle eut cette certitude, elle se sentit comme soulagée, fut elle-même et d'une ravissante fantaisie. Il fallut, à toute force, que Brécéan goûtât de toutes les confiseries contenues dans les bocaux de cristal.

— Mais vous allez me donner une indigestion de sucre et ensuite il faudra me soigner.

— N'y comptez pas! Ce sera tante Henriette qui, vendant le poison, connaît le contrepoison. N'est-ce pas tantine? Voyons, un peu de courage! Encore cet abricot fourré. Il n'en est pas de meilleur « in the world », comme disent nos alliés.

Voulez-vous que je vous donne l'exemple?

Elle en mit un dans sa jolie bouche sensuelle, le fit fondre et disparaître entre le palais et la langue. Brécéan hésitait à l'imiter. Henriette Istre riait.

— Oh! le tricheur, le vilain tricheur! S'il en est ainsi je ne vous accompagnerai plus jamais à la Bartelasse. Vous verrez si je tiens parole.

— Je venais justement vous demander s'il vous serait possible à toutes deux, ainsi qu'à

M. Jérôme, de me faire le plaisir et l'honneur de venir dîner après-demain à L'Isle-sur-Sorgue. Je partirai bientôt et il faut mettre les bouchées doubles.

Mme Istre hésitait : « C'est bien tentant. Mais Jérôme ne voudra jamais venir, et comment le laisserais-je seul?... »

Norade regardait François avec étonnement. Pourquoi ce zèle, et la partie à deux n'eût-elle pas été plus agréable? C'est bien ça, les hommes! Elle insista, pour la forme, auprès de la bonne dame ; elle était certaine à l'avance de son refus. Elle lisait dans son œil : « Deux dîners en tête-à-tête en quatre jours! Tu devrais refuser aussi. » Mais elle s'en garda bien et, quand le jeune homme prit congé, elle décida de faire quelques pas en ville avec lui : « J'ai le devoir d'accompagner mon malade tout le temps de sa convalescence. Honni soit qui mal y pense... et personne n'y pensera mal. »

La matinée était radieuse, fraîche comme un sorbet au citron. Les journaux de Marseille venaient d'arriver. Brécéan acheta *Le Soleil du Midi*, feuille patriote, très intelligemment rédigée et dont le titre est tout un programme. Il y jeta un coup d'œil, puis s'écria : « Bigre, le communiqué n'est pas rassurant! L'ennemi a débordé le Chemin des Dames et le voilà qui traverse l'Aisne et qui marche sur la Vesle. Henri Lehadec est certainement du bal. Je voudrais

avoir de ses nouvelles... Mais comment nous sommes-nous ainsi laissé surprendre ! »

Norade lut à son tour, en fronçant ses gracieux sourcils. Certainement ce n'était pas bon, mais il y avait peut-être là un piège tendu à l'envahisseur par le commandement français. On ne les laissait avancer que pour mieux les refouler ensuite, comme à Charleroi, au commencement de la guerre. Cette explication optimiste ne satisfit pas le jeune homme. Il continuait à se demander ce qui avait bien pu arriver. La belle nature avait perdu son charme. Il était repris par les choses de la guerre, tout nerveux, et il se mit à tousser d'une petite toux sèche, que sa compagne remarqua.

— Allons, monsieur mon malade, ne vous tourmentez pas, vous allez vous donner la fièvre.

— Oh ! je ne me tourmente pas du résultat final ; je suis parfaitement sûr que nous aurons la victoire. Ça ne fait rien, c'est un accroc, et, les accrocs, ça coûte cher. J'ai un mauvais pressentiment pour Henri. Il n'est pas loin du Chemin des Dames. Si vous voulez toute ma pensée — continua-t-il en lui prenant gentiment la main — ça me fait remords d'être ici, au soleil, avec vous, bien tranquille, pendant que les copains se font casser la figure.

— Ah ! par exemple, mais c'est fou ! N'avez-vous pas eu votre bonne part, et le poumon traversé par une balle ?

— Sans doute, mais je suis loin. A distance, tout paraît pire. Si je me battais, au milieu de mes soldats, je serais plus tranquille.

Afin de changer le cours de ses idées, elle lui demanda par quelle fantaisie soudaine il était venu rue Parapharnerie. Cette question l'amusa et fit en effet diversion.

— Vous voulez le savoir? Par jalousie. Je pensais vous trouver en famille et me rendre compte par moi-même de votre degré d'intimité avec le cousin Jérôme.

Elle dégagea sa petite main souple, car on pouvait rencontrer une personne de connaissance, et la médisance court vite en Avignon comme ailleurs : « Vous êtes jaloux! Il ne vous manquait plus que ça! Mais de quel droit, beau lieutenant? Un baiser volé dans le cou, à la Bartelasse, ne fait pas de moi votre esclave, ni même votre amante.

— Hélas, je ne le sais que trop. Grondez-moi, je l'ai mérité et plus vous me gronderez, plus je serai content, plus je serai épris de Norade. Pendant une partie de l'inoubliable soirée, vous m'aviez entretenu de la tante Istre et du cousin Jérôme. J'ai désiré irrésistiblement connaître l'un et l'autre. Le cousin Jérôme s'est volatilisé. Mais la tante Henriette m'a beaucoup plu. Il ne m'a pas semblé que je l'effarouchais.

— Elle est fine. Elle ne vous l'aurait pas laissé voir. Elle a son projet sur moi, je vous

l'ai déjà dit. Elle redoute, bien à tort, toute personne du sexe masculin qui me témoigne, étant libre, quelque attention. Le projet de dîner à L'Isle-sur-Sorgue, à si peu de distance de l'autre, lui a fait faire la grimace. Le fait est que je me compromets carrément.

— Je vous aime.

Il avait dit cela très bas, d'un ton uni, mais avec une force de contention singulière, et Norade en fut bouleversée. Cet aveu au soleil, en pleine rue, avait quelque chose de déterminé, de martial, qui lui plaisait beaucoup. Cependant, par cet instinct féminin qui retarde voluptueusement l'instant décisif, elle retint le « Je vous aime aussi » qui lui venait aux lèvres et s'écria : « Oh le joli melon confit, par ce temps de restrictions! Quelle prodigalité, quelle gourmandise inouïe! Si tante Henriette voyait cela, elle en serait malade. Rue Parapharnerie, il faut pleurer pour avoir du sucre et ici, Grande-Rue, c'est un ruissellement de sirop concentré!

— Permettez-moi de vous l'offrir, puisqu'il vous fait envie.

— Jamais de la vie, par exemple! Une confiserie à une confiseuse, vous rêvez! Les anciens n'appelaient-ils pas cela porter une chouette à Athènes. Non, non, je regarde ce melon provençal cristallisé, comme je regarderais un collier de perles ou un tableau de maître. Je lui dis bonjour et je passe.

Un peu plus loin, rue Vieux-Sextier, il y avait une épicerie, remarquablement achalandée, et dont la devanture débordait de friandises de toutes sortes : saucissons à l'ail et sans ail (mais ils contiennent tout de même de l'ail), brandade de crevettes, galantines appétissantes et tigrées, véritable gelée de véritable viande, tremblotante de crainte à la vue de son consommateur, dattes confites dans leurs boîtes oblongues. Les gens entraient, la mine avide et gourmande, choisissaient, payaient, ressortaient chargés de paquets. C'était, pour l'infirmière et son blessé, l'occasion de remarques joyeuses et qui reluisaient au soleil. Peu à peu les craintes du jeune homme s'estompaient dans cette buée dorée qu'est l'atmosphère idéale de l'amour et qui fait de toute la Provence un enchantement mi-ironique, mi-sensuel. Ailleurs, Vénus se lamente, s'inquiète, tend les bras et, tourmentée, se plaît à faire souffrir. Ici elle plaisante et baguenaude et ses transports, même frénétiques, se soumettent à l'harmonie naturelle des horizons et des chansons. Jean-François se rendait compte que sa rude bretonnerie fondait au contact de la fille du pêcheur méditerranéen. Il lui était doux de sourire intérieurement, d'être délié de la vision morose, ce qui n'empêche pas l'inquiétude noble, la préoccupation patriotique élevée, mais ce qui les dépouille de leurs vaines épines. L'un et l'autre d'ailleurs savaient bien qu'ils entraient,

par le double désir, dans une voie grave, bordée de pièges, mais ils y entraient résolument...

— Ma petite fille, tu n'es pas prudente. Un dîner dehors, en tête-à-tête avec ce jeune officier, c'était bien. Deux dîners de suite, c'est trop, c'est beaucoup trop. Tu vas te compromettre et mon devoir est de t'avertir.

Ainsi parlait Mme Istre, avec quelque énervement dans la voix. Elle avait eu une scène de Jérôme, à qui la brusque apparition de François avait été insupportable et qui, n'osant rien dire à sa cousine, reportait son mécontentement sur sa mère. Connaissant la nature primesautière de sa nièce et son goût ombrageux de l'indépendance, elle avait hésité à intervenir. Puis l'amour maternel l'avait emporté sur la circonspection.

Norade ne s'attendait pas à cette sortie. Elle lui fut tout à fait désagréable, précisément parce qu'elle était éprise pour de bon et ne cherchait même plus à lutter. Elle répliqua : « Tantine aimée, je suis libre de ma personne et de mes actes. Je me moque du qu'en-dira-t-on. D'ailleurs ceux qui clabaudent ont toujours un bon prétexte pour clabauder. Il y a une fable de La Fontaine là-dessus. »

Mme Istre continuait à secouer la tête « à l'avignonnaise », exprimant par là que quelque chose clochait pour de bon : « Tu ne comptes pas

épouser ce jeune homme, n'est-ce pas? Alors à quoi bon flirter avec lui? »

La jeune fille eut un mouvement brusque, comme en dehors de sa volonté, un de ces réflexes passionnés qui détruisent, en quelques secondes, une cristallisation de dix années : « Et pourquoi ne l'épouserais-je pas?... »

La vieille dame demeura atterrée. Le terrain se dérobait sous elle, ses jambes tremblaient, elle voyait, au lieu de l'avenir, un trou noir. Toute pâle, proche de l'évanouissement, s'appuyant sur une chaise de paille, elle dit à voix basse, avec difficulté et comme si sa langue était subitement trop grosse pour sa bouche ridée : « Eh bien... Eh bien, alors, que deviendrait Jérôme?... Que deviendrait la maison?... Que deviendrais je moi-même... Est il possible... Ah! mon Dieu, tu as songé à cela! »

Effrayée de l'effet produit, déjà pleine de remords, mais toujours enivrée d'amour, Norade, diversement combattue, prit sa tante dans ses beaux bras généreux, appuya sur son épaule la pauvre tête grise : « Il n'est question ni de vous quitter, ni d'épouser quelqu'un qui ne tient sans doute pas à s'unir à moi; j'ai voulu simplement te mettre en garde contre un collier dont je ne pourrais jamais supporter le joug, ni même le contact, fût-il en or, fût-il en soie souple, fût-il en caresses. »

Elle évitait de prononcer le nom de Jérôme,

car la tante avait rompu le pacte tacite, en posant crûment la question, jusqu'alors demeurée dans l'ombre. Elle voulait éviter un mot, le « non » irréparable, qui la tentait depuis plusieurs jours.

— Jérôme... ce serait sa fin... mon Jérôme... et moi je n'aurais plus qu'à disparaître... reprit, avec un soupir, l'excellente femme, montrant ainsi qu'elle tenait à la vie. Cependant que Norade songeait : « C'est bien, me voilà fixée. Si j'agis, il me faudra agir en cachette et vite. » Déjà, sans le savoir elle était décidée à suivre Jean-François partout où il voudrait l'entraîner, et sa résistance sentimentale à l'inévitable n'était plus qu'une comédie, qu'elle se jouait à elle-même. C'est l'instant, bien connu des amoureux, où le « jamais » équivaut à « tout à l'heure », où « adieu » signifie « je t'appartiens », ou « laissez-moi » a le son de « mais prends-moi donc! »

Une heure plus tard, dans une petite chapelle obscure, à odeur d'encens frais, de l'église Saint-Agricol, Norade priait avec ferveur et contradictoirement, comme font souvent les femmes, demandant d'échapper aux suites naturelles d'une faiblesse de cœur pour laquelle tout son organisme, lyrique et même mystique, était prêt : « Faites, ô mon Dieu, que ma délicieuse et condamnable erreur n'ait de suites fâcheuses que pour moi-même. Donnez-moi de résister, si je le puis, à cet entraînement coupable et, si

je ne le puis, de ne pas succomber sans remords. Punissez-moi, Seigneur. Mais que ni François, ni Jérôme, ni ma tante, ne portent la peine de mon péché. » Tel était le lucide égarement de cette fille des pays de clarté, partagée entre un bien trop sévère et un mal rempli d'attraits, et raisonnante à travers son trouble...

Brécéan était fermement résolu à décider la jeune fille ce soir-là. Il n'en pouvait plus. Un secret instinct l'avertissait de se hâter, de cueillir la fleur merveilleuse, cependant qu'il en avait la force et la possibilité. Un baiser encore timide, un aveu avaient déchaîné en lui toutes ces forces de convoitise, qui se cachent dans la nostalgie sentimentale, comme le soleil derrière les rideaux de brume, comme l'explosion dans la combinaison chimique. Son existence antérieure, le travail scientifique, les risques de la guerre ne lui paraissaient qu'un préambule à cet essentiel qu'était la possession de Norade. Avec cette possession, le reste aurait un sens. Hors d'elle, il n'en avait plus.

Il avait retenu une bonne voiture, une victoria découverte attelée de deux camarguais, et il était convenu que l'on se retrouverait chez le loueur, près des remparts. Le communiqué marquait un temps d'arrêt dans l'avancée allemande. Brécéan voulait croire que les choses prochainement tourneraient bien et que Lehadec était sain et sauf. Son poumon le laissait tran-

quille. Il avait l'esprit libre et éprouvait une sorte de plénitude, de rassérènement intérieur. A peine était-il près de Norade, à peine avait-elle commencé de parler et de rire, une mignonne fossette creusant sa joue délicate, qu'il se sentait émancipé, à son image, de mille petites préoccupations grises. Comme la matinée de leur dernière rencontre, la journée était en or pur et les pointes des claies des roseaux flamboyaient le long des « roubines », de ces étroits et vifs canaux d'eau courante, qui s'en vont, portant partout la fraîcheur. Le cocher Tavel, un solide vieux qui avait son fils unique à la guerre, déclara que, sans se presser, on arriverait à L'Isle-sur-Sorgue pour le dîner.

Norade, ayant peu et mal dormi, avait les yeux cernés. La gaieté habituelle de son regard était tempérée par une visible langueur, qui la faisait encore plus désirable. Son costume blanc prêtait à son teint mat un relief singulier d'objet d'art, de manuscrit à enluminures. Quand à cinq cents mètres de la ville, Jean-François lui prit la main, il remarqua que celle-ci était chaude.

— Mais vous avez la fièvre !

— C'est votre faute.

— Comment cela, ma faute ?

— J'étais tranquille, heureuse, ou du moins je me croyais heureuse, et ma vie était devant

moi, droite comme cette route. En quelques heures, tout a changé,

— M'aimeriez-vous donc?

— En doutez-vous?

— Oui, puisque vous devez épouser le cousin Jérôme.

Le cocher Tavel se retourna : « Lieutenant, que dites-vous du recul de nos troupes sur Château-Thierry? On s'en inquiète en ville. Les Américains arrivent en force, n'est-il pas vrai ? »

La question tombait mal. Brécéan contint son humeur et répondit par une rassurante banalité. La jeune fille ne put s'empêcher de sourire. Le Breton murmura :

— Ça vous amuse? Moi pas beaucoup. Vos compatriotes sont bavards.

— C'est ce qu'ils ont de gentil. Il faut faire attention. Ce brave cocher entend ce que nous disons et il connaît toute la ville.

— Alors la promenade est gâchée d'avance.

— Mais non, un peu de contrainte ne messied pas, au point où nous en sommes, monsieur mon blessé. Autrement vous iriez trop vite.

— Coquette!

— Nullement coquette, reprit Norade d'un ton grave. Vous vous en apercevrez. Mais à quoi bon gâcher et brusquer les préliminaires de l'amour vrai? A quoi bon forcer les étapes?

— Quelque chose me dit que, malgré vos

soins, je n'ai plus beaucoup de vie devant moi. Hier j'ai eu une sorte d'éblouissement, en dehors de votre présence. C'est ce qui me rend hardi devant mon jeune bonheur.

Il sentit que ses doigts légers tremblaient et que sa résistance glissait le long d'elle, comme un linge fin, la découvrant de la tête aux pieds. Tavel se retourna de nouveau.

— Mon fils est dans le génie. Il a la croix de guerre. Il a fait Verdun en première ligne. Vous ne l'avez jamais rencontré?

— Jamais, cher homme. C'est que nous sommes quelques-uns dans l'armée française, et nous ne nous connaissons pas tous par nos noms.

Il y eut un silence : « Vous feriez bien, ajouta l'officier, de prêter attention à vos camargos. Ils auraient vite fait de nous jeter dans la roubine.

— Pas de danger, lieutenant! Ce sont deux véritables agneaux, et qui viennent, le soir, manger dans ma main. Je les aime, pécaïre, comme des petits camarades.

— Si nous le laissions en route au prochain village, murmura tout bas Brécéan exaspéré. L'Isle-sur-Sorgue n'est pas un but de promenade inéluctable. Nous irons à pied jusqu'où nous pourrons, voilà tout.

Mais Norade ne l'entendait pas ainsi et ce petit obstacle imprévu, qui fâchait son compa-

gnon, l'amusait. Elle lui fit remarquer qu'au retour Tavel, vu son âge, serait somnolent, partant plus silencieux.

— Quelle réaliste vous faites! Voilà bien les Provençales!

— Allons bon, on me reproche couramment mon lyrisme illusionné! Allez donc vous reconnaître dans ces jugements divers, portés sur une petite personne comme tout le monde.

— Oh que non pas! Vous vous distinguez, au contraire, de toutes celles que j'ai rencontrées. On devine, derrière vos paroles, quelque chose que vous taisez soigneusement et qui est le déroulement d'une personnalité secrète, adorable et rare. C'est celle-là qui me plaît à en mourir.

Ainsi devisant, batifolant, puis derechef attendris ou sérieux, les amoureux arrivèrent au bourg de L'Isle-sur-Sorgue, dans le moment le plus luxueux de la chute du jour. La rivière, pareille à une coulée de métal bruni, scintillait de mille débris de vaisselle, jetés là par des ménagères. Les enfants jouaient entre les platanes. Aux terrasses des vastes cafés, des vieux prenaient l'apéritif ou, sans rien prendre, savouraient le bon de l'air en lâchant, de temps en temps, un monosyllabe approbatif. L'auberge était vaste et sans confort, précédée d'un jardin et de bosquets, où des tables étaient dressées. On apercevait les cuisines, une femme vidant

un poisson vivant et qui se tordait sous le couteau, un bras nu qui tenait une poêle au-dessus d'un feu vif.

— C'est joli, le feu dans la lumière, dit Norade.

Tout l'amusait et lui paraissait beau, exaltant. De nombreux vers de Mistral et d'Aubanel chantaient dans sa mémoire, mais elle les gardait pour elle, dans la crainte que son compagnon ne les aimât pas autant qu'elle les aimait. Cela viendrait plus tard, comme pour les amies d'enfance que l'on présente à son fiancé, en se demandant comment il les trouvera.

Brécéan suivait son idée : « Vous ne désirez pas monter un moment dans une chambre, pour mettre un peu de poudre sur votre joli nez ? »

Sans méfiance, elle accepta. Ils gravirent les marches trop hautes d'un escalier large et vermoulu, précédés d'une servante maigre comme un chat sauvage. Ils entrèrent dans une vaste pièce à deux fenêtres, où il y avait un canapé boiteux, une toilette et un lit recouvert d'un édredon rouge. Cela sentait le renfermé. La fille voulait ouvrir les fenêtres, mais Jean-François la pria de n'en rien faire, car il redoutait le courant d'air. Dans le pot à eau languissait un bouquet de roses blanches, à demi fanées. Quelqu'un, en partant, avait laissé ces fleurs.

Dès qu'ils furent seuls, l'officier s'approcha de la jeune fille. Une longue continence, les fa-

tigues de la guerre et de la maladie, l'amour impatient donnaient à son visage quelque chose de douloureux et d'âpre, qui lui allait trop bien. Norade sentit en elle ce frisson total, qui précède les grandes tempêtes de la passion partagée, sans réflexion, obstacle ni retenue. Toute sa jeunesse, ardente et imaginative, allait au-devant de cette jeunesse héroïque et aventurée. Quand elle sentit cette bouche brûlante sur ses lèvres et ces mains errantes autour de sa taille, elle ne s'appartint plus. Un soudain vertige fit tourner les fenêtres, le plafond, le pot à eau, mesquins accessoires de la plus grande minute de sa vie, et qui devaient ensuite la hanter à jamais. Car ce qui fut pris une fois dans le tourbillon ascendant du désir remonte sans cesse à la mémoire. Deux bras vigoureux la serraient et la dévêtaient en hâte, maladroitement, tel un enfant écossant une noix, avec une sorte de colère, bien que sa résistance fût nulle. Elle proférait des sons entrecoupés, puis elle se tut, renversée et pâmée, cependant que quelqu'un près d'elle gémissait, suppliait et remerciait, dans un désordre semblable à une courte folie.

L'instinct féminin, dans ces prises initiales, sait qu'il ne s'agit que de préliminaires et ne s'alarme pas du plaisir incomplet. La perfection, dans la volupté comme dans tout le reste, est l'œuvre de l'application et du temps. Au lieu que l'homme, même cultivé, attribue à sa décon-

venue passagère une importance souvent comique. Là-dessus les poèmes mentent et les romans aussi, comme ment celui qui se relève, les membres brisés et la voix rauque, après une satisfaction tout animale.

C'est ainsi que Jean-François, dans sa candeur bretonne, se figurait qu'il n'aimait que médiocrement Norade, qu'il s'était trompé, et n'envisageait plus, avec morosité, que les conséquences possibles de sa fredaine. Tout en réparant le désordre de sa toilette et celui du lit, Norade suivait ces réflexions à travers les protestations sentimentales, de pur style, que lui prodiguait son cher déçu. Elle en riait intérieurement, sachant bien que le lien était solide, que ce n'était là que la petite aube, terne et maussade, d'une splendide journée.

Comme il insistait sur leurs projets d'avenir, elle lui ferma gentiment la bouche de sa petite main encore frémissante : « Taisez-vous, en ce moment vous n'en pensez pas un mot. Ce sera vrai seulement demain matin.

— Pourquoi cela?... C'est vrai dès maintenant... Qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui vous fait croire ?...

— Je suis un peu sorcière, lieutenant. Vous en êtes au stade du regret et aussi du léger remords. Vous vous demandez quelle sotte histoire vous vous êtes mise sur les bras. Aucune histoire... Avec la plus grande facilité

nous allons nous remettre dans l'état d'esprit d'avant le dîner à la Bartelasse, pendant notre dîner à L'Isle-sur-Sorgue. Vous avez devant vous votre infirmière, Mlle Pertus, que vous respectez et à qui vous n'avez pas fait encore un compliment... Ne vous fatiguez pas, monsieur mon blessé.

Deux bons camarades soupèrent en face l'un de l'autre. Comme Brécéan prenait les jambes charmantes entre les siennes, sous la table, elle murmura : « Y tenez-vous absolument ?

— Mais oui, j'y tiens.

— Que ce ne soit pas par politesse, au moins. En deux minutes, je vous préviens que j'aurai une crampe. Dans le Midi, nous gesticulons. Le mouvement des bras fait remuer les jambes. Le Dr Barias le répète souvent : tout l'organisme est solidaire.

Seulement, dès le dessert, après une loyale bouteille de Châteauneuf et un confortable ragoût de mouton, Brécéan, ranimé pour de bon, commençait à trouver que sa conquête récente avait l'air un peu détaché de lui. Sa responsabilité lui semblait moins lourde. Il redevenait amoureux et Norade, avec une désinvolture à peine nuancée d'ironie, feignait de ne pas s'en apercevoir. Néanmoins, comme, pendant le retour, il adressait la parole le premier au papa Tavel, plus silencieux, elle en fit gentiment la remarque : « Son bavardage vous agace moins qu'à l'aller.

— Pas du tout... Pauvre homme, j'ai pitié de lui. Il a son fils unique à la guerre.

— Il l'avait déjà à la guerre avant le dîner.

— Norade, vous me taquinez, vous me « surgez » comme disent les paysans tourangeaux.

— Qui s'y frotte s'y pique, cher monsieur : je vous ai déjà prévenu que vous n'aviez pas affaire à une petite demoiselle de pensionnat.

— Serait-ce une rouée ? songeait Brécéan, et, avec l'égoïste méfiance qui fait le fond du caractère masculin, il se demandait, lui physiologiste, si la vierge intacte, qu'il s'était forgée, n'avait pas, avant lui, appartenu à d'autres hommes.

Or, cette pensée l'orienta aussitôt vers la jalousie, laquelle est le restimulant de l'amour physique. La jeune fille lui avait facilement cédé, donc elle avait dû se donner déjà. Mais, s'il en était ainsi, elle était, après chaque conquête, à reconquérir. Un clair de lune lacté, et vraiment provençal, inondait la campagne avignonnaise. Les cyprès défilaient, droits comme à la parade, jusque tout là-bas, vers le flanc vaporeux des Alpines. Comme le rossignol touché par le premier rayon pâle, Norade soudain se mit à chanter, moitié en français, moitié en provençal, d'une voix de cristal et de chair :

Lou vent terra fait danser les étoiles
La luno clarinello
Blanchit sur les sommets.

Quand elle eut achevé, Tavel, lâchant les rênes, applaudit.

— Prenez garde que les camargos ne s'emballent ! lui répéta Brécéan.

— Pas de danger, mon lieutenant, ils sont comme moi, amateurs de musique. C'est que j'ai entendu *Lakmé* de Delibes au Théâtre de Montpellier. Ah ! l'air des clochettes, c'est cela qui est beau !

A mon tour, dit Jean-François... Il entonna la ronde bretonne :

Il était une frégate, ohé pare à virer, (*bis*)
Nommée la Danaé,
Largue les ris dans les basses voiles,
Nommée la Danaé,
Largue les ris dans les grands huniers.

Sa main, à plat sur la jambe de Norade, en sentait la douceur à travers l'étoffe, et il marquait le rythme en la serrant. Décidément, cela allait mieux ! Comme la voiture franchissait les remparts d'Avignon, il était, à nouveau, fou de tendresse ; et l'idée de laisser partir seule la jeune fille — qui l'eût enchanté trois heures auparavant — lui était de nouveau insupportable.

— Vous n'êtes pas de garde cette nuit, ma chérie ?

— Non, je ne suis pas de garde.

— Tant pis. Vous seriez venue me retrouver tout doucement dans ma chambre.

— Chut... chut... chut... — fit-elle, en montrant le dos de Tavel — Quelle idée ! Et ma réputation, qu'en faites-vous ?

— C'est vrai. Mais alors quand partons-nous ensemble ? Car, de bonne foi, je ne peux plus vivre sans vous et, après ce qui s'est passé ce soir, nous ne pourrons plus vivre l'un sans l'autre.

Elle ne répondit pas ; mais, en descendant de voiture au coin de la rue Parapharnerie, elle lui serra la main avec vivacité et murmura : « Bonsoir, mon amant ! »

CHAPITRE III

DÉPART

Norade pleurait dans la nuit, étouffant ses sanglots contre son oreiller. Au dehors il faisait un grand vent, un de ces coups de mistral qui « bouffent » soudainement sur Avignon, par lesquels grincent les vieilles girouettes ouvragées et s'éparpille la sonnerie des cloches. Le mistral a le rythme de la colère. On le croit apprivoisé, il repique, et ses ondes violentes s'enchaînent alors les unes avec les autres, puis prennent peu à peu le ton du reproche, de la gronderie de vieille dame. Il est chargé d'un gel furieux; ses volutes ont un triple tourbillon, comme la fumée des tableaux de bataille. Il tient en effet de l'artillerie, mais ses arrivées coïncident presque avec ses départs. Il meugle, mugit, siffle, hurle et déchire de longues bandes de toile, écrues dans le jour, pâles la nuit. Il

fait littéralement trembler la lune et partage le soleil en lames glacées, qui courent tout le long du paysage, comme des pleureuses aux cheveux d'or. Norade aimait le vent de son pays, assembleur de poussières vénérables, qu'il chasse en bataillons pressés. Elle l'aimait sur la route, à contremarche, quand il coupe le souffle et le regard. Elle l'aimait aussi dans les ténèbres, ainsi qu'une rage de la nature par qui s'apaise l'angoisse humaine.

Norade pleurait. François Bréçéan quittait l'ambulance le lendemain, avec un congé de trois mois, renouvelable, et elle avait promis de partir avec lui. Cette folie était la conséquence logique d'une attraction irrésistible, d'une de ces fascinations que le physiologiste admet pour l'oiseau, que le moraliste refuse à la femme, si proche de l'oiseau sous tant de rapports. Sans le poids de la maternité, où ne l'entraîneraient pas ses ailes? L'éclair d'un regard, le son d'une voix, l'éveil de la pitié ou de la surprise dans le désir, et voilà cette flamme allumée, qui causera tant de ravages! Norade avait eu pitié de François, quand il était arrivé à l'ambulance, considéré comme perdu, avec son poumon traversé. A son premier bain, sa langueur et l'aspect vigoureux de son corps de blond l'avaient troublée, mais elle ne s'était pas avoué ce trouble. Elle aimait tout de suite sa parole chaude et convaincue. Lui ayant apporté du

soulagement et rendu, au moins elle l'espérait, la santé, elle voulait maintenant lui donner du plaisir, et tous les plaisirs à la fois. Elle se savait belle et pleine de chants, semée de caresses comme sont semés d'asphodèles les champs élyséens de la Sainte-Baume. Effacer, à force de caresses parfumées et tendres, l'image horrible de la guerre dans un blessé de la grande guerre, c'était une tâche qui allégeait singulièrement le remords.

Car le remords dévorait Norade, surtout depuis la soirée de L'Isle-sur-Sorgue et la conversation avec la tante. Elle allait tromper et meurtrir, au point le plus sensible, celle qui lui avait servi de mère, dont elle avait toutes les confidences, sa meilleure et sa seule amie. Elle allait porter la douleur et le désespoir dans une maison, sa maison, où elle avait trouvé l'abri, l'adoration, la constante et discrète sollicitude. Elle allait accomplir tout cela, elle si bonne et si douce, de propos délibéré, comme la méchante des méchantes. Le contre-coup de son amour ferait autant de mal que la pire haine. C'était cette perspective qui la désolait, faisait qu'elle tordait ses beaux bras et contractait ses jambes de chasseresse entre les draps tièdes.

A côté d'elle dormait la tante Henriette, sans se douter de la menace imminente. Au-dessus ronflait le déplorable Jérôme. Comment se passerait la nuit suivante, quand la nouvelle du

double départ serait connue? Quelquefois les choses douloureuses sont mieux subies qu'on ne l'aurait cru. Norade se rappelait, de sa petite enfance, la disparition en mer d'un pêcheur, ami de son père, à Cassis. Nul n'osait prévenir sa femme, car c'était un excellent ménage, où l'homme sobre, ponctuel, même généreux, rapportait consciencieusement sa paye. Finalement, une voisine prit son courage, comme on dit, à deux mains et annonça à la jolie veuve la fatale nouvelle. A sa grande surprise, celle-ci provoqua un déluge de larmes, mais non la crise de désespoir que l'on redoutait. Il y a dans les êtres une somme d'acceptation insoupçonnée, qui les apaise parfois rapidement, dans le pire chagrin, à condition que leur sincérité soit complète.

Cette réflexion amena la jeune fille à cette autre que le piège de la vanité est subtil et qu'elle ne devait se croire ni exclusivement adorée par sa tante et son cousin, ni irremplaçable. Peut-être y aurait-il simple dépit, tournant ensuite à la colère et à la rancune. Combien elle eût préféré cela! Mais elle ne voyait autour d'elle personne, pas même la servante, qui pût la renseigner sur l'état vrai des cœurs et des esprits après sa fugue accomplie. C'est pourquoi elle avait son projet et elle se rassurait en l'examinant.

Elle alluma sa bougie habilement, gracieu-

sement, comme elle faisait tout (car ses gestes dérivaient d'un sang classique), prit sous son oreiller sa lettre d'adieu et la relut pour la dernière fois.

Chose étrange, elle l'avait combinée dès le premier dîner à la Bartelasse, en compagnie de Jean-François :

Ma tantine aimée,

Pardonnez-moi tous deux, car je vais vous faire de la peine. Ne me croyez ni folle, ni égoïste, ni perverse. Votre petite Nourado est toujours la même, elle n'a pas changé, elle ne changera jamais de sentiment vis-à-vis de vous, et sa reconnaissance durera autant qu'elle. Mais je ne puis plus me passer de celui qui désormais commande ma vie, et je pars aujourd'hui avec lui je ne sais pour combien de temps. Comment cela est-il arrivé, je l'ignore. Il me veut, je le suis. Il n'a jamais été question de mariage entre nous, il n'en sera jamais question. Il est bien trop indépendant, comme tous les soldats de cette grande guerre, et je suis bien trop fière. Ce silence quant au rachat de ma faute est-il une excuse ou une aggravation ? Les filles de ma race, quand l'amour les prend, ne résistent pas à son appel. Si c'est mensonge, j'en mourrai, voilà tout, et je vous demande alors de m'oublier.

Tu avais vu en moi, tantine, la femme possible de Jérôme. C'était une erreur. Je ne suis pas digne d'une destinée sage. Je ne me crois pas indigne d'une destinée mouvante, comme va être la mienne. D'ailleurs, depuis quelque temps, je vis un peu dans un songe, comme quand on sent les choses trop vivement.

Je désire avertir moi-même, et le plus tôt possible,

mon pauvre papa de ma décision. Il est indulgent, il l'est trop et je redoute la rapidité de son pardon. C'est du tien surtout que j'ai besoin. J'ai été si heureuse dans ta maison, sous ta douceur et ta bonté, que je verse des larmes en la quittant. C'est là, dans mon bonheur, une déchirure affreuse. C'est ma juste punition.

Adieu, ma chérie, je te serre encore une fois dans mes bras, comme chaque fois que j'avais du chagrin.

Ta petite

NOLRADO.

La clef de la cave et celle de mon armoire à glace sont dans le premier tiroir de ma commode, sous l'enveloppe à ton nom. Je te laisse et te prie d'accepter, pour nos pauvres, mes petites économies. François désire que je n'emporte rien.

Norade souffla sa bougie, ferma les yeux. Qu'aurait pensé sa mère de cette folie, elle si sage, si raisonnable, dont la jeune fille avait toujours les beaux traits purs devant le souvenir ? Mais une mère prévoyante aurait deviné et interrompu aussitôt l'idylle dangereuse de l'ambulance d'Éverjon, ou l'eût aiguillée vers le mariage. Rien ne remplace la sollicitude maternelle. La Provençale entra dans un songe où elle rencontrait, au bord de la mer, une femme aux traits douloureux, aux cheveux blanchis, qui ressemblait à celle qu'elle avait perdue si jeune. Elle l'abordait, l'interrogeait, la suppliait ; la passante, tournant la tête, ne lui répondait même pas.

A sept heures du matin, comme d'ordinaire, elle se leva, fit sa toilette et rangea dans son sac de voyage, que lui avait donné le cousin Jérôme pour sa fête, le peu de vêtements et d'objets personnels qu'elle comptait emporter. Les meubles de sa chambre, la table à écrire devant laquelle elle avait tant rêvé, la petite bibliothèque de ses chers livres provençaux (elle prenait avec elle *la Grenade entr'ouverte*, *les Iles d'Or* et *le Poème du Rhône*), avaient un aspect solennel. Elle se demandait si ce n'était pas un péché en plus que de prier dans une telle circonstance ; une voix intérieure lui assura que non et que le repentir, même si l'on est décidé à commettre la faute dont on se repent à l'avance, vaut mieux que la sécheresse orgueilleuse. Elle s'agenouilla donc et pria longuement. En se relevant, elle avait la certitude qu'elle allait à une joie amère et gâchée, mais elle sentait aussi l'impossibilité de ne pas obéir à son impulsion, à l'appel mystérieux qui lui venait de l'âme et du corps de François, à travers le délabrement moral de la guerre. Elle était à la fois lucide et décidée.

Ayant longuement médité, depuis plusieurs jours, les circonstances de son départ, elle agissait comme une actrice, qui a bien répété son rôle. Elle avait rendez-vous avec son amant à la gare, pour le train de dix heures du matin. Un soldat, avec une brouette pour la valise,

devait l'attendre à cinq cents mètres de la rue Parapharnerie. Elle portait son costume habituel d'infirmière, afin de ne pas éveiller les soupçons, mais elle avait expédié à un hôtel de Marseille, cinq jours auparavant, son costume tailleur noir, qui lui allait si bien, et deux blouses de soie, ainsi que plusieurs effets de toilette. Comme disent les marins, elle était parée.

Tout se passa de la façon la plus simple du monde. Laissant sa lettre en évidence sur sa cheminée, Norade descendit en coup de vent, selon son habitude, et cacha sa valise dans un coin. Elle rencontra Jérôme qui venait de chercher de l'eau chaude à la cuisine, une bouillotte à la main :

— Tu vas à l'ambulance?

— De ce pas.

— Veux-tu me mettre une lettre à la poste? Je n'ai plus que l'enveloppe à faire.

— Soit, mais dépêche-toi!

La tante Henriette parut : « Bonjour, ma chérie; quel vent, cette nuit, quelle tempête! As-tu pu dormir au moins?

— Mais oui, tantine. Quand je suis lancée dans le sommeil, rien ne me réveille. Je dors comme une brute.

— Tu as de la chance. Je n'ai pas fermé l'œil entre minuit et quatre heures du matin, ruminant, dans ma vieille tête, un tas d'histoires

ennuyeuses. Pourrais-tu passer chez Blancard et lui dire qu'il vienne poser des bourrelets à mes fenêtres? Les miens s'effilochent.

— Entendu.

— Je ne te confie pas ma montre pour l'horloger. Elle est arrêtée depuis hier. Je lui expliquerai mieux moi-même le petit accident.

Pour la dernière fois Norade serra entre ses bras la pauvre femme qu'elle chérissait et elle mit dans cette étreinte tout son cœur. Comme elle était habituellement expansive, la tante ne s'aperçut de rien. Du premier étage Jérôme lança sa lettre avec un « N'oublie pas! »

La fugitive reprit sa valise. Elle était dans la rue. Le temps était voilé, tiède et charmant. Elle regarda vivement, mais intensément, la maison grise, étroite et haute, la boutique, la devanture aux fruits confits, ces lieux témoins de sa seconde enfance et de sa jeunesse. Elle rassembla ces chères images comme un trésor de nostalgie future, comme les outils d'un tourment certain. Un chant de Hugo, cette fois, lui venait aux lèvres avec un sanglot :

> Adieu maison, treille aux fruits mûrs,
> Adieu les fleurs d'or des vieux murs,
> Adieu patrie, Anna, Lise, Marie,
> Adieu patrie, azur...!

Puis, d'un pas rapide, et qui n'avait plus la sensation du sol, elle s'éloigna. Un peu plus loin,

le soldat était à son poste, avec la brouette. Il fit le salut militaire et, sans mot dire, prit la valise. Comme on passait devant le tapissier Blancard, Norade entra dans la boutique, pour faire la commission. La maman Blancard sanglotait sur une chaise, un papier à la main : « Mon Paul est blessé... mon Paul est blessé... Ah! mon Dieu, pourvu qu'il ne meure pas! » Elle expliqua que cette lettre venait de son capitaine. Paul Blancard avait eu un éclat de shrapnell dans le ventre à l'affaire de Bazoche et il avait été transporté à l'hôpital de Meaux. Mais, comment aller, d'Avignon à Meaux, avec tous les trains encombrés et les difficultés de circulation dans la zone des armées!

Norade consola de son mieux la mère affligée. Elle osait à peine parler des bourrelets à remettre, au milieu de ce cruel chagrin ; à sa grande surprise, ce thème tout professionnel calma plutôt Mme Blancard, qui s'informa posément des dimensions des fenêtres et les inscrivit.

Elle reprit ensuite son *lamento*.

Sur le quai de la gare attendait Jean-François, trépidant, inquiet, déjà convaincu que sa belle proie, au dernier moment, allait lui échapper. Il avait le teint rose et frais d'un enfant et toussait d'une petite toux nerveuse. Ce qui ne l'empêchait pas de fumer une cigarette de tabac blond parfumé. Quand il aperçut Norade, il mit ses mains sur sa figure, ainsi que, dans

l'excès du bonheur, l'homme qui ne veut plus voir le destin : « Enfin... enfin... enfin... Oh ! que je t'aime !

— Chut... Sois calme... Le train pour Marseille est-il déjà formé ?

— S'il est déjà formé ! mais il part dans trois minutes, enfant sublime, qui toujours ignoreras l'heure. Passe-moi la valise, Pivet.

— Voilà mon lieutenant.

— En voiture, messieurs, les voyageurs, en voiture !

Pivet reçut avec plaisir, de son officier, un billet de vingt francs. Le train s'ébranla. Le compartiment était plus que complet, avec une personne en trop. Les compagnons de voyage des amoureux étaient un ecclésiastique au visage intelligent et froid, qui lisait son bréviaire ; une bruyante famille espagnole composée du père, de la mère et de leurs deux filles, semblablement habillées ; un capitaine et un commandant. Norade et François, assis l'un en face de l'autre, très émus, avaient l'air de deux jeunes mariés. On les regardait avec sympathie. Il n'y avait plus de wagon-restaurant, ni de buffet, entre Avignon et Marseille ; le train n'arrivait qu'à trois heures de l'après-midi et, naturellement, ils avaient oublié d'emporter leur déjeuner. Car il est bien connu que l'amour, selon le mot du poète,

Vit d'inanition et meurt de nourriture.

Se penchant en avant, François dit à Norade, dans un langage volontairement voilé : « J'ai raconté que je ne partais que ce soir. Autrement, toutes *ces personnes* m'eussent accompagné à la gare. Cela aurait eu des inconvénients. De votre côté, tout s'est il bien passé? »

— Admirablement. Programme rempli de point en point.

— Demain, en constatant la double absence, *on* sera fixé.

— Qu'importe!

— Parbleu!

Il y eut un silence. L'ecclésiastique, interrompant sa lecture, jetait aux jeunes gens un regard profond. Norade reprit à voix basse : « J'ai laissé un mot. »

— Sans donner d'adresse?

— Non... inutile... Je vous expliquerai.

Car elle n'avait pas encore pris l'habitude du tutoiement régulier.

Le capitaine et le commandant s'entretenaient de l'heureuse attaque de Mangin sur le plateau de Méry, qui venait d'être déclenchée. Le capitaine affirmait que la dixième armée avait surpris une offensive allemande en préparation et l'avait presque anéantie. C'était un très gros succès. Les Espagnols dressaient l'oreille. François se mêla à la conversation : « Excusez-moi, mon cher camarade, je vois que vous avez des détails sur cette affaire. Je serais bien heureux

de les connaître. Je sors de l'hôpital et j'ignore tout de ce qui se passe. »

Obligeamment les officiers racontèrent ce qu'ils savaient : L'affaire de Méry avait beaucoup plus d'importance que ne le disaient les journaux. Désormais, d'un jour à l'autre, la situation pouvait être retournée complètement. Partant de là, les trois combattants se lancèrent dans des considérations tactiques, où chacun prouva sa compétence. L'abbé avait posé son bréviaire sur ses genoux et, de temps en temps, disait son mot. Les Espagnols semblaient étonnés de ce qu'ils entendaient. Le père, qui avait la figure grasse et luisante d'un toréador retraité, demanda finalement : « Coument sé nomme, seigneur officier, cette importante bataillé qué parlez? »

— Méry-Courcelles, monsieur.

— Et tout subite?

— Oui, toute récente.

— Beaucoup merci.

Se tournant vers sa femme et ses filles, le gros voyageur leur annonça la nouvelle, qui parut jeter quelque stupeur.

Norade s'étonnait que ces circonstances, si graves et décisives quant à elle, fussent mêlées de détails familiers et de conversations courantes. Elle se demandait si elle n'allait pas se réveiller, seule, dans sa chambre, au bruit du mistral et des girouettes grinçantes d'Avignon.

Chacun de ses compagnons de route se gravait profondément dans sa mémoire, avec ses traits, ses inflexions de voix, et elle pénétrait aisément — du moins le croyait-elle — jusqu'au plus intime des caractères. Le train courait à travers cette campagne incomparable, qui s'étend entre le Vaucluse et l'étang de Berre, immortellement chantée par le grand Maurras. Des vols d'oiseaux traversaient le ciel. Des ruines roses apparaissaient ici et là. Le vent, de nouveau, s'était levé et faisait scintiller les oliviers d'argent.

Les jeunes Espagnoles, brunes et rebondies comme leur papa, atteignirent un panier rempli de provisions. Les officiers tirèrent d'une musette du pain, du vin et de la charcuterie. Le prêtre ouvrit sa valise jaune, remplie de paperasses, prit dedans une orange qu'il fit reluire avec la manche de sa soutane, un saucisson et un quignon gris.

Norade et François se regardèrent, en riant, comme des jeûneurs qui auront plus tard leur revanche. Mais la vue des victuailles d'autrui, alors qu'on est privé soi-même, aiguise furieusement l'appétit. L'ecclésiastique remarqua l'air hypocritement détaché de ce bel officier, couvert de décorations : « Voulez-vous, madame, et vous, lieutenant, me faire le plaisir de partager avec moi mon pauvre repas?... » Ils s'excusèrent, sans oser mentir en affirmant qu'ils n'avaient pas faim. Alors le prêtre, ouvrant à nouveau son

armoire portative, y découvrit, après une courte recherche de sa longue main pâle, un autre saucisson, une autre orange et un autre quignon, qu'il tendit aux amoureux. C'était à croire qu'il en avait tout un assortiment. Cette générosité poussa les Espagnols à offrir d'une conserve américaine de langue de bœuf, large comme une assiette à soupe, qu'ils dévoraient à belles dents. Norade et François acceptèrent. Restait la question de la boisson, qui donna lieu à beaucoup de politesses, de faux refus, et finalement à la circulation de plusieurs timbales et gobelets, où les bouches du prédécesseur laissaient leur empreinte, et que le nouveau bénéficiaire, par bienséance, n'osait point laver. Le Breton et la Provençale, sans avoir besoin de se les communiquer, faisaient les mêmes réflexions en même temps, ce qui est une autre forme, assez subtile, de possession. Une vieille dame, à la mine aimablement osseuse, apparut, dans le couloir, à la porte du wagon, et s'adressant aux trois officiers : « Messieurs, permettez à une maman, qui a son fils unique à la guerre, de vous offrir une bouillie à la confiture qu'elle compose elle-même et qui emporte en général les suffrages. »

Comment refuser? C'était une sorte de colle rose et grenue, renfermée dans un pot dit de ménagère. La vieille dame la détachait par larges cuillerées et la disposait sur des petits

cartons, qu'elle passait à ses privilégiés. Ceux-ci n'osaient pas refuser, ni faire la grimace. François, avec une expression impayable, contraignit sa compagne à profiter de l'aubaine. Norade crut vomir, mais n'en remercia pas moins, d'un gracieux sourire, la vieille donatrice, qui guettait de loin l'effet de sa mixture. Quand la porte du wagon fut refermée : « Elle est bien brave, la dame ; j'ai fourré ma part sous la banquette... » déclara le capitaine avec un haut-le-cœur, et tout le monde éclata de rire.

Le train entra en gare de Marseille, avec un fort retard, à sept heures du soir. La ville baignait dans un fluide d'or. Norade préféra descendre à l'hôtel Terminus, où elle avait adressé son paquet de vêtements et de linge, heureusement arrivé. Puis elle demanda à son compagnon de monter tout de suite à Notre-Dame-de-la-Garde, « pour voir venir le soir sur la mer. » Tout sentiment d'angoisse, tout scrupule, tout remords avaient disparu. Ils n'éprouvaient plus qu'un immense bonheur à deux, fait de liberté et d'espérance immédiate, comme si le monde leur appartenait, avec la certitude d'en avoir un autre, tout neuf, au cas où le premier s'écroulerait. La joie vraie donne le sentiment de l'infini, plus profondément que la contemplation des étoiles.

Marseille, c'est d'abord, pour les yeux, les oreilles, le coudoiement, l'odorat, l'imagination,

la ville de l'amusement perpétuel. Un monde y frémit et palpite. Quel monde ? Le plus ardent de tous, celui de la Méditerranée, cuve d'eau bleue où naquit Vénus, qui reflète l'antiquité dans l'heure présente et mêle aux plus voluptueux, comme aux plus héroïques souvenirs, le commerce des épices et des vins généreux. Approchée de l'oreille, Marseille est le coquillage géant où bruissent tous les langages, tous les dialectes, tous les idiomes des pays de lumière, tous les cris de bonheur et de colère, et tous les soupirs et toutes les caresses des pays latins, grecs, égyptiens et syriens. Au regard, Marseille est l'écharpe multicolore, agitée dans la nuit grise des siècles, qui rassemble les générations maritimes et riveraines, sous l'or, le roux, le violet et le cuivre chaud. Elle tamise la lumière dans une lumière plus vive et plus forte, tel un feu vu à travers un autre feu. Elle est un tourbillon imagé, comme elle est un tourbillon sonore, et dont les deux spires tournent et s'entrelacent dans le même sens. Ainsi que fit sa mère, lascive et trompeuse, avec Vulcain, elle se donne au Temps, dur forgeron, pour le duper ; et les heures, chez elle, n'ont plus de sens. Elle a renversé son sablier. Quiconque, aimant Marseille, y vit, voit passer les jours, les années, comme des vols pressés d'hirondelles ou de flamants roses. Plus encore que la rue de Paris, d'autre manière, la rue de Marseille est,

pour le badaud, une vaste expérience, marchée et pressée, de psychologie diffuse, une pluie de concordances héréditaires, une moisson d'observations chatoyantes et fécondes à leur tour. Telle se dévide et se déroule la série des boîtes japonaises subintrantes. Les odeurs de Marseille, elles aussi, sont ordonnées dans leur confusion, sous le sel brillant, et qui les fait valoir, de la mer peu rafraîchissante, mais pareille à une huile céruléenne, chargée d'histoire. A Marseille, le paganisme et la foule luttent sans cesse avec le christianisme et l'isolé que devient celui perdu dans la foule, quand elle se transforme pour lui en élément. Bien plus que la cité de Puvis, qui n'a vu d'elle, mais somptueusement, que ses portes bleues d'eau et de ciel, Marseille est la cité de Pascal, attendu qu'elle pousse à l'ascétisme par la surabondance des plaisirs et la satiété, attendu que l'excès de vie extérieure y fait sourdre abondamment la vie intérieure. Son désert est au-dessus d'elle, comme le silence au dedans du cri, comme la forme pure du cristal dans sa solution trouble et sursaturée.

« Il est certain — disait François avec bonne humeur, serrant contre son bras celui de Norade — il est certain que ça ne ressemble pas à Brest... » Elle avait quitté son costume d'infirmière, mais son vêtement noir ne lui seyait pas moins, dont l'échancrure laissait voir le cou

blanc et l'Y gras, la naissance de la poitrine. Son petit chapeau, très simple et sans ornement, faisait valoir la conformation parfaite de la tête et le fin ovale du visage. Le jeune homme se retenait pour ne pas l'embrasser tout le temps entre son oreille rose, classiquement incurvée, et sa nuque ronde. Il admirait sa belle démarche souple, sa façon de se garantir du soleil en mettant un bras replié devant les yeux, son rire limpide, sa voix chaude et douce, et chacun de ses mouvements harmonieux.

Pour monter à pied au sanctuaire, il faut traverser un large faubourg aux maisons neuves, puis une sorte de lande désertique, à laquelle succède une rampe tournante. Des enfants jouaient et se poursuivaient, en jetant des cris d'hirondelles. Après une courte, mais fervente prière, dans l'ombre bleue de la vaste nef, Norade emmena son ami sur le terre-plein, dominant la ville, où est installé un poste de télégraphie aérienne. Le vent était vif. On voyait, d'un côté, la mer moutonneuse, ses bandes alternées de violet et d'écume, les îlots blancs de Pomègue et de Ratonneau ; de l'autre, les bassins de la Joliette, la cité aux toits innombrables, puis la campagne qui va vers les monts, le lointain, mais distinct clocher de Gémenos. Les amoureux étaient seuls. Le Breton tenait la jeune fille serrée contre lui et contemplait ce spectacle magnifique, en prolongation du profil

si pur, ainsi que dans les tableaux des primitifs. Les lèvres roses de Norade buvaient l'eau bleue de la rade, sa nuque blanche était frôlée par le vert profond de cette banlieue marseillaise et son poudroiement d'or. Il apparaissait que la nature sert d'encadrement à la beauté et qu'elle est étroitement associée à la perpétuation de l'espèce.

— Que ton pays est grand et splendide, ma chérie !

— Je n'y suis pour rien, Jean-François, je te le jure, et je passerai vite alors qu'il ne passera pas.

— Nous passerons ensemble, mais pas avant d'avoir épuisé ce beau paysage dans nos baisers.

Elle murmurait les vers d'Aubanel, quand, monté sur la cime des Maures, il voit fuir le navire emportant Zani la brune :

> D'en haut, alors, d'en haut j'ai dévalé
> Le long de la mer et des grandes ondes
> Et j'ai couru comme un déconsolé
> Et par son nom, tout un jour, l'ai criée !...

Elle les répéta en provençal, donnant à l'officier l'illusion qu'il comprenait et parlait cette langue de l'amour, dans ce pays fait pour l'amour, et qui ne s'ouvre entièrement qu'aux amoureux. Parce qu'il l'a compris et exprimé, le félibrige demeurera immortel. Les vers de sa pléiade chanteront éternellement dans les vignes, dans les oliviers, le long des calanques et dans les baisers insatiables des amants.

Ensuite, durant une bonne heure qui passa comme une minute, ces deux-ci demeurèrent silencieux, assis de biais sur les larges pierres arc-boutant la fière basilique. Ils buvaient et dégustaient le paysage, s'accoutumant à lire, ainsi que dans un livre, le cheminement des routes, des sentiers, l'arrivée et le départ des trains, l'entrée, majestueuse et lente, des grands bateaux, pas plus gros, de cette hauteur, que des coquilles de noix.

Le soir venait pour de bon. L'orbe du soleil atteignait la crête des flots et l'on percevait le bruissement illusoire de son incandescence touchée par l'humide.

> .....revêtent les champs,
> Les canaux, la ville entière
> D'hyacinthe et d'or.
> Le monde s'endort
> Dans une chaude lumière.

C'était François qui évoquait Baudelaire, dans un de ces moments ronsardiens où la grimace baudelairienne fait place à la sérénité. Norade en savait aussi des poèmes entiers par cœur, mais elle ne comprenait pas pourquoi ce poème tourmenté avait pris ce titre absurde, faussement démoniaque, *Les Fleurs du Mal* : « le mal n'a pas de fleurs, il n'a que des ronces ou des capsules empoisonnées. Peut-on dire que l'euphorbe soit une fleur, avec son lait vireux et sa petite figure cruelle? J'ai vu plusieurs portraits de Baude-

laire : Il a l'air d'un homme qui n'était pas heureux, parce qu'il cherchait à ne pas être simple.

— Un terrible hérédo, — soupira François, — encombré de plusieurs personnages malsains, qu'il n'avait pas su unifier en lui. La guerre n'est pas que sur les champs de bataille, elle est aussi à l'intérieur des natures. En Baudelaire, que de cadavres mal enterrés !

Norade sourit, montrant ses dents blanches, à la façon de certains félins.

— Pourquoi souris-tu ?

— Parce que nous aurions pu ne pas nous rencontrer, alors que nous sentons de même et que nous avons des idées voisines en poésie, ce qui est la plus grande marque de la parenté d'esprit. Le mystère de notre rencontre me plaît. C'est cela qui me fait sourire. Est-ce que c'est défendu à Brest ? Ici, à Marseille, c'est très recommandé.

A ce moment, François, qui voulait répliquer, eut une quinte de toux, comme si sa poitrine et sa gorge eussent été remplies de verre fêlé. Il faisait signe de la main que ce n'était rien, que cela passerait, mais la sensibilité de Norade, avertie sur les choses de la médecine et sur l'état du blessé, s'alarma.

Elle avait oublié une fragilité physique qui, par la compassion, rendait son amour encore plus violent.

— Ah ! bien-aimé, comment ai-je pu attendre

ces quinze jours !... Redescendons, maintenant. L'air est froid, ici.

— Là. J'en étais sûr. Tu me crois poitrinaire. A d'Éverjon, tout le monde me croyait poitrinaire. Vous finirez par me donner des bacilles du Boche Koch, ou de Koch le Boche. Or, tu oublies que je suis un savant, un type dans le genre de Claude Bernard, et que je sais, de science certaine, que la tuberculose et moi ça fait deux...

Puis, pour détourner la conversation :

— Je vais enfin savoir ce que c'est qu'une véritable bouillabaisse et, conformément à l'argot militaire... j'ai la dent. Il m'est arrivé de manger de la bouillabaisse, à Paris, dans des restaurants du quartier Latin, pas fameux d'ailleurs. Mais toujours, quand j'en ai parlé à un Marseillais, il m'a répondu : « La bouillabaisse se mange dans une calanque, ou chez Isnard, ou chez Pascal... nulle part ailleurs. » C'est péremptoire. Pourvu que « cette guerre » n'ait pas tari le poisson, à tête de guerrier japonais, indispensable à votre soupe d'or. Comment l'appelles-tu?...

— Oh... comment l'appelles-tu ? Mais la rascasse, voyons, la rascasse ! Tout le monde connaît ça. Il est vrai que vous n'en avez pas, dans votre glauque Océan !

Le poisson, chez Isnard, n'était pas tari. Assis à une petite table du rez-de-chaussée, dans ce paradis des gourmands, les amoureux virent

arriver un vaste plat, sur lequel le soleil se couchait au milieu des chairs blanches et appétissantes de poissons de plusieurs espèces. La petite rascasse irritée y voisinait avec les quartiers de congre, de loup et de saint-pierre. Dans une soupière jointe, les derniers rayons de l'astre comestible rougissaient une sauce abondante, mais légère, parfumée célestement à l'ail vif, et des languettes d'un pain spongieux.

— Hein, lieutenant (dit un voisin familier, noir comme l'Érèbe qui ressemblait à un Turc débonnaire), vous n'avez pas ça dans la tranchée!

— Mais si, monsieur, mais si! Tous les soirs, à huit heures tapant, on nous ravitaille en bouillabaisse. C'est une des conditions de la victoire.

Sortant de là, François, impatient, voulait rentrer à l'hôtel immédiatement. Xorade désira faire quelques pas. C'était leur première soirée de liberté complète et ils n'en revenaient pas d'un pareil bonheur. Les empêchements, les obstacles de la morale, des convenances, de famille, leur semblaient ridiculement petits et mesquins. A leur félicité, aucune borne. A leur désir réciproque, aucune lisière. Il serait temps de réfléchir plus tard. Les formes confuses des bateaux s'entremêlaient sur le vieux port et composaient une eau-forte à la Rembrandt. Ils longèrent le bassin à droite, au milieu d'une foule de matelots, de soldats et de débardeurs, qui tapageaient et qui chantaient. La guerre

apparaissait dans la variété des uniformes, mais elle était ici noyée dans la kermesse. Des ballots éventrés gisaient sur le sol, à côté de caisses solidement clouées. La lumière était assez abondante, de qualité moins crue qu'en temps de paix, et recouverte, ici et là, de verres bleus. Car on craignait un bombardement par sous-marins, toujours possible.

Serrés l'un contre l'autre, les deux jeunes gens apercevaient, dans le grouillement des rues montantes, parallèles comme les dents d'un peigne sale, des silhouettes d'hommes arrêtées près de femmes en peignoir, ou, vu la température, à demi-dévêtues. Accroché à un réverbère, un ivrogne glapissait, d'une voix prétentieuse, un air italien, qui se mêlait au nasillement des phonographes. Par son excès même, ce spectacle, impudique et véhément, échappait à la trivialité. La prostitution n'exclut pas l'amour, dont elle est la caricature brutale; les êtres dégradés, qui profitent de son argent, ou souffrent de son esclavage, connaissent toutes les fureurs et tous les tourments de l'amour.

« Le laid est beau, le beau est laid... » soupira François, d'après une sorcière de *Macbeth*. Car Shakespeare était en honneur au Muséum. Une voiture découverte passait. Il fit signe au cocher, se retourna pour aider Norade à monter. Déjà elle avait sauté, comme une biche, et riait dans la nuit. Ils regagnèrent le « Terminus »,

par la bruyante Canebière et des rues désertes à odeur de poisson et de pharmacie...

Le couloir de l'hôtel était silencieux, la chambre confortable et spacieuse. C'était leur premier duo depuis L'Isle-sur-Sorgue. Il n'y eut, cette fois, ni fausse note, ni déception, ni regret; mais l'impression d'un embarquement, par légère bourrasque, sur un océan de félicités. L'accord physique entre cette brune du soleil et ce blond des brumes complétait leur accord intellectuel; sauf qu'il était pour l'électricité crue et qu'elle préférait les ténèbres. Finalement un aimable compromis intervint, par une écharpe bleue jetée sur l'ampoule étincelante. Quand on en fut à la tendresse, Norade, maternelle, prit sur son beau sein nu la tête brûlante de son amant, appuya sur son front sa petite main fraîche. Ils s'endormirent ainsi, comme on meurt, en balbutiant des mots extasiés.

CHAPITRE IV

LE PÈRE DE NORADE

Norade ne pouvait vivre sans nouvelles de ceux qu'elle avait abandonnés. Elle pensait bien que la tante Istre annoncerait son départ à son père. C'est ce qui, cinq jours plus tard, l'attirait de Marseille à Cassis, avec le désir de faire connaître à son amant l'endroit où elle était née, où elle avait passé sa petite enfance. Ce matin-là le ciel était gris, parcouru de gros nuages chargés d'eau, et le vent soufflait en tempête. La jeune fille avait prévenu son compagnon : « Papa est un homme très simple et proche de la nature, un vrai marin, pas d'opéra-comique, comme tu pourras t'en rendre compte. Il aime la mer, sa pipe, la Révolution et sa fille. Avec cela un artiste, sensible à la musique, à la poésie naturelle et à la loyauté. Je n'ai pas honte de lui. Je ne suis pas fière

de lui. Tu me comprendras mieux quand tu l'auras vu. »

— Je connais ça, répondit François. Les Brécéan de Brest et les Lehadec de Saint-Guénolé doivent ressembler aux Pertus de Cassis. La mer et la France unifient beaucoup les patrons pêcheurs de Bretagne et de Provence, les mocos et les ponantais.

La gare de Cassis est éloignée du bourg; un antique petit omnibus aux banquettes dures, aux roues cahotantes, fait le service. Il était bondé de commères et de soldats, qui regardaient avec concupiscence cette jolie femme, cet officier à la mine aimable et fière, couvert de décorations. François était toujours préoccupé de sa cantine, ce qui lui valait les plaisanteries de sa compagne.

Il se demandait si on ne l'avait pas oubliée sur le quai de la gare.

— Nullement. Je l'ai vue, ce qui s'appelle vue. Elle tient compagnie, sur l'impériale, à ma valise. De ce côté là, tout va bien.

Ils résolurent de surprendre le patron Pertus qui, vu le mauvais temps, ne devait pas être à la pêche et de l'emmener déjeuner à l'hôtel, heureusement privé de ces vains perfectionnements qu'on appelle le confort moderne. Ils traversèrent trois rues aux cailloux pointus, une placette, arrivèrent sur le port devant une petite maison grise à deux étages, de forme an-

cienne, que précédaient un maigre jardin de trois mètres et une barrière basse. C'était là. Norade poussa la barrière, ce qui fit tinter la sonnette et aboyer le chien « Brusque », débonnaire mais sans mémoire, car il ne reconnaissait jamais ses maîtres.

— Est-ce que le brave homme serait sorti?... Reste là.

Elle ouvrit la porte d'entrée. Déjà son père venait à leur rencontre, solide vieux, au visage rebondi, glabre et régulier, aux yeux ardents sous les cheveux gris, tel qu'un Romain de la grande époque. Il sourit : « Je m'attendais à ta venue. Henriette m'a écrit. La pauvre a beaucoup de chagrin. Mais où est-il, ton amoureux ? »

Car il était pour l'amour libre, le partage des biens et la fraternité entre les hommes. La fugue de sa fille lui apparaissait ainsi qu'une réalisation partielle de la doctrine. Il lisait beaucoup, tout au moins pour un pêcheur, et faisait un étonnant amalgame de Frédéric Mistral, de Michelet et de Tolstoï. A cause de cela, on le surnommait « le Russe ». Il tendit à Brécéan une large main, durcie et ravinée par le travail et l'eau.

— Salut, garçon! Il ne dépend que de toi d'être mon fils, mon véritable fils. Je vous reproche seulement de vous être sauvés comme des voleurs. Norade, pourquoi n'avoir pas prévenu ta tante?

— Elle aurait pleuré, protesté, tu sais pourquoi.

Le vieux atteignit sa pipe sur le buffet et la bourra : « C'est vrai, juste ciel, le brave Jérôme! Mais tu n'es pas faite pour un malingre. Celui-ci me plaît. Comment t'appelles-tu?

— François Brécéan.

— Tu es Breton. Ça se voit au sel de ta face. Les Bretons aussi sont des hommes libres. Tu as bravement fait la dernière des guerres, pour l'affranchissement de tous les hommes. Je te félicite; quel est ton métier?

— J'étudiais les sciences, la médecine et je continuerai après la guerre.

— C'est parfait! Vous vous aimez, vous êtes jeunes et beaux, vous serez fidèles l'un à l'autre et vous aurez des enfants, chez qui coulera le sang des Pertus. Je te donne, garçon, ma bénédiction révolutionnaire et laïque. Embrassons-nous! Atteins, petite, trois verres du vieux cassis, qui est là, derrière toi, dans l'armoire. A votre santé, chers émancipés!

La conviction du ton sauvait la puérilité du cérémonial. Mais François, qui s'attendait à pire d'après les récits de sa maîtresse, fut charmé d'avoir ainsi rompu la glace. Norade, rassurée, apprit que la lettre de la tante Henriette à son père était douloureuse, non, comme on aurait pu le craindre, désespérée. Il y était dit que Jérôme avait eu une abondante crise de

larmes, qui paraissait l'avoir soulagé, que le scandale était vif à l'ambulance d'Éverjon, mais la surprise modérée, car chacun y connaissait la propension de l'héroïque blessé pour sa trop sensible infirmière.

— Ce n'était pas difficile à voir. Il me courait après dans tous les services. Est-ce vrai, brigand?

On rit. Le patron Pertus demanda quel était le programme du voyage de noces.

— Eh bien, nous resterons ici quelques jours... Puis nous ferons le tour de la Provence.

— A la bonne heure! La *maïre Prouvençò*, c'est le paradis des braves gens Je vais commencer, mes petits perdreaux, par vous céder ici la maison, pendant votre séjour... Si, si, j'y tiens, je l'exige. Il serait un peu fort que vous alliez à l'hôtel: et puis c'est plein de souvenirs, cette vieille baraque, qui iront au cœur de ton amoureux. L'ami Téron, que Norade connaît bien, nous logera, moi et ma pipe. Il demeure à côté; il a de la place depuis la mort de sa femme. Il héberge déjà un aumônier blessé et dont on a coupé la jambe, le Père Sidoine. Ça lui fera un saint et un mécréant.

Les dispositions ainsi prises, il fallut encore décider le vieux à venir déjeuner au *Cheval Blanc*. Il avait toujours peur de gêner. Finalement il se laissa tenter. Ce mélange de bonhomie et de cynisme déconcertait légère-

ment Jean François. Il n'en laissa rien paraître et le repas dans la salle humide, un peu enfumée, fut très cordial. Norade était heureuse, plusieurs de ses craintes dissipées, et sa fantaisie merveilleuse transformait féeriquement tout autour d'elle. La réalité n'est blessante que pour qui s'y soumet ou s'y attarde plaiement. Elle peut, elle doit être un départ journalier pour le rêve qui l'exalte, la dore, et la rend chère au souvenir. Rien n'est trivial aux yeux des poètes. Norade et François étaient deux poètes, attirés l'un vers l'autre par le besoin lyrique et le répit du lyrisme dans la gaieté.

— Aïe, aïe, gémissait Laurent Pertus, si cela continue, Cassis sera bientôt un désert. Il n'y a pas un de nos jeunes gens qui ne soit tué, prisonnier ou grièvement blessé. Ce ne sont que pleurs et coiffes de veuve. Quand nous autres, les vieux, nous serons morts, il n'y aura plus de fin marin sur nos côtes. Rien que des Italiens, des Espagnols ou des Grecs. Quelle pitié!

— Cependant, papa, tous les hommes sont frères, objecta malicieusement Norade.

— Sans doute. Vous permettez, enfants, que je rallume ma pipe. C'est mon habitude au moment de la salade. Sans doute, mais le père de famille préférera toujours ses enfants à son frère. J'aime bien ta tante, petite, et je lui reconnais un beau talent pour la confiserie. Je t'aime mieux, et, s'il me faut choisir entre

ton bonheur et celui de ma sœur, je choisis le tien.

Comme ils sortaient de table, une bourrasque tiède, une « bréfounié », dit-on en Provence, ébranlait les vitres de la salle à manger, devenue sombre ainsi qu'en hiver.

— Mauvais temps, pour la pêche et la promenade. Employez votre journée comme vous l'entendrez. Je vous invite ce soir chez l'ami Téron. Nous confectionnerons une bourride et vous ferez la connaissance de mon vieil ennemi, que j'aime bien, le Père Sidoine.

Là-dessus, Laurent Pertus s'en alla d'un pas de proconsul, qui ne décelait nullement l'homme de mer, tirant de sa bouffarde un panache de fumée bleue. Une vieille grand'mère apparut à l'entrée de la salle, digne, avenante et vêtue de noir. C'était la mère de l'aubergiste. Elle avait connu Norade tout enfant.

— Eh adieu, petite! Comment, te voilà revenue à Cassis? Tu n'es donc plus infirmière? Quel est ce beau jeune homme..., ton fiancé?

Norade pâlit légèrement. François intervint : « Oui, madame, son fiancé et son blessé, car, sans ses soins, je serais mort. François Brécéan, chasseur à pied.

— Chasseur à pied!... Mon pauvre petit Félix était dans les alpins. Il est tombé, voici près de deux ans déjà, à Vauquois. Mais nous ne serons jamais consolés. Tu le le rappelles, Norade?

— Si je me le rappelle! Nous avons assez joué ensemble, dans la grande cuisine du *Cheval Blanc*. Je le croyais seulement disparu.

— Nous l'avons cru aussi, pendant trois mois. Ensuite est arrivée une lettre de son capitaine, fait prisonnier lui-même et nous annonçant la mort du petit. Mon fils est veuf. Il n'avait que lui. Qu'est-ce que nous faisons sur cette terre, maintenant, je vous le demande?

Les larmes coulèrent sur son visage raviné. La jeune fille l'embrassa.

— Vous aurez les deux plus belles chambres, le 4, le 3. Vous resterez ici quelques jours?

— Merci, grand'mère, nous logerons chez papa.

— A quand les noces?

— Sitôt la guerre terminée. Mais ça ne durera plus très longtemps.

La vieille soupira, serra longuement la main de l'officier : « Que vous allez avoir une charmante femme, lieutenant, la plus jolie et la plus douce de toute la côte! Ah! vous ferez bien des jaloux.

La bourrasque était un peu tombée. Les amoureux suivaient un chemin longeant la mer, puis coupant à travers champs et rocs, et qui menait à la calanque. De nouveau, Brécéan était pris d'une quinte de sa toux sèche et qui lui déchirait la poitrine. L'erreur de la vieille aubergiste dissipait l'impression de sécurité que

lui avait donnée l'accueil cordial de Laurent Pertus. Tout le monde les croirait fiancés ou mariés, et ils n'auraient fait ainsi, l'un et l'autre, que changer de dissimulation. Cette réflexion, le retour sur soi-même, amenaient, chez le jeune homme, une onde de mélancolie silencieuse et la sensation de dépaysement, de l'aventure qui risque d'enchaîner. Norade le sentit. La pauvre, elle désirait le mariage, seule solution possible à son coup de cœur, mais elle se serait fait tuer plutôt que de l'avouer à son compagnon. Comme ils étaient dans cet état d'esprit, ils aperçurent à quelque distance, marchant vers eux dans la pluie et le vent, un aumônier militaire, barbu, grisonnant, décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur, comme François, et qui sautillait sur une jambe de bois. Elle songea : « C'est le Père Sidoine! » Superstitieuse, elle eut, au même moment, l'intuition que celui-là les unirait légitimement... mais quand?

— Monsieur et madame, je vous avertis que la pluie a rendu glissant et dangereux le chemin de descente à la calanque. J'ai dû, pour ma part, y renoncer.

— Merci, monsieur l'abbé, répondit François. Si nous jugeons l'entreprise impossible, nous rebrousserons aussi chemin.

L'ecclésiastique remarqua le numéro du régiment du jeune homme : « N'avez-vous pas connu le commandant Arsse? »

— Tombé aux Épargès. C'était mon chef, monsieur l'abbé.

— Je l'ai beaucoup fréquenté et aimé. Nous avions fait nos études ensemble. Ah le brave type!

Ils se serrèrent la main. Un peu plus loin les amants constatèrent qu'en effet le chemin dévalant vers la calanque était devenu impraticable. La pluie et la bréfounié recommençaient. Ils entrèrent dans une cabane au sol de terre battue, où des ouvriers avaient garé leurs outils. Dans un effort de toux, une très légère écume rose vint aux lèvres de François. Il saisit rapidement son mouchoir, se sentant pâlir et défaillir. Norade, inquiète comme lui, le rassura : « Tu t'es rompu une veinule, en toussant. Cela arrive quelquefois et ne tire pas à conséquence.

— Toi qui as assisté aux auscultations de Barias et de ses confrères, tu es certaine que je n'ai pas de lésion tuberculeuse? Tu me le jures!

— Qui peut jurer cela, à un médecin surtout? Puisque, comme tu le sais, nous sommes presque tous plus ou moins atteints. Mais je te soignerai et tu guériras vite. Je t'aime tant!

Cet accent, l'étreinte passionnée qui suivit, rendirent à François confiance et courage. Cette resserre aux outils leur parut délicieuse. Ils ne sentaient plus ni la pluie ni le vent. Il était comme ivre de tendresse, et elle dut le repousser en riant : « Ah! mais non... j'appelle au

secours... Laissez-moi tranquille, monsieur le Boche ! »

La maison de maître Téron, du Conseil des prud'hommes et gens de mer, était de l'autre côté du port de Cassis. Moins ancienne que celle de Pertus, elle était aussi plus spacieuse. Téron était maigre et creusé comme une cariatide de Puget, alors que son ami Pertus était gros. Téron était royaliste, comme son père, son grand-père, son arrière-grand-père et son bisaïeul, alors que Pertus était rouge. Pertus « le Russe » dévorait Tolstoï et Proudhon, tandis que Téron, indifférent à la sociologie, avait la passion de la musique. La mer « aux bruits sans nombre » d'Homère parlait surtout à son oreille exercée. Il savourait les bruits de la nature, le vent dans les pins, le déferlement des vagues sur les rochers, le bruissement de l'eau sur la côte, comme d'autres savourent une symphonie de Beethoven. Il appelait « le concert » cet ensemble de la nuit, de la lune, ou du jour et du soleil, et des flots, et il se consolait de la perte des siens par l'immense chanson des éléments. Avec cela, calé dans son métier, aussi calé que son vieux camarade, et consulté comme arbitre dans les conférences et les chicanes. Il était sans exemple qu'un différend entre patrons pêcheurs ou « employés » n'eût pas été apiani par Téron. Il ne se mettait jamais en colère. Il traitait ses clients par l'observation ironique et les amenait

à rire de leurs prétentions ou de leur querelle. Une fois qu'ils avaient ri, l'affaire était réglée.

Blessé aux Éparges, puis amputé d'une jambe, le Père Sidoine, dominicain et aumônier, vieux camarade de Téron, était venu se reposer chez lui et prendre, comme on dit, le bon de l'air. Ascétique et barbu, de taille moyenne, assez indifférent aux choses de la nature, il était tout à saint Thomas d'Aquin et à la psychologie mystique. Quand ces trois hommes, de la même génération, si différents, se trouvaient réunis, cela faisait une jolie salade.

Bien que Laurent Pertus lui eût présenté Brécéan comme le fiancé de Norade, le Père Sidoine, qui avait rencontré les amants sur la route de la calanque dans l'après-midi, ne fut pas dupe de cet euphémisme. Il eut soin de ne marquer aucun scandale et chercha à gagner la confiance des deux jeunes gens, car il avait son projet sur eux. Le dîner fut très gai, la bourride excellente, diminuée seulement par la goinfrerie du chien « Brusque », qui en avait avalé, d'un coup de gueule oblique, une large part. La conversation roula naturellement sur la guerre et sur les changements qui suivraient la guerre. Téron était d'avis que la réaction royaliste soufflerait en tempête, par l'effondrement de la fameuse formule « La République c'est la paix ». Laurent Pertus annonçait l'avènement de la vé-

ritable démocratie sociale. Le Père Sidoine cherchait à raccorder ce cataclysme au plan divin. François et Norade se communiquaient leurs âmes et leur désir dans de longs regards chargés de joie. Ils étaient heureux. Ils ne désiraient rien de plus. Ils goûtaient ces plaisirs faciles, qui précèdent les malheurs de l'affranchissement. La jeune fille raconta comment les choses se passaient à l'ambulance d'Éverjon : les petites rivalités, les humeurs du docteur Barias. Elle imitait avec esprit, chemin faisant, l'un et l'autre. Le Père Sidoine se demandait à quelle catégorie appartenait cette jolie vagabonde : simple dévergondée à son début, ou amoureuse d'un seul amour et par conséquent rachetable ? Il conclut dans le sens de la seconde hypothèse. Une certaine pureté de la voix et de l'allure féminine ne trompe pas, même quand l'observateur est aussi ignorant de la femme physique qu'un moine dominicain. Celui-là, il est vrai, était particulièrement expert à débrouiller l'écheveau des erreurs humaines qui, bien que sensibles, ont toutes leur origine dans un défaut de la raison.

« Elle est légère et demeurée dans l'ignorance de toute vie spirituelle, songeait-il en regardant Norade... Lui n'a pas eu d'autre instruction que la matière scientifique et que la mort, songeait-il en regardant Brécéan. Mais l'étoffe est bonne et solide et, en trois mois de contact, je les sauverais d'eux-mêmes et du péché. »

Il ne devait remarquer que plus tard la toux et les rougeurs subites du jeune lieutenant.

Dans un coin de la grande pièce, qui servait à Téron de salon de réception, de tribunal d'arbitrage et de salle à manger, il y avait un clavecin, demeuré en bon état. C'est sur cet instrument débile, désuet, mais charmant, que le patron pêcheur (qui n'avait que des notions rudimentaires de musique) improvisait ses harmonies à l'imitation de la nature. Au café, les pipes étant allumées, il exécuta, sans se faire prier, une sonate étrange, de rythme assez classique, qui dénotait une singulière propension héréditaire.

— Patron, demanda Bréréan, quel est celui de vos ancêtres qui vous a légué ce beau talent?

— Mon bisaïeul, celui-là même qui m'a légué aussi le clavecin.

— Ainsi se transmet le don divin, dit le moine. *Nihil innovatur nisi quod traditum est.*

— Ce qui signifie?...

— On n'innove rien que selon la tradition, mademoiselle. Tout ce qui semble commencer date de loin.

— Oh, oh, ceci demande examen, protesta Laurent Pertus... « Il y a pourtant ce qui avance et ce qui retarde, l'émancipation progressive et l'esclavage. »

Il proférait ces aphorismes avec un fort accent méridional, et son ami Téron les combattait avec un accent analogue. Cette dispute enchantait Brécéan et le Père Sidoine, entre qui s'établit rapidement un fort courant de sympathie.

— Il faut que ta fille chante maintenant, fit Téron s'adressant à Pertus Elle sait tous les airs du pays et tous les poèmes de notre Mistral.

Sans se faire prier, Norade attaqua la célèbre chanson de Jean de Gonfaron dans *les Iles d'Or* :

Jean de Gonfaron, pris par les corsaires,
Par les janissaires,
Sept ans a servi.....

Téron l'accompagnait au clavecin et reprenait le refrain à la tierce, avec l'ami Pertus :

Boire l'allégresse
Avec sa maîtresse
Est de Mahomet la félicité.
Mais sur la montagne
Manger les castagnes
Vaut mieux que l'amour sans la liberté.

Ensuite ce fut le tour du « Bâtiment vient de Majorque » et de son chargement d'oranges :

Le capitaine est de Marseille,
Le bâtiment de La Ciotat.

La voix pénétrante de la jeune fille, d'une rare justesse naturelle, restituait à ces poèmes leur jeunesse magique, leur parfum de Maillane,

l'amoureuse vivacité de leur rythme. Jean-François oubliait son accident de l'après-midi, comme chacun perdait de vue sa tristesse et ses maux cachés. Il y a un exorcisme dans le chant. Le pâtre et le marin en usent, ainsi que la nourrice et le soldat. Les heures passèrent avec une rapidité telle que chacun s'étonna d'entendre sonner onze heures.

Les « fiancés » regagnèrent seuls la maison Pertus. Ils n'avaient plus aucun sentiment d'une séparation possible. L'infini de la tendresse était en eux. Leur petite chambre avait été préparée par le papa Pertus de la façon la plus touchante et il avait disposé, sur la table de toilette, un flacon tout neuf d'eau de Lubin, avec un pain de savon à la violette. Il les avait aussi débarrassés de « Brusque », dont les aboiements intempestifs risquaient de troubler leur sommeil.

La nuit était silencieuse et tiède. Norade se déshabilla lentement, avec les gestes charmants, harmonieux, d'une femme qui se sait belle et aimée et qui veut donner à celui qu'elle aime la volupté de la contempler sans voiles. A un moment, quand elle eut ôté son corset et sa chemisette, n'ayant plus que sa jupe et ses bas clairs, sur des jambes comme en montrent les nymphes de Fragonard, elle leva ses bras de porteuse d'amphore et dénoua ses cheveux. Leur flot, brun et mordoré par ondes, tombait jusqu'à ses reins cambrés. François les prit à

pleines mains, les pressa soyeusement, les embrassa, s'en couvrit le visage. Il pensait que jamais il ne désaltérerait sa soif ardente de ce corps glissant et caressant de sirène. Pourtant, au bout d'une heure d'étreintes et de baisers, de reprises et d'anéantissements, il s'apaisa. Ils restèrent alors à deviser dans les ténèbres, échangeant ces aveux mêlés de soupirs, dont l'aiguillon est aussi vif que celui des yeux ou du toucher. Deux heures sonnaient quand ils s'endormirent en murmurant : « Je t'aime... je t'aime... » tels des naufragés sur l'île bienheureuse.

— Lieutenant, je voudrais vous dire un mot. Ainsi parlait à Brécéan le Père Sidoine, sur la jetée, huit jours plus tard, dans l'après-midi.

Norade était allée faire ses emplettes pour le repas du soir, que cuisinait une vieille voisine, car le restaurant du *Cheval Blanc* était fameux, mais coûtait cher.

Le Breton comprit immédiatement qu'il allait être attaqué de face. Il aimait mieux cela et il tendit ses nerfs pour la riposte.

— Lieutenant, ceux qui se sont battus avec le boche, d'un même cœur, comme vous et moi, qui ont souffert et réfléchi ensemble, doivent se parler avec une franchise toute militaire. Vous vous apprêtez à faire deux infortunes, avec les éléments d'un bonheur durable. Croyez en un homme qui vous connaît depuis peu et

qui vous aime déjà beaucoup. Vos « fiançailles » ont assez duré. Mariez-vous.

François pâlit, non de mécontentement, mais de ce que ce langage rencontrait sa propre pensée. Il ne répondit rien de ce qu'il avait préparé ; il soupira seulement : « Mon père, il y a deux obstacles : la volonté de Norade et l'état de ma santé ».

— Le premier, mon cher ami, sera levé aisément. Simple mouvement de fierté sans doute chez une fille pauvre, à qui l'arrière-pensée de l'argent fait horreur. Le second n'est qu'une raison de plus en faveur du mariage. Au cas où vous seriez gravement atteint — ce que je ne pense pas — vous n'avez pas le droit de partir sans avoir assuré l'avenir derrière vous. »

Le moine continua : « Je ne m'excuse pas d'intervenir aussi brusquement dans votre intimité la plus secrète. C'est notre devoir à nous autres de parler rudement, comme la conscience. Je vous assure toutefois que cet entretien, sur ce délicat sujet, sera le premier et le dernier. La science existe. Elle n'est pas tout. Réfléchissez et rappelez-vous que je suis à votre entière disposition. »

Le résultat de cet avertissement fut un silence gêné, et même angoissé, du jeune homme en tête-à-tête avec son amie, pendant le reste de la journée. De nouveau, il mesurait sa faute. De nouveau, il sentait la chaîne. Une bizarre timi-

dité, mêlée de remords, l'empêchait de confesser à la belle pécheresse les raisons de son mutisme et de sa maussaderie. Il envoyait ce moine gêneur à tous les diables, il accumulait contre lui, contre son intervention, un ressentiment factice. Il se reprochait de ne pas l'avoir rembarré vertement. Puis, tout aussitôt, il regrettait de ne pas lui avoir avoué que la liaison, sans le mariage, suffisait à son ardeur maladive. Norade crut qu'il s'inquiétait de sa santé et entreprit de le rassurer, par des allusions qui l'horripilèrent. En fin de compte, elle se mit à pleurer. Alors il posa sa serviette sur la table — car ils étaient en train de dîner en tête-à-tête — et il sortit dans le bourg, afin de changer le cours de ses idées. Avec la marche et l'air vif de mer, cette mauvaise pensée lui vint : « Une flamme aussi vive ne saurait durer très longtemps. Quand nous en aurons assez l'un de l'autre — ce qui arrivera fatalement — elle retournera chez la tante Istre, elle épousera le cousin Jérôme, comme il était convenu et moi je reprendrai le chemin du Muséum. Une amourette entre blessé et infirmière ne saurait engager toute la vie. Il en a de bonnes, le Père Sidoine ! »

La condescendance de Laurent Pertus lui paraissait, à la longue, plus vile que pittoresque. Il se demandait si cette aventure était bien la première de Norade, s'il n'avait pas eu de pré-

décosseur, choyé et dorloté comme lui par le vieux marin anarchiste. Oh! détours subtils du cœur humain! Par ce biais méprisant et injuste, la jalousie entra en lui, avec sa morsure qui ravive. L'amour physique ne s'arrête jamais et son progrès s'accroche à tout, tel l'alpiniste échappant à l'abîme où le vertige a failli le précipiter. Cet abîme, pour l'amant véritable, c'est l'indifférence par l'habitude. Les tableaux trop vivants de la jalousie, tels que l'imagination les combine, réveillent la passion engourdie et lui restituent sa ferveur. Jamais François n'avait désiré Norade aussi avidement qu'à cette minute, devant la mer, apercevant à sa gauche la lumière de la petite maison de forme ancienne. Il lui en venait un fourmillement au creux des mains. La sensation, voluptueuse et cruelle, était si forte qu'il demeurait sur place, pour la savourer davantage, retardant le moment de l'assouvir, et, par conséquent, de l'éteindre. Il ne lui déplaisait pas qu'elle eût pleuré...

> Sois belle et sois triste... Les pleurs
> Ajoutent un charme au visage,
> Comme le fleuve au paysage ;
> L'orage rajeunit les fleurs.

Ruminant ces vers de Baudelaire, adaptés trop bien à la circonstance, il revint à petits pas vers la maison. Les étoiles brillaient. La mer bruissait avec langueur. Il tourna le loquet, traversa

le jardinet, ouvrit la porte. Aucun bruit dans la paisible demeure. Assise devant son miroir de famille, en robe de chambre claire, les yeux encore humides, mais si doux, Norade achevait de se coiffer. Elle demanda, sans se retourner, car elle voyait son amant dans la glace et elle était complètement rassurée : « Tu n'es donc pas passé chez Téron ?

— Ma foi non. Je n'étais pas à la musique, ce soir, si ce n'est à celle de ta voix.

Alors elle se leva d'un bond et lui mit ses lèvres sur les lèvres, comme un fruit appliqué sur la soif. La félicité de se retrouver vaut bien une bouderie de vingt minutes.

Le Père Sidoine tint parole et ne recommença pas sa tentative, demeurée infructueuse. Plusieurs fois il demeura seul avec Brécéan, mais il n'y fit plus aucune allusion. On eût dit que cette préoccupation l'avait quitté. Laurent Pertus, de son côté, était en correspondance avec sa sœur, à laquelle il donnait des nouvelles des fugitifs, et qui lui transmettait leur courrier. C'est ainsi qu'un mot laconique d'un camarade de régiment annonça à François la mort de son cher cousin Lehadec, tué à l'attaque du 27 mai comme il retardait, à la tête de ses hommes, l'avance de l'infanterie allemande. Henri Lehadec de Pont-Labbé, c'était toute la jeunesse de François, une moitié de lui-même, qui disparaissait prématurément. La douleur, comme

la joie, s'attache à ces minimes circonstances qu'Alphonse Daudet appelait les « petites figures » et qui sont les points de repère de la vie intérieure, si mal connue. A la nouvelle de ce trépas héroïque, le jeune homme vit aussitôt son camarade du lycée de Brest, les yeux brillants, lui lisant une pièce de vers qu'il venait de composer pour une jeune fille, dont il était épris. Cela commençait par

Nous sommes, vous et moi, enfants de l'Armorique...

Ce souvenir ouvrait toutes grandes, sur l'immense charnier, les portes rouges, flamboyantes de la guerre. Tous les camarades sacrifiés, l'officier les apercevait, les bras en croix ou rejetés sur le côté, dans ces attitudes de désespérés et de suppliants que procure aux humains la mort violente. Il croyait entendre leurs plaintes suprêmes. Les tendres consolations de son amante lui parvenaient à travers les gémissements de ce chœur funèbre. Quel malheur de ne pas croire aux fantômes, de ne pouvoir espérer que l'ami disparu arrivera tout à l'heure, furtivement, comme dans les contes bretons, montrant du doigt sa mortelle blessure et réclamant un chapelet de prières!

Pour distraire le chagrin du jeune officier, Téron et Pertus décidèrent qu'on irait en bateau, par la rade, déjeuner à la baie d'Aiton, laquelle n'est pas éloignée de la plage célèbre des Lec-

ques, où la Provence ressemble à la Syrie. Le Père Sidoine, ayant le mal de mer, renonça à cette partie. En outre la coupable négligence que mettaient les jeunes gens à suivre ses avis lui faisait de la peine et il fuyait, depuis quelques jours, leur présence.

Le ciel était bleu, la mer presque étale, d'un bleu plus concentré. La *Magali*, barque de pêche solide, à demi pontée, avait deux voiles rouges, usées par la pluie et le soleil. Elle prenait bien le vent et filait gracieusement sur le côté, au clapotis léger de l'eau contre sa coque. Un grand panier renfermait le déjeuner. On devait relever en passant quelques casiers à homards. Tout semblait prêt pour le plaisir; cependant une étrange mélancolie planait sur les quatre promeneurs à peu près silencieux. Etait-ce l'idée de la guerre, poursuivie là-bas dans le sang et la douleur? Etait-ce l'invisible battement d'ailes noires, qui obscurcit par moments les amours charnelles? Etait-ce la disjonction de pensées tournées vers l'autrefois et comparant le présent au passé? Norade ne chantait pas. Elle regardait l'étendue étincelante, en fermant les yeux à demi, comme une chatte. Assis près d'elle, François tenait et caressait sa main longue, où brillait la bague de verre des fiançailles provençales. Les deux vieux fumaient leur pipe en observant l'eau, le gouvernail, la mâture et la voilure, avec cette mine attentive, ren-

fermée, qu'ont les gens de mer. Ils avaient revêtu leurs vestes de cuir fauve, qu'ils laissaient entr'ouvertes à cause de la chaleur. Les rides de leurs cous apparaissaient. De temps en temps ils rectifiaient la manœuvre d'un geste lent et précis, venu du fond des âges, où la sagesse et la prévision remplacent la force défaillante.

Il y a un engourdissement dans le spectacle de la mer. Levée de bonne heure, Norade s'assoupit, adossée au mât, la tête inclinée : François s'ingéniait pour qu'elle fût bien, glissant sous ses reins une couverture, cherchant à l'abriter de la brise. Elle murmura, sans ouvrir les paupières, l'air célèbre dans toute la Provence :

Si tu crains la pluvine,
As peur de te geler,
Te mettrai sur l'échine
Mon grand manteau doublé...

Féron alors l'accompagna en sourdine, guettant au loin, la main sur les yeux, d'autres barques de pêche qu'il reconnaissait, et s'interrompant pour les nommer.

La baie d'Allon est une petite calanque qui pénètre au fond d'un vallon entouré d'arbres majestueux. Le déjeuner, dans la barque amarrée à un pilotis de bois, fut simple mais exquis : une omelette, un loup grillé au fenouil, sur un foyer de pierres bien équilibrées, et une lan-

gouste tiède au sel, le tout accompagné d'un pain croustillant et doré, qui ne se ressentait pas des restrictions de la guerre, et arrosé d'une bouteille de vin de Cassis. La gaieté revint peu à peu. Téron raconta des histoires de sous-marins allemands égarés en Méditerranée et d'officiers boches descendant à terre, qui le firent traiter de hâbleur par ses compagnons. Patron Pertus lui rappela qu'une trentaine d'années auparavant, mariés tous deux, — car la mère de Norade avait refusé l'union libre — ils avaient « soupé » — c'est-à-dire dîné — à cette même place, à cette même époque, par un clair de lune admirable, pécaïre ! Ah c'était le bon temps et qui donc aurait pu prévoir alors que de nouveau, trente ans plus tard, les Européens s'entr'égorgeraient. A ce souvenir, sa voix s'étrangla et une bouffée de larmes anciennes monta à ses yeux ridés, mais demeurés vifs. Ce qu'il ne racontait point par fierté, par pudeur et aussi par prudence paternelle, c'est que, six mois après, la mère de Norade, aussi belle que Norade, le quittait pendant un an. Elle allait vivre avec un employé des postes, qui lui faisait la cour, durant les pêches de son mari. Au bout d'un an, elle revenait abandonnée par son amant, enceinte d'un enfant qui mourait à sa naissance, et Laurent Pertus pardonnait, conformément à ses principes. Téron, qui connaissait l'histoire et comprenait l'émotion de son voisin, hochait

la tête en soupirant. Il pensait que c'était Pertus lui-même qui avait jadis tourné la tête à sa femme avec ses marottes d'amour libre et sa morale sans Dieu, et que la continuation de ces mauvaises idées amènerait la perte de la belle et sensible Nourado.

« Où suis-je ?... » se demandait Brééan. Dans ce songe étrangement divers, souvent mal unifié, qu'est la vie, il avait rencontré une jeune fille inconnue, à laquelle il avait lié son sort. Elle le tenait maintenant de la tête aux pieds, il ne pouvait plus se passer d'elle et ils allaient ainsi, l'un et l'autre, à un destin aussi mystérieux que les profondeurs de la forêt ensoleillée.

CHAPITRE V

AU MAS DES OMBRES

Près du village de Sylvéréal, à mi-chemin entre Aigues-Mortes et les Saintes-Maries, c'est-à-dire aux confins de la Camargue, se dresse, bloc de pierres blanches, le mas des Ombres. Marie Téron, cousine-germaine du patron pêcheur de Cassis, en était propriétaire. Veuve depuis dix ans, âgée d'une cinquantaine d'années, encore belle, elle avait ses deux fils, Antoine et Pierre, aux armées et elle vivait avec eux en esprit, de l'aube à la nuit et pendant son sommeil. Elle les accompagnait mentalement, partageait leurs fatigues et leurs périls. Ainsi échappait-elle à la vie réelle. Quand on lui parlait, elle, jadis si vive, ne répondait pas, ou répondait à peine. Elle n'avait de pensée que pour le grand drame et ses deux combattants chéris. Elle accomplissait mécaniquement les gestes et les

actes de l'existence quotidienne. Son âme était ailleurs et ne laissait au mas qu'une automate.

C'est là que, vers la fin de juin, recommandés par Téron, se réfugièrent François et Norade. Leur amour aspirait à la solitude complète, à la confrontation dans le désert. D'abord sensuel, mais ignorant de toutes ses ressources, il était devenu, cet amour, pareil au développement d'une fleur tropicale, intellectuel et parcouru de nuances morales, puis de nouveau physique à un autre niveau, celui de la connaissance du corps par le corps. C'est qu'en effet la chair, pour les amants bien accouplés, se confond peu à peu avec l'esprit : l'une complète et aiguise l'autre. Toutes les possibilités de vies qu'ils seraient physiologiquement susceptibles de féconder par leurs rencontres apparaissent d'abord à leur imagination éblouie. Ils sont tourmentés, et délicieusement, par leur descendance encore latente.

La Camargue était chaude et bruissante, peuplée d'oiseaux et d'insectes, comme un immense orchestre assoupi au soleil et qui se réveillerait vers le soir. Des martins-pêcheurs bleus et brusques, aux ventres tachetés d'or, y frôlaient les ajoncs et les tamarins. Au loin apparaissaient des silhouettes de chevaux sauvages, effarouchés, la crinière droite, comme sur une frise de pierre blanche. Parfois une manade serrée et surveillée, d'une demi-douzaine de taureaux noirs, suivait un troupeau gris de moutons,

bêlant en deux clefs musicales, ainsi que des barbares nomades pourchassant une population sédentaire effrayée. Le gardian monté et le pâtre à pied conversaient, l'œil à leurs animaux, de façon amicale et précaire. La lumière semblait apportée, par bandes étincelantes, dans les remous d'une brise tiède, ou brûlante et semée d'une poussière de sable. C'est ce qu'on appelle alors le siroco. Un horizon libre, salubre ou fiévreux, mais toujours mouvant, un sol sec où l'eau pâteuse s'insinue soudain par infiltration, une faune accordée à la flore innombrable et sans parfum, telle est la plaine immortellement chantée par Mistral, Alphonse Daudet, Bizet et Maurras, mais qui inspirera encore, à travers les âges, les poètes, les amants et les musiciens.

Marie Téron avait offert à ses hôtes une grande chambre d'angle — la chambre du vent — tapissée d'un vieux et superbe damas rouge à bandes d'or, du temps, déjà lointain, de la luxueuse aisance. Un lustre de cristal poussiéreux pendait au plafond, pareil à une toile d'araignée géante. Deux vieilles gravures représentaient Léonidas aux Thermopyles et Napoléon à Sainte-Hélène. Sur la cheminée de marbre une pendule Empire, aux torsades de verre tournantes, simulait l'écoulement de l'eau. Par terre, un tapis d'Orient usé de couleur rose, sur lequel les pieds nus et charmants de Norade faisaient des pétales d'un autre rose mobile. Car elle usait rarement de pantoufles.

courant, comme une petite mendiante du paradis, sur ses agiles pelons de ballerine, aussi nerveux et animés que ses mains nerveuses. Son amant lui criait : « Tu vas t'écorcher, t'incarner un ongle, et ensuite tu seras bien laide ! » Elle lui répondait : « Ongle incarné toi-même, affreux bourgeois, auquel il faut chaussettes et savates ! » Leurs petites querelles amoureuses finissaient régulièrement en éclats de rire.

Ils prenaient leurs repas avec leur hôtesse, dans la salle à manger du rez-de-chaussée, ornée de souvenirs coloniaux, qu'avait rapportés de ses voyages Antonin Téron, capitaine au long cours. Marie Téron mangeait rapidement, frugalement, presque sans parler, tendant les plats aux « petits » avec un gentil sourire. Mais eux savouraient la délicieuse cuisine provençale que confectionnait, suivant d'antiques recettes de famille, la vieille Audiberte. On ne manquait de rien au mas. La patronne y avait ce sens de l'hospitalité qui fait que, même pendant les préoccupations et le renchérissement universel de la guerre, on traite de son mieux ceux que l'on reçoit. Déchirée d'angoisses, la « bailesse » ou fermière des Ombres organisait, autour des amants, tout le confort possible. Puis elle buvait son café vivement et disparaissait, les laissant maîtres de leur journée et de leur soirée. Ils avaient à leur disposition, pour la promenade, un break recouvert d'un toit de cuir, attelé de deux

chevaux rapides, et qui ne secouait pas trop. Le cocher, amputé de la guerre du nom de Bambarde, était un jeune garçon de vingt-sept ans, hardi et railleur, qui se vantait de faire passer son cheval partout et à fond de train.

Norade et François n'en usaient guère, désireux chaque jour de reprendre, trait pour trait, l'existence du jour précédent, selon l'habitude voluptueuse que donne le soleil. Ils se réglaient sur l'astre enflammé, complice des amoureuses dont il dore et réchauffe l'épiderme frémissant et qu'il sèche galamment au sortir du bain. Après le déjeuner et jusqu'à quatre heures ils faisaient la sieste, souvent précédée d'une languissante étreinte, alors que le travail congestif de la première digestion laisse la peau adhérente à la peau. Trop énervés pour somnoler, une lecture remplaçait la sieste. D'abord ils avaient leurs poètes. Ensuite la bibliothèque du mas renfermait, outre la collection complète mais assez maussade de la *Revue des Deux Mondes* — trop fournie en articles de fond sur la Bosnie et d'Herzégovine et en considérations de Brunetière et de Charmes — un Balzac et un Shakespeare au complet. Le jeune homme et la jeune fille connaissaient mal ces deux passionnés, chez qui la passion, devenue évocation, s'est transformée en un océan de figures tragiques. *Les Chouans* et *Roméo et Juliette* leur furent une révélation mêlée à la grande chaleur, couvercle de feu,

sous lequel bout toute l'étendue de la Camargue. Cette voluptueuse cuisson les isolait encore du reste du monde, les concentrait dans la minute. Ils lisaient tantôt à haute voix, l'un ou l'autre, tantôt avec leurs yeux seulement, rapprochés, transportés, haletants, frère et sœur des amants de Vérone et de Fougères, retrouvant en eux ces angoisses et ces délices qu'ont peintes les deux magiciens :

— Comme c'est vrai !

— Que c'est beau !

— Relis la phrase.

Leurs exclamations se croisaient. Norade, se penchant sur le bouquin que tenait François, marquait, d'un coup d'ongle rose, le passage admiré, ou maintenant sur la page son doigt fin, qu'il embrassait et mordillait. Quand un enthousiasme plus vif montait aux lèvres arquées de la jeune fille, son amant l'y cueillait et baisait les mots sur la jolie bouche. Leurs songeries intermédiaires avaient pour horizon une pinède vallonnée, au delà de laquelle scintillait le mirage éblouissant de la Camargue. Nul ne les dérangeait — en dehors du bruissement familier de la cigale — qu'un vieux pic, habitué de cette espèce d'oasis desséchée, qui venait aiguiser son bec sur l'écorce, avec une application maniaque. Il y avait une minute délicieuse entre toutes, vers les six heures du soir, quand l'ardeur caniculaire baissait d'un cran, libérant les bruits et

frémissements de la vie innombrable, laissant apparaître ces tendres nuances violettes que distille, dans l'air, le marécage, enfin soustrait à sa chape de plomb.

Norade avait formé le projet d'emmener son Breton aux Saintes-Maries, où mourut Mireille, et qu'elle pensait devoir lui rappeler, sur un autre plan de l'air et de l'eau, le saint Guénolé de son enfance. Le cocher Bambarde, consulté, déclara qu'il y en avait pour cinq petites heures. Marie Téron avait fait le pèlerinage une seule fois, vingt ans auparavant, avec son mari et ses deux fils tout jeunets. Elle n'en gardait qu'un vague souvenir.

Depuis quinze jours, François ne toussait plus. Il n'avait plus craché le sang et Norade commençait à se rassurer. L'égoïsme de la passion à deux enserrait les jeunes gens. Il ne pensait plus à la mort du pauvre Lehadec que de loin en loin, et il n'en parlait plus que par acquit de conscience. Elle ne pensait plus à la tante Istre et au cousin Jérôme que comme aux images déjà lointaines d'un passé incomplet et mélancolique. Il revoyait la guerre en rêve et elle le tourmentait encore, soit au réveil, soit au moment de s'endormir, dans le passage de la conscience à l'inconscience. A elle l'ambulance d'Everjon faisait l'effet d'un cauchemar, soudain interrompu par une adorable présence. L'amour dévaste toutes les souffrances et toutes les joies

qui ne sont pas lui, mais en commençant par les premières. Il fait du passé un désert, qu'il peuplera ensuite de sa nostalgie. Il ne laisse subsister, chez les amants, que les impressions d'enfance similaires, qu'ils ont plaisir à confronter pour s'y confondre. Il rompt les perspectives de l'entendement, rapprochant les lointains, reculant les sensations immédiates. Il dépayse plus qu'un voyage autour du monde. Il volatilise l'amitié, la reconnaissance, la rancune et la haine et dissocie les repères de la mémoire. Ceux qui sont sortis d'un grand amour, autrement que par la mort, sont pareils aux convalescents d'une longue amnésie. Il leur faut se réapprendre eux-mêmes, épeler et ânonner avec peine les faits de leur existence antérieurs à ce tremblement du cœur et des sens.

A cinq heures du matin, Bambarde et le break étaient prêts, dans un jour déjà cru et splendide. François et Norade avaient avalé une tasse de café bien chaud, et mis une couverture sur leurs genoux, à cause de l'évaporation maléfique de la deuxième phase de l'aube. Le jeune homme eut une quinte de toux sèche :

— Là, tu vois (elle remonta la couverture), tu es encore mon cher blessé.

— Ne me dis pas ça ; je ne veux pas être aimé en mineur, ...mais en majeur. La moindre nuance de pitié me désole... C'est étonnant

ce que cette route ressemble à ton bras, quand tu te coiffes.

Le tournant du chemin, blanc et doux, avait en effet la courbe d'un bras de femme. La vivacité des chevaux leur rappelait la soirée de L'Isle-sur-Sorgue; mais Bambarde, plus discret que le vieux Tavel, ne parlait que sur interrogation.

— La patronne (François appelait ainsi Marie Téron) était-elle déjà levée, quand nous sommes partis?

— Depuis une heure, mon lieutenant. Elle sait qu'en ce moment notre Antoine et notre Pierre sont en route à quatre heures du matin, l'un en Champagne, l'autre dans le Nord, et elle veut les accompagner en pensée. D'ailleurs elle se trompe rarement...

— Sur quoi, sur leurs trajets, leurs étapes, leurs cantonnements, ou sur les risques qu'ils courent?

— Sur les détails, elle se trompe, bien sûr. Mais il y a la preuve, par leurs lettres, que notre baïlesse a toujours su et vu quand ils étaient en danger de mort, l'un ou l'autre. C'est comme l'instinct de la perdrix avec ses petits, quand elle les prévient de l'approche du chasseur. C'est un don de Dieu, voilà tout.

Norade regarda Jean-François et tous deux admirèrent la sagesse du jeune mutilé, dont ils ne voyaient que le dos maigre et la casquette, encadrés par la plaine étincelante.

On fit halte au « Clair de Mirand », grande ferme située à mi-chemin, afin de laisser souffler les chevaux. Ce vaste logis et sa plantation semblaient presque abandonnés. Une petite fille tirait péniblement de l'eau d'un puits en ruine. Un coq maigre chantait sur l'appui d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Bambarde expliqua que le baïle avait été tué à la guerre, que la femme était partie avec un autre, que les serviteurs s'étaient dispersés et qu'une vieille servante et la petite fille abandonnée étaient les seuls habitants du lieu.

— Que va devenir la propriété?

— Eh, mademoiselle, ce que sont devenues tant de demeures pendant la guerre, même bien loin de la guerre : une ruine.

Ce spectacle de désolation, dans le jour si beau, serrait le cœur. Norade appela auprès d'elle la petite fille, maigre, brune, de traits réguliers, mal lavée, décoiffée, et lui demanda son nom :

— Germaine, madame.

Mais aussitôt, craignant une autre question, elle s'échappa comme une chèvre effrayée et rentra en courant dans la maison.

— Il y en a du malheur, soupira Bambarde. J'avais un camarade de régiment nommé Brachmudre, un drôle de nom, un type du Nord. Sa femme était malade de la hanche à Berck avec une fille de quinze ans et un garçon

de dix ans, qui toussait. Eh bien, la femme est morte en huit jours, le petit garçon aussi, la fille de chagrin, trois jours après, et le père, de saisissement et de douleur, en apprenant ça. Une vraie noyade quoi, comme si le bateau de la vie s'était défoncé sous eux. Ah! oui, il y en a, du malheur, semé partout, à cette heure-ci!

Ils arrivèrent aux Saintes-Maries vers onze heures. Le village sacré semblait confit dans la lumière, « transparent — disait Norade — comme un cédrat de la tante Istre ». Une maison rose, une maison blanche, une maison jaune, une maison verte, puis cela recommençait. Un vent léger faisait flotter les toiles des portes et les moustiquaires des fenêtres. Il y avait des instruments de pêche dans la boutique de l'épicier. Au bout d'une petite rue transversale, on apercevait la mer bleue et une barque, papillon rouge posé sur l'immensité.

— La Bretagne en or, dit François.

Norade était fière de son admiration. Ils étaient descendus du break, qu'allait remiser, dans une maison connue de lui, le prévoyant Bambarde. La jeune fille, impatiente, voulait aller tout de suite à l'église. Son amant la persuada qu'une courte flânerie préliminaire et la commande du déjeuner devaient passer avant. Ils n'avaient pas leur carte de pain.

— Ça n'a aucune espèce d'importance... l'uni-

forme et les décorations en tiennent lieu. C'est la carte de gloire.

Elle riait et, quand elle riait, il l'embrassait et la serrait contre lui, même dans la rue, parce qu'il lui était impossible de faire autrement. L'auberge était proche de la vieille petite mairie sculptée, avec une salle basse, mais spacieuse, plongée dans l'ombre et d'une fraîcheur exquise. Mais, ô scandale, pas de poisson, pas de bouillabaisse! Cela par la faute de la satanée guerre. Seulement un daube et une saucisse grillée à la marseillaise, sur un lit de petits champignons.

— Pas de bouillabaisse, c'est inouï, ça dépasse l'entendement!... gémissait l'officier.

— Faut-il vous apprendre, lieutenant, que c'est la guerre... répliqua ironiquement la patronne. — Nous n'avons plus de pêcheurs ici.

— Comptez-vous beaucoup de morts?

— Je crois bien... Tous les jours on apprend que celui-ci a été tué, que celui-là a disparu, que ce troisième est prisonnier. Et cela dure depuis quatre ans! Nous n'avons pas d'enfants, Dieu merci, et mon mari est trop âgé pour le service. Mais mon frère, établi à Bandol, a perdu ses deux fils, et ma belle-sœur ignore ce qu'est devenu le sien depuis septembre 1914. Monsieur, c'est le *dies iræ*.

Sur cette parole tragique, elle retourna à ses fourneaux. Où qu'on allât, où qu'on se réfugiât, Bellone, répandue par les campagnes, ressaisis-

sait les braves et les attentifs, comme les lâches et les indifférents. Mais le combattant et l'infirmière avaient acquis le droit de la regarder en face sans rougir, la cruelle aux gestes furieux. Ils se firent servir, comme apéritif, un petit vermouth frais et rose, puis, ragaillardis par lui, reprirent le chemin du sanctuaire : un édifice simple et vétuste, couleur du temps, une nef obscure, vaisseau de piété où pendent des effigies de vaisseaux, et, tout en haut, les châsses solennelles, qui ne descendent qu'une fois l'an à la fête des bohémiens. A voix basse, — et quelle voix pénétrante! — Norade expliquait cela à son ami, cependant que plusieurs cierges brasillaient ici et là, allumés par la piété, le deuil et l'espérance. Ici l'on n'attendait que l'éternité, on ne méprisait que le doute, on ne craignait que le péché. Sa conscience répétait à Norade : « Marie-toi... marie-toi... dépêche-toi de te marier... » Brécéan éprouvait un trouble analogue. Dans la majesté du saint lieu, l'enfantillage de l'anarchie sentimentale, qui avait remplacé chez lui toute règle de vie, lui apparaissait brusquement. Plus l'amour est grand, plus il réclame impérieusement l'ordre, contrairement à ce que pensent les débauchés. Les païens avaient divinisé sa forme corporelle. Le christianisme divinisa son contenu moral, l'épura, le grandit et le prolongea au delà du fléchissement et des rides, l'arracha aux hideuses morsures du temps. Un

peu d'amour éloigne du divin, mais beaucoup d'amour y ramène. Le mystique est le prolongement, mystérieux et sauf, de la sensualité destructrice, la traduction spiritualiste de l'ardeur physique. C'est pourquoi le langage de tel saint, de telle sainte sont si souvent voisins de celui de la passion.

« La mer et la foi vont ensemble... » murmurait Brécéan, en montrant les petites barques suspendues à la voûte. Cette remarque correspondait à ses réflexions, mais n'en traduisait qu'une partie. Quant à Norade, une mélancolie violente, la plus âpre qu'elle eût jamais éprouvée, amenait à ses paupières un flot de larmes qu'elle contint, puis laissa couler librement. Elle aurait souhaité d'être une de ces âmes pieuses qui dédiaient des *ex-voto* à la Bonne Mère. Elle souffrait de son isolement, de sa faute, de sa liberté, qu'elle avait tant voulu conquérir. Elle éprouvait, sans se le formuler nettement à elle-même, le besoin impérieux de la confession; elle songeait amèrement au bon Père Sidoine et à ses regards compréhensifs chargés de reproches.

Le déjeuner se ressentit d'abord de ces préoccupations; mais, au dessert, composé d'amandes et d'un peu de confiture, elles étaient dissipées par l'ambiance et la recrudescence du désir. Brécéan avait pris les sveltes jambes de sa compagne entre les siennes et elle ne pouvait avancer la main vers une assiette sans qu'il embrassât

cette main. Elle le plaisantait gentiment, parce qu'il voulait, à toute force, retrouver Saint-Guénolé dans les Saintes-Maries, affirmant que tous les bouts du monde, que toutes les « fines terre » se ressemblent.

— Tu verras, tu verras, quand, à mon tour, je te servirai de guide dans ma lande grise et mes rochers.

— Oui, mais l'amour s'égare à travers la brume et la pluie mouille affreusement ses ailes. Au lieu qu'ici...

Comme elle disait ces mots, la porte s'ouvrit et un tout jeune couple entra. Lui pouvait avoir quinze à seize ans, étant long et découplé, de visage agréable et franc, mais très pâle. La mine d'un mousse alerte et débrouillé. Elle était du même âge à peine, pauvrement mais délicieusement vêtue d'une jupe légère, de couleur bleue, et d'un corsage bleu plus tendre, échancré en pointe, comme la « chapelle » des Arlésiennes. Son visage maigre et fin, aux yeux cernés, d'une pâleur égale, était entouré d'un véritable casque de cheveux noirs. Ils demandèrent du vin et du pain, puis mangèrent en se regardant et en riant, comme venaient de le faire François et Norade. Ces amants précoces et las sortaient visiblement du lit. Ils n'avaient plus rien à se dire, mais ils demeuraient heureux de vivre et d'être ensemble, cependant que la chaleur bourdonnait au dehors, que la mer et le ciel confondaient leur

azur. Ils épiaient, à la dérobée, François et Norade, dans lesquels ils devinaient un couple semblable au leur, bien que plus avancé dans l'existence. Le charme fut rompu par Bambarde, enfin tranquillisé sur le compte de son équipage et qui venait déjeuner à son tour. Bientôt Mireille et Vincent disparurent. Alors l'aubergiste, en quelques mots, expliqua qu'ils étaient parents éloignés, natifs d'Aigues-Mortes, que l'amour les tenait comme une frénésie, depuis leur enfance, que rien n'y avait fait, que leurs parents les avaient chassés et qu'ils étaient venus vivre aux Saintes-Maries de bric et de broc, en attendant la conscription.

— S'il part, elle dit partout qu'elle partira avec lui, qu'elle se fera cantinière, qu'elle prendra l'uniforme, qu'elle le suivra n'importe où et n'importe comment. Quand c'est ainsi, lieutenant, madame, il n'y a rien, absolument rien à faire. C'est le feu du sang qui veut cela. »

Le feu du sang! Norade et son blessé en savaient quelque chose! Les philosophes et les physiologistes pourront bien multiplier les explications. Ils ne soulèveront pas le voile où se cache l'attraction, non universelle, mais privilégiée, qui lie deux corps ou deux âmes, l'un à l'autre, l'une à l'autre, comme s'il se créait un nouvel être, formé par l'étroite soudure de deux amants. Aristophane, au *Banquet* de Platon, a dit là-dessus des choses ingénieuses, telles qu'on

pouvait les attendre de sa puissante fantaisie charnelle, mais sans aucun caractère décisif. C'est un problème plus attachant que celui de ces énormes boules, brûlantes ou refroidies, qui jouent entre elles dans les espaces célestes et le gouffre du temps. Il n'y a au monde qu'une comédie, celle des amants qui se cherchent; qu'une tragédie, celle des amants qui se sont trouvés; qu'une tragi-comédie, celle des amants qui se sont perdus. Le reste est feuille sèche, sable qui s'éboule, fumée dans la bourrasque et perte de temps.

Jusque vers quatre heures après midi, les amoureux, étendus sur le sable chaud, devant la mer immobile et brillante, ruminèrent doucement le bonheur d'être ensemble et de ne penser à rien. A ce moment, une sorte de disque noir, qui grossit vite, apparut à l'horizon. La mer, hérissée soudain, se couvrit d'une multitude de vagues écumeuses. Un vent chaud souleva des nuages d'une poussière salée. Comme ils montaient dans le break pour le retour, un coup de tonnerre, sec et violent, retentit.

— Un 210! s'écria François, ce qui fit rire Bambarde.

Les camargos, dressant l'oreille, filaient avec une agile rapidité. Le long de la route aux reflets de cuivre, les arbres couraient à contresens, agitant le cliquetis de leurs feuilles inquiètes. La nature entière avait peur. C'est que les orages

du delta du Rhône ne sont pas une plaisanterie.

— Avez-vous un bon manteau, au moins, Bambarde?

— Ah, lieutenant, le diable ne le transpercerait pas.

La pluie, en effet, commençait à tomber, par gouttes larges et tièdes. La bourrasque devint giratoire, arrachant au sol des colonnes de sable et tordant les tamaris sur eux-mêmes. Le ciel était une calotte de poix, déchirée périodiquement par le tremblement de l'éther et traversée de raies fulgurantes.

— On dirait que le diable écrit son testament... murmurait Norade, serrée peureusement contre son ami. Il lui tenait la main, la plaisantait sur sa crainte et jouissait de cette furie déchaînée, de cette bataille vide, pareille au décor, sans morts ni blessés, des combats meurtriers qu'il connaissait bien.

Le diable écrivait de plus en plus vite, et sur tous les points à la fois de la grande page incurvée, bitumineuse. Ses zigzags allaient et venaient, accompagnés d'éclatements à répercussions sourdes, telles que de mines lointaines, ou de brisements cristallins. Bientôt une immense toile se déchira dans les profondeurs aériennes et, par les fentes, des trombes d'eau ruisselèrent, droites et pressées, sur la Camargue. Le break tanguait, barque fragile sur ce paysage en fureur. François avait essayé de décrocher et de rabattre

les vieux petits rideaux de cuir usé ; il dut y renoncer, tant ces mauvais protecteurs dansaient et sautaient de tous côtés. Le clapotis torrentiel de l'eau couvrit l'étendue de la plaine, où montait une vapeur orange, saturée d'électricité. Le vacarme en sembla encore accéléré et la jeune fille se bouchait gentiment les oreilles, blottie contre l'officier, inondée de pluie.

— Quand ça tapait de cette façon-là, en moins inoffensif — criait Jean-François à travers le tumulte — nous dissertions philosophie, nous parlions d'autre chose. Veux-tu essayer ?

— Non, mon chéri, absolument impossible. Je n'ai pas le cœur à...

Le reste de la phrase se perdit dans un fracas analogue à celui de cent trombones partant ensemble. Bambarde se retourna : « Ça n'a pas dû tomber loin !... » La couleur orangée gagnait du terrain, et tout là-haut, au fond du puits noir, apparut un cercle rond et, chose paradoxale, presque bleu, ainsi que la monnaie de l'espérance. Oui, mais aussitôt le déluge redoubla, renforcé de petits grêlons qui criblaient le toit de la voiture.

— Ah ah, la mitraille,... ça va bien ! On va rigoler pour de bon.

L'officier avait disposé, sur les genoux fins et les épaules rondes de sa compagne, un manteau, une couverture, son propre dolman. Il apercevait, sous cet amas, deux yeux effrayés et rieurs, un bout de nez et les lèvres roses. Les cheveux

noirs mouillés collaient au front pur et droit.

— Chantons! Ça fera fuir les petits démons qui attisent le feu de l'orage.

Il entonna la « Marche des Rois » de *l'Arlésienne*. Bambarde, tout en tenant les chevaux dont le poitrail fumait, accompagnait à la tierce cet air, célèbre par toute la Provence, et qui, renouvelé de Turenne, prit son essor aux moulins de Fontvieille, entre un vieux pâtre et le jeune Alphonse Daudet. Norade essayait de suivre, du fond de sa grotte de laine et de caoutchouc, mais les sons étaient amortis par les derniers remous de la tempête et le grondement lointain de la foudre, pareil à un bougonnement de cyclope :

Sur un char
Doré de toutes parts,
Trois rois debout, parmi les étendards...

— « Oh! l'arc-en-ciel, comme il est beau, humide et fier ! »

Ses piliers violets et indigos étaient apparus d'abord, puis les arches vertes et jaunes les avaient rejoints. Il tenait tout le ciel, en partie délivré. Le sagittaire invisible qui le bandait avait bien fait les choses, car, en quelques minutes, la pluie cessa et les premières flèches d'or apparurent. Les chevaux les saluèrent d'un double hennissement en l'honneur d'Apollon, leur maître, depuis qu'il y a des coursiers et des frises sur les temples grecs.

Vlan! d'un seul mouvement, la nymphe enivrée de vie qu'était Norade rejeta l'encombrement de ses couvertures. L'harmonie de son corps droit et flexible était toujours une joie pour son amant et une promesse tendrement tenue. Comme on approchait de Sylvéréal, la dramatique alerte était close, la terre buvait vivement, avidement, le trop-plein de la cataracte. Les oiseaux chantaient, les amants bavardaient, Bambarde riait; il ne restait, comme souvenir, que l'effacement graduel, aux deux pôles de l'horizon, de la mirifique et vaine promesse de paix universelle.

Audiberte guettait les promeneurs : « Madame s'excuse. Elle ne soupera pas avec vous. Elle a vu notre Antoine dans un trou d'obus, blessé à la jambe et non secouru. Comme elle ne se trompe guère, cela lui a donné une telle émotion qu'elle s'est couchée et ne reçoit personne, pas même moi. J'ai seulement entr'ouvert la porte, et posé par terre un bol de bouillon. Mais je le crois bon, vous verrez. »

Jean-François fit observer que ces pressentiments trompent quelquefois.

— Sans doute — reprit la raisonnable Audiberte, ridée comme une vieille pomme grise, sous sa coiffe —, mais madame ne tient compte que des coïncidences. Le jour où notre Pierre eut trois camarades tués à ses côtés, elle l'avait vu distinctement, plus tard, il est vrai. C'était

quatre heures quand elle entra en pleurant dans ma cuisine. Le petit a raconté depuis que la bombe avait éclaté à midi. Que c'est triste, mon Dieu, que c'est triste ! Et quand verrons-nous la fin de cette guerre ? »

Le « mon Dieu » était modulé d'un ton pathétique, avec un accent qui donna envie de rire au jeune homme ; d'autant mieux que presque aussitôt la vieille femme entra dans de nouveaux détails au sujet du menu du soir, qu'elle avait particulièrement soigné.

Norade n'insista pas pour voir Marie Téron, sachant qu'en pareil cas celle-ci préférait rester seule. Dix-huit heures plus tard, un télégramme d'Antoine Téron annonçait à sa mère qu'une balle lui avait effectivement traversé le mollet ; simple égratignure nécessitant deux semaines de repos à l'ambulance... autant de pris sur l'ennemi. La baïlesse consulta les indicateurs, calcula qu'elle pouvait arriver en trois ou quatre jours au bourg de Picardie, où se trouvait son fils, et partit pour Paris le soir même, laissant la ferme des Ombres à la garde des amoureux et des serviteurs. L'émoi du personnel était grand, car on racontait que les torpilles des gothas et les bombes des canons à longue portée pleuvaient sur la grande ville, que les gens y étaient fracassés par douzaines. Mais Marie Téron aurait traversé un fleuve de feu pour embrasser son enfant, et les vaines recommandations la ou

saient rire. Comme si l'on évitait jamais sa destinée !

Bien que leur hôtesse ne fût pas une grande gêne, Norade et François éprouvèrent une joie réelle à être seuls, pour la première fois depuis Marseille. Les paysans les avaient adoptés et ne s'occupaient d'eux que pour leur adresser, au passage, un bonjour affectueux, un compliment rapide. La campagne, rajeunie par l'orage, prenait des nuances ocreuses, d'un jaune plus tendre, ou mauves et fluides, sous l'étincellement revenu du soleil. Les amants, plongés cette fois dans Plutarque, s'émerveillaient de ses vivantes descriptions de Jules César, de Sylla et des autres, de cette bonhomie colorée qu'aucun biographe n'a jamais atteinte. La jeune fille disait : « Celui-là nous montre ses personnages comme s'ils venaient de loin, se rapprochant de nous ; il peint leur physique, leur visage, leurs gestes, leurs voix, leurs propos, leurs manies, leurs repas, leur entourage. Puis ils nous dépassent et de nouveau ils se perdent dans la gloire mystérieuse, au moment où on croyait les connaître, à la façon de passants magiques. »

La pleine lune versait son incantation sur la Camargue. Dans la nuit tiède, les lignes de l'horizon, différenciées par la végétation, les fermes et chemins du voisinage, semblaient des barres d'argent diversement bruni. L'aboiement des chiens, un lointain coassement de gre-

nouilles, troublaient seuls ce silence solennel et pâle. Norade et Jean-François s'étaient dirigés vers un petit caguard, situé au milieu de la propriété, d'où la vue embrassait une étendue plus grande. L'éclairage, demi-théâtral, demi-mystique, donnait aux traits fins de la jeune fille un lait inégalable et doux, qu'accentuait encore la poudre de riz, dont elle faisait un constant et savant usage. Elle s'était assise sur le vieux banc de pierre. Debout près d'elle, lui baisant les lèvres toutes les cinq minutes, saisi par la fièvre amoureuse, il la suppliait de se transformer en statue vivante. Elle s'y refusait en riant, car rien n'empêchait Bambarde ou un autre de venir faire un tour au jardin, et alors de quoi aurait-on l'air !

— Tu m'assurais que c'était ici le pays de l'amour sans frein ni contrôle.

— Sans doute, mais nous ne sommes tout de même ni des faunes ni des faunesses... et la guerre n'a pas mobilisé tous nos gardes-champêtres.

Ce ton de plaisanterie le fâchait. Il aurait voulu qu'elle fût grave ; mais le tempérament des Provençales ne se laisse pas aisément commander ; et, à l'extrémité de leur tendresse, brille toujours une petite moquerie.

Cependant, pour lui faire plaisir, elle consentit à enlever son corsage léger et à dénouer le foulard de soie qui lui tenait lieu de corset.

Il contempla avidement ces épaules nues, ce dos plat et gras, marqué d'une fossette à chaque omoplate, les bras frémissants à cause de la fraîcheur, le cou parfait et la ligne des seins semblables à l'empreinte de deux petites coupes, que terminaient deux mûres d'un noir rosé. Le spectacle était si beau qu'il n'osait le déranger de la main, ni des lèvres, et qu'il restait là, ému, immobile, comme un sculpteur admirant son œuvre.

— Êtes-vous satisfait, monsieur ? J'ai froid et je demande la permission...

Mais l'amoureux contemplatif était devenu un forcené, qui couvrait maintenant sa chère statue de baisers hagards et dévorants : « Ouïe, aïe, au secours ! » faisait Norade essayant de sauver sa coiffure et appliquant, sans se défendre d'ailleurs, ses mains adorables sur ses cheveux noirs. Ne serait-il jamais rassasié à force de la manger et de la boire ! On entendit comme un chuchotement à faible distance. Elle l'écarta, se rhabilla en hâte. C'était une fausse alerte. Il s'était agenouillé et toussait à perdre haleine, la tête inclinée sur ses genoux, avec une gratitude infinie au fond du regard. La jeune fille par la suite demeura persuadée que ce murmure était celui de l'ange de la mort, qui porte son message aux amoureux dans l'instant le plus vif de leur extase. Toujours est-il qu'elle avait envie de pleurer, sans savoir si c'était de joie, d'incer-

titude, ou de peine, et que son cœur battait à coups précipités. Appuyés l'un à l'autre, harmonieux et comme précédés d'une musique invisible, ils reprirent, baignés de lune, le chemin de la maison.

Six jours s'écoulèrent, ou huit — ils ne savaient plus bien — dans les délices sans horloge de la solitude amoureuse. Ils restaient couchés jusqu'à midi, pleins d'une lassitude heureuse, bercés par le chant ininterrompu des cigales ; une fois même, Audiberte leur porta leur déjeuner dans la chambre et le posa avec précaution sur le guéridon. Ils se sentirent tellement honteux qu'ils ne recommencèrent pas. Quels fiancés ! On n'en avait jamais vu de pareils et les gens se demandaient en riant ce qu'ils pouvaient réserver pour les noces ! Mais la Provence en a vu d'autres et il est naturel qu'un combattant aille plus vite en besogne qu'un civil. De mas à mas la nouvelle se répandit que l'amour s'était installé aux Ombres avec la Légion d'honneur et la croix de guerre, et s'y rattrapait de ses fatigues, par d'autres fatigues moins farouches. Cela parut tout naturel.

Marie Téron revint le soir, dans le break de Bambarde, comme ses « petits » se mettaient à table et voici qu'elle raconta :

— J'ai vu Antoine, mon Antoine, je l'ai serré contre mon cœur, sa blessure est insignifiante et je sais maintenant que Pierre et lui en réchap-

peront. Mais ce n'a pas été sans détours. Arrivée à Paris, je suis descendue à l'hôtel près de la gare, où il y avait plusieurs chambres libres. Comme je sortais, boum, paf, boum! un bruit sec de chaudière qui éclate. C'était le lointain canon allemand, que les Parisiens appellent Bertha. Il y avait tout de même du monde dans les rues. Je me suis fait conduire au ministère de la guerre, dans un fiacre à deux chevaux et à galerie, parce qu'il n'y avait pas d'autre véhicule. J'ai demandé à voir Clemenceau. Je me disais qu'il ne refuserait pas à une maman d'embrasser son garçon blessé. Le portier m'a dit d'attendre là. Au bout de cinq minutes, on m'a fait monter et le cœur me battait bien fort. Je n'ai pas vu le père La Victoire, mais un de ses officiers d'ordonnance, tout jeune, l'air gentil, avec un lorgnon. Il m'a donné un laissez-passer avec le cachet du ministre. Alors, comme dans les rêves aimables, toutes les difficultés se sont aplanies et on aurait dit que toutes les personnes et tous les moyens de locomotion s'ingéniaient à me rendre service : « Passe », me disait l'inspecteur. « Monte » me disait le wagon. « Veux-tu un petit pain sans ticket et un saucisson, en voici » me disait ma sœur du buffet, car cette dame, que je ne connaissais pas, a été bonne pour moi comme une sœur. Il y a eu, paraît-il, une grande victoire, qui en annonce d'autres encore plus grandes et l'enchantement est général. Ce qui

n'empêche pas, comme vous le voyez, les bombes de tomber encore à Paris. Quels pays ai-je traversés, je l'ignore. Combien de temps suis-je restée en chemin de fer, aussi. Mais, le second jour, je suis descendue dans une campagne triste et dévastée sous le soleil. Un de ces anges gardiens, qui accouraient vers moi de tous côtés, m'a fait monter dans un camion automobile. Je suis arrivée à l'ambulance. J'ai vu Antoine, mon Antoine qui me tendait les bras. »

Ici, Marie Téron essuya une larme, et son émotion fit que, pendant une minute, elle ne put prononcer une parole. Audiberte, sa soupière dans les mains, écoutait, avec un respect attendri. D'autres serviteurs, sur la pointe des pieds, étaient venus à la porte de la salle à manger et participaient au récit, ainsi que le chœur dans la tragédie antique, par des exclamations étouffées. La baïlesse brusqua la finale :

— Le dur était de repartir. Les chirurgiens ne permettent pas que l'on s'attarde auprès des blessés, et celui qui soignait Antoine m'apprit que je bénéficiais d'une très rare faveur. Cela, à cause de mon inspiration d'avoir demandé le père Clemenceau. C'était ce qui m'avait porté bonheur. Alors je m'en suis allée toute dolente et pleurante, misère de nous, comme maintenant. Il me semblait que mon pauvre mari, votre baile, mourait une seconde fois. Quand je suis revenue à Paris, à l'hôtel, le canon ne tonnait

plus. Mais c'étaient ceux qu'on appelle les gothas qui jetaient d'autres bombes du haut des airs.

— Maîtresse, vous avez passé la nuit à la cave?

— Est-ce vrai, mon Dieu, est-ce vrai?

— Comment font les enfants, ces pauvres chérubins?

— Et les grands-parents et les malades?

— Je suis descendue à la cave, exactement comme une bouteille. Je faisais attention à mon porte-monnaie, à cause de ces voleurs agiles dont on parle et qui profitent du malheur d'autrui. Comme il faisait froid! A côté de moi, il y avait une concierge, qui devait être la gardienne de l'abri, et qui se lamentait et se mouchait, pécaïre, si bien qu'un monsieur décoré lui dit : « Madame, taisez-vous, c'est dégoûtant! » Ces Parisiens sont drôles. Ils ne veulent pas qu'on se plaigne des bombes, ni de la guerre, ni de rien.

— Ceux qui restent, car beaucoup d'autres sont partis.

— Oui, mais ceux-là se disent satisfaits de tout. Il faut aussi que je vous raconte qu'ils devinaient, à mon accent, que j'étais du Midi. J'ai entendu ça tout le temps : « Madame, vous êtes du Midi » ; ou « n'êtes-vous pas du Midi? » ou « retournez-vous dans le Midi? »...

Cependant que la fermière du mas des Ombres ajoutait le détail au détail, François, soudain halluciné, revoyait Lehadec et les autres, enten-

dait les commandements, l'éclatement des shrapnells, le pas des hommes dans la boue. Les murs de la salle à manger provençale, auquel était adossé le classique pétrin, se peuplaient d'images dramatiques, et les visages des assistants devenaient ceux de ses camarades... Soudain il sentit la petite main de Norade qui, pour le réveiller du pénible songe, se posait doucement sur la sienne.

CHAPITRE VI

AU MAS DES OMBRES (*suite*).

Août flambait sur la Camargue, avec la nouvelle des victoires françaises. De mas à mas on se communiquait les bulletins rayonnants de la guerre finissante, pareils à l'éboulement d'un rocher qui entraîne avec lui, sur l'armée ennemie, des cataractes, sans cesse grandissantes, de terre, de pierres et d'eau. Marie Téron frémissait de joie et d'espérance à la pensée que, si cela continuait, elle pourrait bientôt revoir ses deux fils et reprendre avec eux la paisible existence d'autrefois. Superstitieuse, elle associait ces heures glorieuses à la présence de François et de Norade et elle ne voulait plus les laisser partir. Elle les entourait de soins maternels, dans les instants qu'elle passait auprès d'eux. Elle commençait à admettre Norade dans sa confiance et son intimité. Elle la pous-

sait doucement au mariage, comme stabilisation d'une idylle coupable, suspendue sur le gouffre de l'incertitude.

Les amoureux se laissaient faire. L'étrange indépendance morale, et même physique, qui naît du tremblement universel de la tuerie, avait passé des veines de Brécéan dans celles de sa maîtresse. Ils se croyaient libres comme aux premiers âges ou aux confins du monde, comme au paradis terrestre, ou dans la pampa. Perdus dans les bras l'un de l'autre, ils oubliaient le reste, la bataille, l'ambulance, la tante Istre, le déplorable Jerôme, la confiserie, la Bretagne, la mer glauque, tout l'album de mémoire qu'était leur double et divergent passé. Ils se réfugiaient éperdument au sein de la minute chaude et lumineuse, dans le double cercle concentrique de leur désir et de la plaine étincelante sous le tambourin de la cigale, qui tournait en les entraînant. Ils riaient ou s'émouvaient des mêmes petits spectacles de la journée, des mêmes lectures, des mêmes chansons, des mêmes rêves. Ils formaient un seul être double, percevant et sentant avec deux cœurs et quatre regards, en qui se reflétait et se multipliait l'ambiance. Il leur paraissait, dans leurs rares éclairs de lucidité, que cet état mental et charnel — après quoi courent tous les humains — pouvait se dissoudre en une seconde, ou durer toujours.

A travers ces explosions incessantes et rapides

de l'instinct, qui constituent la vie animale des amants véritables, l'esprit fait d'étranges découvertes. Vénus exhausse et sublimise ses privilégiés, ses victimes. Elle leur confère la clairvoyance, sur les sommets de l'aveuglement. Norade, plus bavarde et rieuse, construisait des contes et des chansons sur le ciel, le vent, le soleil et les insectes, que rejoignaient les savantes remarques de Jean-François. L'étudiant du Muséum complétait, sans les amoindrir, les images, gracieuses ou lyriques, de la fille inspirée des bords du Rhône. Cela sans fatigue, ni effort, ni pénible analyse, mais naturellement. L'amour est un jeu sublime, dont l'art et la science ne sont que les condiments, ou les pauses et les intermédiaires. Ils n'en sauraient être les remplacements; et les artistes et les savants qui quittent ce monde sans avoir aimé, serrant, entre leurs mains raidies, le pâle flambeau de l'ambition ou du labeur, ceux-là, si glorieux soient-ils, s'en vont désespérés.

Il arrive parfois que l'extrême ardeur de la canicule extraie du sol de la Camargue l'humide infiltration de ses marais et la vaporise en brouillards. On dirait d'énormes balles de coton rose, qui se dissocient et s'effilochent, derrière lesquelles transparaît un disque de platine en fusion. Là dedans les objets et les êtres prennent les apparences que veut l'esprit, et, comme un peu de fièvre s'en mêle, cela confine à l'halluci-

nation. Les jeunes gens, quittant la propriété sans barrières ni limites du mas des Ombres, avançaient, en se tenant la main, vers le mas du Limber, appartenant à un septuagénaire dont le fils aussi était aux armées depuis quatre ans. Le vieux laissait tout retourner à la friche. Des arbustes étranges étouffaient les vignes. Les oseraies étaient défoncées. Le chemin désempierré semblait une fondrière sèche et ocreuse. L'aspect des choses, à onze heures du matin, en devenait surnaturel.

Tout à coup un chant s'éleva, un chœur plutôt, composé de plusieurs voix d'hommes, estompées, adoucies, mais admirablement justes et franches :

J'ai vu, sous de sombres voiles
Onze étoiles,
La lune avec le soleil,
Qui faisaient la révérence
En silence,
Tout le long de mon sommeil.

Quelques silhouettes, émergeant de la brume chaude, psalmodièrent cette mélopée, avec une allure solennelle et processionnaire. Une était grande, pleine de majesté et coiffée d'un large feutre posé de biais. Une suivait, de taille moyenne, barbue, chevelue, au fin profil irradiant de bonté, d'intelligence, la couverture sur l'épaule et un bâton à la main. Puis une,

plus courte, socratique et presque trapue; puis une autre, bienveillante et ralentie par un léger embonpoint; une autre, maigre, aux traits anguleux .. Ainsi que d'ombres découpées, ce cortège parcourait la plaine, selon, semblait-il, une vieille habitude, qui défiait les ans et la tombe. Norade et François, se serrant les mains, crurent d'abord, en même temps, qu'ils étaient dupes, chacun à part soi, d'une fantasmagorie intransmissible, d'un ressouvenir de leurs chères lectures.

Serait-il un mirage de la durée, comme il en est un de l'espace, où ceux qui furent jadis ardents et vivants reparaîtraient, au tournant d'une promenade familière, chantant les airs qui leur plaisaient? Les poètes ont une si forte empreinte, tellement mêlée à la nature inspiratrice, qu'ils en deviennent comme les prénoms des choses augustes ou familières célébrées par eux! Norade les désignait et les nommait :

— Mistral, Daudet, Aubanel, Roumanille, Arène.

Jean-François les reconnaissait : c'étaient eux les divins félibres, dont sa maîtresse contait les prouesses, devenues légendaires, et récitait les poèmes immortels. Le maître des *Iles d'Or* et de *Calendal*, celui de *l'Arlésienne*, de *la Chèvre de monsieur Séguin*, du *Trésor d'Arlatan*, celui de *la Grenade entr'ouverte* et *des Filles d'Arl-*

gnon, celui de *Jean des Figues* et de *la Gueuse parfumée*, celui des *Margarideto*, des *Oubreto* et de la bonhomie narquoise, avaient voulu revoir une fois encore les routes où s'était dépensée leur jeunesse, où leurs rires avaient sonné, où leur mélancolie s'était répandue. Invisibles pour tous, hormis pour les amants, leurs préférés, en l'honneur de qui tous leurs rythmes, ils menaient cortège à travers la plaine et le brouillard d'été.

A aucun moment la petite troupe, enivrée de poésie et de gloire, ne devint plus distincte et plus visible qu'elle ne l'était ; ni aucun des deux jeunes gens n'eut l'audace de se rapprocher d'elle davantage. On respecta la distance sacrée. Quand les cinq compagnons du gai savoir eurent disparu dans la vapeur tiède, Brécéan murmura : « Nous avons eu la fièvre ensemble. Autrement... Mais non, c'est impossible !... En tout cas c'était trop beau, trop émouvant pour que nous en parlions jamais à personne. » Norade secouait doucement sa jolie tête, sceptique quant au scepticisme : « C'étaient eux, j'en suis sûre, parfaitement eux. Pourquoi ces grands animateurs ne se ranimeraient-ils pas eux-mêmes ?... Ah ! je les reverrai toujours. Quel dommage qu'ils ne soient plus là ! »

Elle pleurait d'émotion nostalgique. Elle pleurait, mais un de ceux qui venaient de disparaître

demeurait près de sa mémoire, pour la consoler par les vers fameux :

Sont morts les beaux diseurs,
Mais les voix ont chanté.
Sont morts les bâtisseurs,
Mais le temple est bâti.
Maintenant peut bouffer
La méchante bourrasque,
Au front de la tour Magne
Le saint signal est fait.

Quelques jours plus tard, Norade, qui allait puiser de l'eau dans la cour, faillit tomber de surprise, en voyant son père et Téron.

— Eh adieu, petite, comment vas-tu, et comment va ton câlineur?

Ainsi parlait Laurent Pertus, cependant que Téron allait à la recherche de sa parente. L'étonnement de la bonne baïlesse ne fut pas moindre que celui de la jeune fille et de Brécéan. Les deux patrons pêcheurs expliquèrent qu'ils avaient combiné cette promenade, depuis une semaine environ, histoire d'embrasser les tourtereaux et de respirer un peu l'air de la Camargue. Mais, quelques instants après, Pertus prenait sa fille à part et lui remettait une lettre entre les mains : « C'est pour toi seule, c'est de la tante Istre. Je n'ai pas voulu la confier à la poste et, afin de mieux donner le change, ce brave Téron m'a accompagné. Nous en reparlerons seul à seul. »

Les voyageurs ne comptaient rester que qua-

rante-huit heures. Le Père Sidoine, souffrant de rhumatismes dans sa jambe unique, n'avait pas pu les accompagner : « Ce que c'est que de boire tant d'eau! Et puis, même sans rhumatismes, nous ne l'aurions pas amené ici, en plein désert, sautillant sur son pilon. C'était bon pour les ermites d'autrefois. » On servit le vermouth d'un or clair, qu'ils dégustèrent gravement. Téron trouvait le « concert » de la plaine marécageuse moins ample et harmonieux que celui de Cassis et de la calanque, « curieux néanmoins et à étudier ». Le papa Pertus alluma sa pipe. Le tabac devenant plus que rare, il avait apporté sa provision. On bavardait de choses et d'autres. Téron s'informait de ses petits-cousins Antoine et Pierre. Cependant Jean-François, dont l'intuition naturelle était aiguisée par l'amour, comprenait que cette visite avait un but tacite, sinon secret. L'entretien de Pertus et de sa fille l'intriguait et il se promit de surveiller discrètement ces conciliabules, ainsi que les tiroirs et innocentes cachotteries de Norade.

Celle-ci, à sa première minute de liberté, monta au grenier sans être vue. C'est là, entre deux bottes de fourrage, qu'elle lut, dans une odeur de foin, la lettre de la tante Istre à son frère :

Mon cher Laurent,

« C'est une mère bien affligée qui t'écrit. Loin de s'accoutumer à l'absence de Norade — qu'il sait être

avec ce Breton de malheur, — mon pauvre Jérôme tombe, de jour en jour, dans une mélancolie plus profonde, plus noire, qui me désole et qui m'effraie. Il refuse de manger, lui si gourmand jadis, quels que soient les plats qu'on lui présente. Il passe son après-midi en tête-à-tête avec les portraits de la fugitive. La nuit, il se relève pour les contempler et les embrasser. Je guette à sa porte. J'entends ses soupirs et les baisers qu'il prodigue aux images de celle que, si longtemps, j'ai appelée ma fille. Tous mes efforts pour le distraire restent vains. Pendant quelque temps, il avait paru prendre plaisir aux représentations cinématographiques, qui se succèdent en Avignon. Je l'y menais trois fois par semaine. Mais voilà-t-il pas qu'un film sentimental, *Celle qui s'est éloignée*, où il a trouvé quelque analogie avec son propre cas, l'a jeté à un marasme pire. J'ai peur, je tremble, je ne vis plus. »

« Je t'en supplie, mon frère chéri, toi qui as connu un mal à peu près semblable, toi qui as vu partir celle que tu aimais, viens à mon secours! Norade et cet homme sont auprès de toi. Tu sais comment l'atteindre elle, la toucher, l'émouvoir. Au milieu de son ingratitude, elle a conservé pour toi, je le sais, sa tendresse filiale intacte. Représente-lui mes angoisses, sa responsabilité terrible, l'avenir. Fais appel à ce qui peut lui rester de miséricorde pour la vieille tante qui l'a recueillie, élevée, et qui disparaîtra bientôt. Veut-elle, celle qui fut ma petite chérie, que j'arrive chez le Bon Dieu avec ma douleur et ma rancune toujours saignantes? »

« Sans doute elle aime ou croit aimer, ce qui revient au même. Mais j'ai pris mes informations. Ce Breton riche et fantaisiste la quittera. Il a son avenir à faire. Il ne s'encombrera pas d'une pauvre fille — ta fille — qui n'a que sa beauté, sa douceur,

son intelligence et sa vertu à lui sacrifier. Une fois son désir satisfait, adieu la belle! Quel destin alors est réservé à notre Norade, si, trop fière pour se repentir, elle hésite à revenir chez nous, où nous l'attendons, le cœur battant, les bras ouverts. Dis-lui, répète-lui qu'elle est toute pardonnée, que jamais, sa place une fois retrouvée au foyer, il ne sera plus question de rien. A l'ambulance d'Éverjon, dix autres histoires — ce n'est pas cela qui manque! — ont déjà remplacé cette histoire-ci, et sœur Odile n'a comme moi que tendre regret de sa douce petite infirmière, si attentive aux blessés et aux fiévreux.

« Laurent, mon frère, il y va de la vie de ton neveu Jérôme. Renvoie-nous, ramène-nous Norade! Guette le moment de la séparation inévitable. Sois là, présent, pour la recueillir. Empêche un nouveau malheur, pire que le premier. Je compte sur ton entremise, sur ta sagacité, sur ta bonne volonté, sur ton affection personnelle, car le sauvetage sera double. Je t'embrasse de tout cœur. »

Henriette Istre.

Assez désordonnée dans sa forme expansive comme la tante Henriette elle-même, et d'une certaine perspicacité lourde, cette lettre troubla profondément Norade. Elle la relut trois fois, avec attention, entendant l'accent de la vieille dame. Elle ne comprenait pas bien la phrase « toi qui as vu partir celle que tu aimais », car elle ignorait la fugue de sa pauvre mère ; elle y pressentait une allusion à quelque drame secret. Elle comprenait trop les passages concernant Jean-François, et les injurieuses suppositions

d'une vieille femme passionnée. Maintes fois, depuis son départ d'Avignon, elle avait dû chasser cette pensée que son amant ne l'épouserait pas, que quelque chose interviendrait pour empêcher la solution heureuse et provoquer les solutions noires. Il est rare que la possession ardente et initiale n'aboutisse pas au deuil et aux larmes, à cause des obstacles sociaux qu'elle rencontre, qu'elle brise et qui prennent ensuite leur revanche. Mais quoi ! ç'avait été plus fort qu'elle et elle se considérait, à sa façon, comme une victime de la grande guerre, victime de sa tendresse pour les blessés, victime de la fièvre universelle, victime de l'impulsion mystérieuse qui tend à refaire la race épuisée. Elle n'était certes pas seule dans son cas. Les sots riaient de ces amours entre soldats et infirmières, les moralistes fronçaient les sourcils. Ni les uns ni les autres ne saisissaient le rôle réparateur, compensateur et généreux de ces attractions même éphémères, même gâchées dans leurs conséquences ou leurs répercussions.

Ainsi songeait Norade dans son grenier, la tête entre les mains, la lettre brûlante en son corsage. Elle entendit qu'on l'appelait. Elle ne bougea pas. Elle cherchait à se ressaisir, à regarder derrière son désir et au delà de sa folie. Le mot de faute, pour la première fois, prenait un sens complet à ses yeux et lui semblait ruiner, lézarder sa jeunesse et sa vie...

« Bah, advienne que pourra ! François est là vivant et m'aime encore. Le reste est secondaire. Le reste ne prendrait d'importance que si François ne m'aimait plus. Mais la durée de l'amour dépend de l'amante. Je ne lui ai pas chanté toutes mes chansons. » Telle oscillait la belle enflammée, entre sa frénésie et le premier doute.

Profitant d'une migraine de son Breton, occasionnée par la terrible chaleur, elle emmena son père au cagnard et lui demanda ce qu'il pensait de la lettre de la tante. Lui partisan de l'amour libre, lui qui connaissait le sujet et la situation. Mais le vieux avait toujours été hésitant et fluctuant. Cette faiblesse pratique était la revanche de son absolutisme théorique.

— Que veux-tu que je te dise, ma petite ? Chacun voit le monde avec ses lunettes. Ma sœur se figurait que tu épouserais son Jérôme. Ton cœur en a décidé autrement. Alors elle se raccroche à l'espoir que Bréchan pourrait être un malhonnête homme, infidèle à la parole donnée, ce que, pour ma part, je n'admets pas.

— Jamais, jamais, — fit Norade, se prenant le visage entre les mains — je ne lui parlerai mariage. C'est à lui, s'il en a l'idée... Mais non, c'est impossible !

Laurent Pertus secouait sa grosse tête romaine, sans émettre là-dessus un avis net. Chapitré par Téron, sermonné par le Père

Sidoine, voulant le bonheur de sa fille, il commençait à mollir sur les principes et à envisager, à côté de ses bienfaits cachés, les inconvénients évidents de l'amour libre. Il n'était plus dans l'état d'esprit des premiers jours, alors que la décision de Norade lui faisait l'effet d'une héroïque application des doctrines paternelles, d'une expérience à la Tolstoï. Il se sentait beaucoup moins « Russe ». L'aventure de la belle infirmière avait transpiré à Cassis, et les rouges eux-mêmes, ramenés à la tradition familiale par la guerre, trouvaient que les fiançailles se prolongeaient et que le papa était bien complaisant. Tous ces sentiments transparaissaient dans la mimique embarrassée du bonhomme et la jeune fille entendait son silence.

— Oh oh oh!... fit une voix sonore, qui avait le creux du baryton.

C'était Téron qui les cherchait. Sa maigre silhouette apparut, avec la démarche rectifiée, surveillée, du marin à terre. Il se plaignait de la canicule et annonçait son intention de repartir le soir même, d'échapper à ce four, à ce brasier : « Comment peux-tu vivre là dedans? Il semble que l'on cuise au bain-marie. Je n'ai presque pas pu fermer l'œil... et cela s'appelle « le mas des Ombres »... Pourquoi pas des ombres et de la fraîcheur?

Des plis rieurs se formaient autour de ses yeux cernés et gagnaient de là les rides des

tempes et du cou. Pertus songeait avec attendrissement qu'ils étaient fraternellement liés depuis cinquante ans, que jamais Téron n'avait cherché à lui prendre sa femme, jolie et légère, que leur réciproque amitié avait été plus forte que les divergences religieuses et politiques : « Ecoute, Téron, j'ai confiance en ta discrétion, même vis-à-vis de notre Sidoine...

— Ah mon Dieu! se dit Norade, qu'est-ce qu'il va encore lui raconter!

Elle se sentit rougir, eut envie de se sauver, mais demeura là, curieuse malgré tout de l'avis du prud'homme, célèbre à dix lieues à la ronde pour la sagesse de ses conseils.

« ..... Téron, penses-tu qu'il soit de mon devoir de parler au lieutenant de l'avenir de Norade, de lui demander franchement, d'homme libre à homme libre, quels sont ses projets.

— Je m'attendais à ta question, répliqua avec embarras le patron pêcheur, qui regardait alternativement le père et la fille... Selon moi, une telle demande viendrait trop tard. Tu aurais dû la formuler quand ces enfants ont débarqué chez toi. Mais tu étais trop content, avoue-le, d'assister, sous ton toit, à la réalisation d'une de tes marottes. Aujourd'hui, comme il est d'usage, ta marotte se retourne contre ton bon sens. Néanmoins laisse agir l'amour et la bonne nature de l'amoureux. Je l'ai étudié à la dérobée. Sidoine aussi a fait ses remarques. C'est un

honnête et loyal garçon. Il prendra tout seul le droit chemin, après avoir commencé par la traverse.

— Merci, Téron... murmura Norade... Puis, avec sa spontanéité naturelle, elle sauta au cou du vieux et l'embrassa. Elle était émue. Lui aussi, mais ne voulait pas le paraître.

— C'est que je t'ai connue toute petite et t'ai fait sauter sur mes genoux comme un cabri. Tu étais déjà jolie et séduisante. Ta peine me fait peine et je te voudrais mariée, c'est le plus simple, avec celui que tu as choisi.

— Il a de l'argent, hélas ! et je n'ai rien.

— Quant à ce scrupule, — ajouta Téron, avec bonhomie, — ma petite, permets-moi d'en rire. Ton lieutenant ne roule pas sur l'or. Quelques milliers de francs de rente ne comptent guère par le temps qui court et ne compteront pas du tout demain. A chacun selon son travail. Il est d'usage que le mari nourrisse sa femme et élève ses enfants. Tolstoï lui-même n'en disconvient pas. Mais, puisque cela te tracasse, je tiens à te prévenir que j'ai mis de côté, avec l'assentiment de ton père, mon vieux camarade, pour le jour de tes noces, une assez forte somme dont je n'ai aucun besoin. L'infâme capital peut être encore bon à quelque chose.

— Oh, Téron, tu as fait cela !

— Mais oui, il l'a fait, et je ne l'ai pas empêché.

La jeune fille, cette fois, pleurait. Les deux vieux se serrèrent la main, la consolèrent, et ramenèrent même un sourire sur son beau visage, en lui faisant remarquer qu'elle allait mouiller sa poudre de riz. — « J'en ai d'autre », dit-elle. Cherchant sa boîte et sa houppette dans son petit sac à main, elle s'aperçut, avec terreur, que la lettre d'Henriette n'y était plus. Elle avait dû la laisser distraitement dans son buvard, sur sa table à écrire.

— Pourvu que François ne l'ait pas trouvée !

Il l'avait trouvée. Après le départ des patrons pêcheurs, Norade, remontant dans sa chambre, vit son amant assis, la mine irritée, devant la table où la feuille de papier était en évidence. Il ne chercha pas à dissimuler son indiscrétion : « J'ai lu. C'est du propre ! Ta tante prévoit le moment où nous nous séparerons et où tu pourras épouser le cousin Jérôme. C'est pour te communiquer ça que ton père était venu ici ! Tu as supporté cette injure à notre amour. Tu as même gardé cette affreuse lettre ! »

C'était la première fois qu'il lui parlait avec une sévérité presque brutale. Mais elle ne lui en voulait pas. Son seul sentiment, devant cette scène inattendue, était l'effroi ; car il était d'une pâleur mortelle, à laquelle succéda soudain une bouffée congestive, qui l'empourpra du nez aux oreilles : « Ah Norade... méchante Norade... Perfide !... »

— Pourquoi méchante, mon cœur, pourquoi perfide ? Je ne puis empêcher une vieille femme radoteuse d'écrire ce qu'elle veut à son frère... François, je t'en prie, reviens à toi...

Il semblait que le souffle manquât à Brécéan. Il se tut, les yeux chargés de reproches ; il eut un hoquet. Puis, cherchant son mouchoir, ne le trouvant point, il porta une main à sa bouche : entre ses doigts filtra un flot rose, écumeux, tel que d'une artère ouverte. Norade se précipita, lui soutint la tête, car il semblait près de s'évanouir, l'embrassa fraternellement sur le front, appliqua, sur ses lèvres, un mouchoir à elle de fine batiste, aussitôt rougi. Elle appela. Marie Téron, Audiberte accoururent. Les trois femmes, unissant leurs efforts, transportèrent le jeune homme sur le lit. L'infirmière, prévoyante, avait toujours sur elle, depuis la première alerte de Cassis, une seringue à injection et des ampoules d'ergotine et de caféine. Elle fit prestement le nécessaire. Au bout de quelques minutes, l'hémoptysie était arrêtée, mais l'accident, cette fois, paraissait sérieux. L'officier avait vomi près d'un demi-litre de sang et sa faiblesse était extrême. Il indiquait, par gestes, qu'il avait soif, qu'il avait froid, en dépit de la haute température, que la lumière lui blessait les yeux. On ferma les rideaux. On apporta une boule d'eau chaude. En un quart d'heure, l'aspect des choses avait changé. Une atmosphère

d'ambulance remplaçait celle de la passion joyeuse dans la nature; la pitié dominait l'amour.

Dès le premier moment, Norade avait pensé à Barias. Il connaissait le tempérament, la blessure de François. Il avait une longue expérience de la tuberculose consécutive aux traumatismes de guerre. C'était lui qu'il fallait consulter, et immédiatement. Elle écrivit une longue lettre détaillée, suppliante, cependant que Bambarde se mettait en quête d'une automobile capable d'aller chercher le docteur en Avignon et de le ramener. Bambarde était un mutilé débrouillard. Il attela le break et se rendit, à deux kilomètres des Ombres, au mas du Chantre, où il dénicha une voiturette basse, qu'il saurait conduire. Mais il manquait d'essence. On en trouva trois bidons chez Estève, au hameau de Sylvéréal, « tout ce qui restait ». Une heure plus tard, la voiture roulait vers l'ambulance d'Éverjon.

Cependant Brécéan ne voulait ni ne pouvait parler. Il avait retrouvé son équilibre et, sa nature courageuse prenant le dessus, il cherchait à rassurer sa maîtresse à l'aide de petits papiers, sur lesquels il griffonnait d'une main hésitante : « *Ce n'est rien... Ne t'inquiète pas... Je t'aime trop pour faire mes malles... Renvoie cette sacrée lettre, cause de tout, à ton papa... Ça n'était pas la peine de déranger Barias, je*

sens que ça va déjà beaucoup mieux... Barias va nous sermonner, j'en suis horripilé d'avance... Ce tablier blanc te va joliment bien... J'ai envie de toi comme jamais, c'est bon signe. Ne t'avise pas surtout de me traiter en malade... Je n'ai encore que soif, mais j'aurai faim demain matin. »

Comme le soir venait, ces incessants billets témoignèrent d'une légère incohérence. La fièvre commençait.

Toute la nuit, le malade battit la campagne, appelant son cousin Lehadec, Aubanel et Paul Arène, qu'il confondait, et supposait avoir péri ensemble à la guerre. Norade, bien que tombant de fatigue, brisée par les émotions successives, le veilla comme elle l'avait fait tant de fois, avant de lui appartenir. Cet accident la ramenait ainsi à plusieurs semaines en arrière, à l'ambulance d'Everjon, à l'atmosphère avignonnaise, à l'existence chaste, irréprochable, mais fade et sans but, qu'elle menait auprès de la tante Istre. Elle se demandait ce qui serait arrivé, si elle était retournée plus tôt à Cassis, auprès de son père et de Téron, dans ce milieu pittoresque et vivant des patrons pêcheurs, où s'était écoulée sa petite enfance. Sans doute aurait-elle épousé un brave garçon, qui serait à la guerre, ou prisonnier, ou tué par les Allemands. Mais si elle avait tout de même rencontré Jean-François, ou un autre ressemblant à Jean-François?... Il y avait en elle une force et une indépendance

amoureuses, qui ne seraient pas restées inemployées. De qui tenait-elle cette flamme dangereuse, ornement et tourment de l'existence?

Brécéan avait cessé de divaguer. Il s'était assoupi, respirant d'après un rythme dyspnéique, les mains sur le drap blanc. Norade regarda ces mains, ces ongles légèrement bombés où commençait à paraître la lésion bacillaire; puis ce beau visage régulier, cette moustache blonde aux poils fantaisistes, ces cheveux blonds abondants, ce cou plein et ferme, qu'elle avait plaisir à embrasser. Elle connaissait la fragilité de cette solide apparence; elle avait vu, depuis le début de la guerre, disparaître en peu de temps, sous le million de petites pioches des démolisseurs invisibles, ces édifices de sang, de nerfs, de tissus et de muscles, que les mères avaient enfantés, puis élevés avec tant de soin. Le terrible fléau de Bellone qui ramasse, multiplie et concentre tous les autres, l'alcool, le vice, les poisons chroniques, la paresse, la syphilis et jusqu'à la rage, hâtait aussi la tuberculose et précipitait ses ravages. La jeune fille se reprochait d'avoir oublié le malade, dans les transports qu'elle éprouvait auprès de l'amant. Sans doute était-elle pour quelque chose dans cette brusque recrudescence d'un mal assoupi.

L'aube venait, avec son frisson maléficieux. Norade aperçut un trait rose — la chambre donnant au levant — aussitôt salué par les chants

des coqs, qui se répondaient, s'excitaient, s'encourageaient de mas à mas. Un pépiement frénétique d'oiseaux, nichés dans les grands arbres du jardin, semblait réclamer quelque chose de mieux, en fait de lumière et de chaleur. Un second trait, vert celui-ci, apparut ensuite, une bande d'un or très léger et ductile, pareille à un collier de riche fermière, d'où se détachaient des parcelles brillantes, qui criblaient le vert et le rose. Le peuple de l'air continuait à s'égosiller, cette grande nouvelle remplaçant pour lui, et avec avantage, les journaux du matin. Peut-on rien imaginer de plus important que la certitude d'un jour de plus, avec le retour du soleil ! Les sensibles volatiles ne sont jamais très sûrs, au fond, que le monde va reprendre et continuer, par l'apparition de la boule de feu, magnifique et bienfaisante, où se raniment quotidiennement les choses et les gens. D'où leur joie sincère, leur surprise, leurs clameurs et leurs estramborts.

Ce spectacle sublime, en dépit des circonstances, ranima l'énergie de Norade. Téron avait raison : il y a un concert permanent, a puissantes harmonies, dans la nature. Le Père Sidoine avait raison : il y a un chef d'orchestre pour ce concert. Ouvert comme pas un à la poésie et à l'amour, le cœur de la Provençale ne pouvait être fermé à la religion. Elle s'agenouilla, pria avec ferveur, devant le crucifix attaché au mur,

au-dessus du bénitier traditionnel, et dépassé par deux rameaux de buis. Elle aurait voulu avoir des remords plus vifs et plus cuisants, pour l'état de péché qui était le sien. Elle avait cru les sentir monter en elle dans les ténèbres. Mais l'aube les avait dissipés.

François dormit tard, jusqu'aux environs de midi. Il se réveilla de bonne humeur, avec une gaieté d'enfant, qui parut excessive à la jeune fille. Elle prit sa température. Il avait 38°. Il voulait se lever. Elle l'en empêcha. Marie Téron, puis Audiberte, vinrent aux nouvelles; Norade ne leur fit point part de ses fâcheux pressentiments. Elle voulait laisser les fenêtres fermées et les stores baissés, à cause de la chaleur. Son amant exigea qu'elle les ouvrît toutes grandes, afin, disait-il, de respirer pleinement l'air du bon Dieu. Il affirmait qu'il avait de l'appétit. Néanmoins, après un œuf à la coque et une bouchée de côtelette, il se déclara rassasié. Le vin, non plus, ne lui disait rien et il avait rêvé de sources limpides, qui coulaient devant sa soif ardente, sans qu'il eût la possibilité de s'y désaltérer.

Vers quatre heures de l'après-midi, le halètement d'une voiturette automobile se fit entendre sur la route sèche et poudreuse. Bambarde ramenait le docteur Barias; celui-ci n'avait pas voulu refuser de répondre au pathétique appel de son infirmière préférée. Mais il était de mé-

chaude humeur et une panne, subie au sortir d'Arles, n'était point faite pour l'adoucir. Naguère il tutoyait couramment Norade, en bon grand-papa bourru qu'il était. Cette fois, au début il lui dit vous : « Ah je vous retrouve mademoiselle Pertus ! Voilà commencent finissent les dîners à la Bartelasse ! Toutes les mêmes, les jolies filles ; l'amour passe avant le devoir... Eh bien, qu'est-ce qui lui arrive, à votre galant ? »

Norade s'attendait à pire. Elle ne fut pas décontenancée et répondit posément, comme au rapport matinal de l'ambulance : « Le lieutenant a eu hier, à la suite d'une légère contrariété, une violente hémoptysie. Un demi-litre de sang environ. C'est la seconde manifestation de ce genre depuis deux mois. La précédente était beaucoup moins grave. J'ai fait le traitement classique, une piqûre d'ergotine, une de caféine, puis j'ai attendu votre venue. Oh ! docteur, que vous êtes bon, que je vous remercie ! »

La riposte prévue ne tarda pas : « Fichez-moi la paix, ma chère enfant, avec votre reconnaissance. Ce n'est pas pour vous, c'est pour lui que je suis venu. Je ne veux pas laisser partir un brave gars, qui nous a donné tant de mal et que nous avons déjà remis sur ses pattes. Allons, conduisez-moi auprès de lui... C'est très chic ici, c'est le véritable mas provençal. Par exemple, vous m'avez envoyé un sacré clou. Quel tacot ! Nous avons failli rester en plan sous la cani-

cule. Si je vous ai maudits tous deux, votre chauffeur pourra vous le dire! Il a l'air intelligent, ce garçon-là. Le drôle de nom, Bombarde!

— Bambarde, rectifia la Provençale.

— Bombarde, Bambarde, c'est la même chose. » Malgré son âge, Barias escaladait les marches de pierre, avec une étonnante agilité. Il faillit bousculer Marie Téron, que Norade lui présenta à la hâte et à laquelle il ne prêta aucune attention. A peine introduit dans la chambre, au premier coup d'œil jeté à Brécéan, le praticien était fixé : il s'agissait d'une phtisie à marche rapide, vraisemblablement impossible à enrayer.

Tout en auscultant la caverne pulmonaire et les bronches adjacentes et déjà attaquées — il voyait cela comme un peintre voit un paysage, dans l'ensemble et dans le détail — Barias se demandait ce qui valait le mieux : laisser le mal achever son œuvre, en ne séparant pas ces deux malheureux enfants, en leur laissant les suprêmes délices de leur amour condamné; ou tenter une lutte désespérée, en les séparant, et gagner un an peut-être de survie, au prix du cruel tourment de l'absence. Car ce savant était un sage et un compatissant; il connaissait les affres morales, pires que les souffrances physiques; il cherchait à les soulager, à les éviter, à les supprimer. Au fond, tout au fond, il ne lui avait pas déplu que ce beau blessé, cette belle

infirmière fussent irrésistiblement attirés l'un vers l'autre et récompensés ainsi de leur dévouement et de leur bravoure. Une considération fit pencher la balance en faveur de la séparation : le souci de la santé de l'amoureuse et la crainte de la contagion. Barias voulait bien accompagner Roméo et Juliette, mais pas jusqu'au dernier acte et au partage du poison dans la coupe bacillaire que sont les lèvres avides des amants. Aussi relevant sa tête chenue, après un examen long et attentif, accompagné de songerie, le vieux clinicien rendit l'arrêt que voici : « Garçon, petite, je vais vous faire du chagrin, un gros chagrin, c'est mon devoir. Il ne faut pas m'en vouloir. Ecoutez-moi — et il leur prit les mains — on me dit brusque et bougon. C'est vrai, mais je comprends qu'on s'aime, quand c'est pour de bon. Je vois bien que vous, c'est pour de bon. Les corps et les esprits s'attirent comme les astres. Alors, je ne vous gronderai pas. C'est inutile. Toi, mon petit, tu peux et dois guérir. Toi, ma bonne fille, tu es pour quelque chose, bien innocemment d'ailleurs, dans le dernier accident... mais... mais... — ajouta-t-il en voyant le trouble de Norade — tu n'es pour rien du tout dans le début. Donc tu es pincé, Brécéan, tu as un trou grand comme une noisette, — ce n'était pas vrai, la lésion était beaucoup plus forte, — au sommet du poumon droit. Il s'agit d'enrayer ça. Comment? Vous m'avez

deviné : l'un à droite, l'autre à gauche. Norade Pertus je te remmène en Avignon, dans le tacot de l'ami Bom... mais non, de l'ami Bambarde. Toi, garçon, je t'expédie illico en Savoie, en Tarentaise, à Vulmis, altitude très convenable, où te soignera mon copain Vanelle, un type épatant, un guérisseur, qui te nettoiera de tes bacilles en six mois. Je vous demande six mois de patience. Est-ce compris?... Autrement, je ne réponds de rien.

— J'aime mieux mourir et rester ici... ou emmener Norade... répondit Brécéan.

— Parbleu ! A toi, petite. C'est sur toi, ma chère infirmière, que je compte en cette circonstance. Préfères-tu sa mort ou son départ?

Les yeux de l'officier étincelaient. Il semblait vouloir fasciner sa maîtresse, qui avait une lame de couteau dans le cœur. Elle en éprouvait le tranchant et le froid. Elle répondit fermement, de sa voix douce et persuasive : « François, je t'en supplie, obéis au docteur! Si tu m'aimes autant que je t'aime, accepte, pour ton salut, cette séparation, qui sera courte...

— Courte! Six mois!... Ah! par exemple!

— Qui sera longue, si tu préfères, et âpre, et terrible j'y consens, mais qui est nécessaire, puisque le docteur nous l'impose. Aie autant de courage qu'une faible femme.

— Je ne pourrai jamais... non... non... c'est impossible, — répétait Brécéan avec une mine

devenue farouche et une toux où du verre se brisait, — comment veux-tu que je me passe de toi?

— Allons, allons, intervint Barias, et si ton congé n'avait pas été renouvelable, s'il t'avait fallu rejoindre ton corps pour chasser le Boche de France, en fier soldat, toi, le brave des braves, comment aurais-tu fait? L'aurais-tu emmenée, elle, au régiment? Je ne te vois pas désertant, comme dans *Carmen*. Un héros devant les mitrailleuses, une loque devant deux beaux yeux de femme (je conviens que ceux-ci sont fort beaux), tel est le type de l'officier français. »

Là-dessus le docteur fit un signe à l'infirmière et tous deux quittèrent la chambre, où l'amoureux gardait maintenant un farouche silence : « Tu m'as compris, petite, fit le maître à voix basse, si vous restez ensemble, si tu l'accompagnes à Vulmis, il ne pourra s'empêcher de coucher avec toi et, au point où il en est, dans six mois il sera nettoyé. »

— C'est donc sans remède?

— Ai-je dit cela? Avec le poumon, on ne sait jamais. Les plus profondes lésions cicatrisent. A une condition, c'est que la fièvre de la possession ne vienne pas les aggraver... Je sais que c'est dur... Il le faut.

— Quand partons-nous? demanda la jeune fille, qui avait pris sa résolution.

— Dans une heure.

— C'est bien, je vais le décider. Je serai

à la porte, avec ma valise, dans une heure.

Elle rejoignit son amant. Il avait le visage immobile, effrayant et résigné, d'un condamné à mort. Mais ce n'était pas la mort qu'il craignait. Norade pensait qu'il lui demanderait de l'attendre à Cassis, plutôt qu'en Avignon, où elle retrouverait Jérôme, la tante Istre et les mille petits liens de l'habitude. A sa grande surprise, Jean-François lui conseilla au contraire Avignon, où elle serait entourée de plus de soins et d'attentions que dans le rude milieu des patrons pêcheurs. Il exigea qu'elle acceptât une somme de six mille francs, qu'il avait mise de côté, afin de lui assurer, pour quelque temps, l'immédiate indépendance. Il la prévint qu'il la considérait comme sa femme légitime et qu'en cas de malheur il la faisait sa légataire universelle. En vain cherchait-elle, dans son horreur des questions d'argent, à éluder ce thème doublement pénible, il y revint avec insistance et fermeté, si bien qu'elle finit par dire oui à tout. C'était le plus simple. Aucune allusion ne fut plus faite, de part et d'autre, à la lettre malencontreuse qui avait déclenché l'accident et réalisé, par un détour imprévu, le vœu égoïste de la tante Henriette.

— Comme le décor change! — soupirait l'officier, aussi résolu qu'au moment de sortir du boyau pour l'attaque. — Il y a encore quelques heures, nous tenions le bonheur complet. Nous voilà amenés, ma pauvre chérie, à le briser de

nos propres mains. D'ailleurs, fit-il en confidence, Barias nous embête, et je ne compte pas rester six mois loin de toi. Ou ça n'ira pas mieux, et alors à quoi bon prolonger le supplice? J'accourrai avec ma fièvre et mes microbes dans tes beaux bras. Ou ça ira mieux, et nous fêterons, à notre manière, ma guérison. De toute façon, ô ma Norade, l'atroce délai sera abrégé. »

Il pensait que la séparation n'aurait lieu que le lendemain matin. Il sembla atterré d'apprendre qu'elle était immédiate. Il avait encore tant de recommandations à faire, tant de détails de correspondance et de vie courante à régler! Mais cette agitation lui était mauvaise, la toux augmentait, le fond des regards devenait sombre et âpre à mesure, et Norade comprit qu'il était sage en effet de couper court. Son cœur défaillait. Sa liaison, bien que récente, faisait d'elle, de toute sa nature frémissante et voluptueuse, une multitude d'images en commun avec son ami, sensibles, charnelles, intellectuelles, que la perspective du départ déchirait, et qui saignaient déjà dans le souvenir. Elle accomplissait automatiquement un devoir qui la martyrisait. Ce devoir, par brusques éclairs, lui apparaissait comme une folie. Si l'homme qu'elle adorait mourait loin d'elle, sans la suprême consolation de son baiser d'adieu! Au milieu de cette douleur et de cette angoisse, il lui fallait penser à mille soucis, mettre en

ordre ses petites affaires, remercier Marie Téron lui recommander son cher malade, ainsi qu'aux serviteurs, distribuer les pourboires. Elle se dédoubla donc vivement, une partie d'elle-même demeurant attentive et active, tandis que l'autre se désespérait et pleurait la félicité si promptement enfuie.

La baïlesse, Audiberte, Bambarde, les gens du mas des Ombres étaient consternés. Ces amoureux, tombés du ciel, avaient conquis l'affection de tous. Le drame pathologique, qui les forçait à se séparer, était en général mal compris : on supposait que le patron Pertus, désireux de marier sa fille à sa guise, avait appelé à la rescousse le docteur Barias, chargé de l'enlèvement de Norade et du retour à la raison. Cette légende était plus conforme à l'invention dramatique des Sylvéréalois que l'humble vérité. On imagina même que le patron Téron était un proche parent du jeune officier, venu pour prêter main-forte à Laurent Pertus. Le voyage insolite de la patronne à Paris fut aussi relié à cette mystérieuse affaire, dont le bruit courut en rampant jusqu'à Aigues-Mortes et aux Saintes-Maries.

Une heure après l'heure fixée, Norade montait dans la voiturette, auprès du docteur, derrière Bambarde. Marie Téron pleurait, chargée de recommandations par la jeune fille, qui lui confiait la première convalescence de ce qu'elle avait de plus cher au monde. Il avait été for-

mellement défendu à Jean-François de se lever pour dire adieu aux voyageurs. Mais, comme l'automobile contournait le mas, on vit le Breton debout, à la fenêtre, pâle et les yeux brillants, qui envoyait un ardent baiser à la fugitive. Elle le lui rendit de toute son âme. Jamais elle n'aurait cru pouvoir supporter un pareil arrachement, à la fois maternel et sensuel, où se confondaient toutes les souffrances que forgent les amants pour l'avenir, quand ils se tiennent, serrés et fous, entre les draps à odeur de thym.

CHAPITRE VII

SÉPARATION

« Ai-je rêvé? »

Norade pouvait le croire en contemplant sa chambre de jeune fille, dans la maison de la rue Parapharnerie, d'où, quelques semaines auparavant, elle s'était enfuie vers l'amour. Septembre dorait le toit d'en face, mais laissait la ruelle sans soleil. Elle était revenue depuis huit jours,

cependant, le trajet de Sylvéréal à Avignon, en auto, en compagnie du Dr Barias et de Bambarde, l'accueil extasié de la tante Istre et de Jérôme, la reprise douloureuse de ses habitudes, moins l'ambulance et la distraction des soins aux blessés, tout ceci lui apparaissait à travers un brouillard d'angoisse. Elle se sentait comme amputée d'une partie de son âme, ou plus exactement comme divisée en deux moitiés, dont l'une était demeurée auprès de Jean-François.

La séparation avait été si brusque, si inattendue! Elle ne vivait, une heure chaque matin, que par l'arrivée et la lecture de la lettre quotidienne de son amant, pleine de cris de passion et de douleur, mais d'une écriture ferme et rassurante. Elle guettait le pas du facteur sur les cailloux pointus, son coup de sonnette, son appel : « Courrier! » Personne ne bougeait dans la demeure, afin de ne pas gêner l'amoureuse, qui se précipitait en robe de chambre, les cheveux hâtivement relevés, au-devant de la bienheureuse enveloppe. A peine en possession de sa proie, elle se recouchait, pelotonnée dans l'attitude de la chatte qui va bondir, et, avec un grand battement de cœur, lisait, une fois gloutonnement, puis deux, puis trois, pour savourer, cherchant l'intention derrière le mot, l'état sensible derrière l'expression, se laissant posséder par ce style âpre et nu, qui était celui de l'officier. Toute la journée elle en sentirait la rayonnante chaleur, la tendresse. Le soir seulement elle répondrait, sans peser les termes, donnant tout son être, puis elle irait, à travers les rues sombres, jeter elle-même sa lettre à la grande poste :

« Ai-je rêvé? »

La mémoire des femmes n'est pas la même que celle des hommes. Elle s'attache aux sensations et aux émotions, plus qu'au dessin des circonstances, et ses perspectives sont plus nuancées. Elle est infiniment plus adhérente, pour tout ce

qui touche à la mélancolie, aux replis situés entre la joie et la peine et que le souvenir déplisse avec délices. Telle parole, tel petit fait demeuré sans importance, aux regards de la mémoire masculine, deviennent, pour la féminine, un aliment divin, le pain de la vie intérieure. C'était là le cas de Norade. Elle entendait la voix, l'accent de son amant; elle voyait l'inflexion, parfois désabusée, de sa bouche, son rire heureux, sa façon de manger, son sommeil; elle le situait sur le port de Cassis, sur la route de la calanque, dans le break, aux Saintes-Maries, éclairé par la lune, au cagnard du mas des Ombres, en plein soleil de la Camargue et la main sur les yeux...

Trois jours après le départ de celle qu'il aimait, malgré les remontrances de Marie Téron, qui ne le trouvait pas assez remis de son alerte pulmonaire, Brécéan était parti pour la Savoie. Il venait d'arriver à Vulmis et il envoyait à sa bien-aimée ses premières impressions :

« Ma Norade,

« Me voici au port, dans la confortable chambre de la petite auberge de Vulmis, ta chère photographie en face de moi. J'ai trouvé deux lettres de toi à l'arrivée, à la poste restante de Bourg Saint-Maurice, et j'en ai été bien heureux; car je craignais la distraction naturelle, ou que mes dernières indications pour le changement d'adresse ne te fussent pas parvenues à temps! Ces hommes sont d'un méticuleux!

Les nouvelles de la victoire arrivent ici, grâce aux petits journaux locaux, plus rapidement qu'au mas des Ombres. C'est la grande, grande et grande victoire. Notre amour aura vu ses ivresses doublées par la délivrance de la patrie. C'est un signe des dieux. Seule cette pensée rend l'absence moins intolérable. »

— Ce n'est pas mon avis, songeait Norade. Le bonheur appelle le bonheur et la joie publique aiguise encore la peine privée.

Mais, par la télépathie naturelle aux amants, la lettre lui apportait aussitôt une réponse à cette objection :

« Ne t'écrie pas, en lisant ceci : Voilà le perfide déjà consolé! Ce qui me console, c'est la certitude où je suis de la convergence des circonstances heureuses. Va, nous serons réunis de nouveau bientôt et cette fois pour ne plus nous quitter! J'ai déjà vu le Dr Vanelle, l'ami de ton ravisseur, du papa Barias. Il lui ressemble, bourru et bon comme lui. Il m'a ausculté longuement, attentivement, en avant, en arrière, sous les bras. Il m'a fait tousser et compter. Je me croyais à l'ambulance d'Everjon, moins ce qui faisait pour moi un paradis de ma petite cambuse, tu te rappelles, au bout de la salle des fiévreux. Il ne m'a conseillé d'autre traitement que la fenêtre ouverte et la suralimentation. Il m'a promis — le ciel l'écoute! — que je serais promptement rétabli, mais sans fixer de date, comme font les docteurs. Je les connais, étant de la partie. Ils ne veulent jamais se compromettre. Celui-là habite au bout du village. Il s'y est installé un laboratoire, étudie un nouveau sérum et ne descend que rarement au bourg. Il tient de l'ermite et du thaumaturge. La guerre ne

semble pas le préoccuper. En tout cas il n'en parle pas et je ne lui en ai pas parlé non plus. Il m'a dit simplement que je n'étais plus bon qu'à faire un civil et que je ne devais plus songer à me battre. Cela me désolerait, si tu n'étais pas là pour m'inviter — pardon, pour m'admettre — à des travaux moins glorieux, mais plus doux que ceux du champ de bataille et sur lesquels je n'insiste pas, pour ménager, de loin, un sentiment de pudeur et de décence que nous ne ménageons guère de près, avouons-le. Je sais bien que la joie fait peur; je n'admettrai jamais que celle de la possession fasse mal, et je soupçonne Barias de m'avoir éloigné de toi par jalousie, sous un prétexte de santé, parce qu'il a un secret béguin pour son infirmière.

« Ne t'avise pas au moins d'être coquette avec le cousin Jérôme. Je t'avertis que l'abstinence et la distance me rendent jaloux et prompt aux soupçons, mêmes injustifiés. Othello et Manfred voisinent actuellement dans une imagination que n'apaisent plus les chants délicieux de Norade. Il me reste *notre* Mistral, *notre* Aubanel; hein, comme on les aime, depuis qu'ils nous apparurent sur le chemin des Ombres, avec Daudet, Roumanille et Arène! Ces poètes sont nos amis, vois-tu, comme nous sommes les leurs. Ils chérissent en nous les amants fidèles, comme ceux et celles dont ils nous ont conté l'histoire, comme Mireille, Zani, Vivette et Sapho, et ils nous rapprocheront, ma chérie, après nous avoir consolés. Ce que le vulgaire appelle leurs fictions est plus réel que la vie même, et redresse ce qui est mal fait dans la vie. Voilà un fameux sujet de thèse : Le monde amélioré par les chantres de l'amour. Mais le titre est prétentieux et a l'air d'un titre boche... Ah! que je t'aime!... »

— Norade, ma chérie, puis-je entrer? demanda humblement, derrière la porte, la voix de la tante Istre.

Elle était, comme presque tous les vieillards, intempestive. La jeune fille, malgré sa patience, l'envoyait à tous les diables, en cachant sa lettre sous l'oreiller.

— Mais, certainement, tu peux entrer, tantine.

— Impossible, même à nous, confiseurs, d'avoir du chocolat, dit la tante. Je fais à Jérôme un café au lait. En veux-tu un aussi?

— Bien volontiers.

— Avec une tartine de confiture?

— Avec une tartine de confiture. Le journal est-il arrivé?

La tante Henriette répondit que oui, mais qu'il était resté en bas. Elle avait entendu le facteur et elle guettait, sur le visage de sa nièce, l'effet produit par la lettre quotidienne. Elle détestait naturellement Brécéan, qui était à ses yeux un infâme séducteur, justement puni de tuberculose, et elle souhaitait sa mort le plus vite possible, pour que Jérôme pût épouser Norade. Le reste lui était indifférent. Depuis le retour de la jeune fille, dont l'aventure était connue en Avignon, des lettres anonymes, pleines d'injures et de railleries, parvenaient chaque jour à la confiserie. Mlle d'Everjon avait déclaré solennellement qu'elle ne reverrait jamais la

coupable et interdit à sœur Odile, plus indulgente, de la saluer dans la rue. Les deux sociétés, l'aristocratique et la bourgeoise, condamnaient à qui mieux mieux cette dévergondée, qui avait déshonoré l'ambulance et flétrissaient la scandaleuse indulgence de Barias. Les gens « bien » délaissaient la boutique, privée d'ailleurs, par les restrictions, de ses plus savoureuses spécialités. Mme de Fontvenet elle-même, gourmande comme une chatte, avait cessé ses commandes. En revanche les commerçants, le douanier Arsène et l'élément populaire se montraient favorables à Norade, qui secouait les préjugés courants et récompensait la valeur militaire comme une femme sait le faire, par le don de sa jolie personne. Le bruit de la maladie de l'officier, en se répandant, ajoutait l'auréole de la compassion à celle de l'amour. Plus d'une jeune fille bien élevée enviait en secret le sort romanesque de « la petite de la confiserie », étudiait de loin son allure et sa coiffure, quand elle la rencontrait rue Joseph-Vernet, rue de la République, ou à la sortie de l'église. Les jeunes embusqués, dans leurs magnifiques uniformes, lui faisaient les yeux doux au passage. En dix jours elle était devenue une des curiosités d'Avignon et c'était tout juste si on ne la montrait pas aux soldats anglais flegmatiques et aux bruyants Américains qui marchaient, fumant leurs pipes

et se donnant de larges tapes sur les épaules.

Après un certain nombre de propos inutiles, Mme Istre revint à son sujet préféré, qui était l'analyse du caractère de Jérôme, auquel elle prêtait de hautes qualités, comprimées par une timidité invincible. Depuis le retour de Norade, à en croire la vieille dame, le cher « demeuré » avait subi une transformation psychologique extraordinaire, repris le goût de la lecture et même de la conversation. Elle citait de lui des phrases banales, en leur attribuant un sens profond, et de mornes plaisanteries dont elle riait, espérant que Norade en rirait à son tour. Mais l'esprit de Norade était ailleurs, là-bas, dans la brumeuse Savoie de septembre et elle attendait impatiemment la fin de cet oiseux bavardage pour reprendre la lecture de sa lettre :

« Ah ! que je t'aime !... Depuis le moment où je m'éveille jusqu'à celui où je m'endors, je ne te quitte pas une minute, je m'installe rue Paraphernerie, je remarque les personnes qui entrent chez la tante Istre, les allées et venues de la bonne, que tu envoies mettre tes douces lettres à la poste, les apparitions inquiètes du chat ; je flâne à la devanture, devant les cédrats confits. Quand tu sors, légère et vive et court vêtue (la mode l'exige), je t'accompagne dans tes courses à travers cette chère cité d'Avignon, que nous connaissons si bien et que nous aimons. Mais, pendant que tu essaies une écharpe ou une voilette, dans un magasin de nouveautés, je vais me promener vers les remparts aux créneaux dorés et j'écoute le bruissement du temps

sur la pierre. Ainsi je me sépare en imagination, et pour un illusoire instant, de toi, au sein de notre longue séparation trop réelle. Cependant, comme un somnambule, j'ai quitté l'auberge de Vulmis et je me suis aventuré sur une route de montagne qui va je ne sais où, à travers un bois aux nombreuses essences. Je respire largement et librement. Le Dr Vanelle a raison, l'air a ici une saveur curative, fortifiante. Il donne de l'espoir comme un vin. Il grise. Il rend euphorique. Une multitude de petites plantes et de fleurs d'arrière saison solliciteraient ma curiosité, si le botaniste n'était pas mort en moi depuis le début de la guerre, en même temps que le physiologiste et qu'un certain nombre d'autres personnages en « iste ». Tu m'as détourné de la médecine et incliné vers la poésie. Ta Provence m'a inondé de sa lumière. Le verbe « savoir » n'a que le troisième rang. Vivre et aimer passent avant lui. Ou plutôt, l'amour c'est la vraie science, le véritable instrument de la seule Science, qui est celle du cœur humain.

« As tu remarqué — certainement, car tu remarques tout — que les amants séparés, bien avant même Chateaubriand, rencontrent toujours un solitaire, un original, une manière d'ermite. Je n'ai pas failli à la règle. Mon nouvel ami est un bûcheron, vieux et courbé, qui coupe des arbres marqués d'une croix rouge, pour en faire des traverses de chemin de fer. Son fils, qui l'aidait dans son travail, est prisonnier des Allemands depuis deux ans. Le bonhomme a reçu de lui une demi-douzaine de cartes postales, timbrées du camp de Giessen, qu'il m'a montrées hier. Il est fier de lui, moins que de sa fille, une beauté locale, paraît-il — je ne l'ai pas encore aperçue — du nom demodé d'Adélaïde. Lui s'appelle Antor. Adélaïde Antor, quel beau nom

d'héroïne ! Celle-ci, paraît-il, coupe un arbre, solide et résistant, aussi facilement que d'autres une rose sur sa tige. J'ai dit à mon nouvel ami : « Elle saura mettre son mari au pas, s'il ne marche pas comme il faut. » Il a ri et m'a expliqué que cette jeune vierge avait le cœur dur comme du chêne. Ni galant, ni soupirant, ni aspirant, rien !

« Il est dix heures du soir. Ma petite lampe baisse, faute de pétrole. Il est rare ici, comme tu penses, en ce moment, le pétrole ! Il faut donc que je l'économise. Cette lettre partira demain matin et je la numérote, afin que tu saches combien de fois je t'écris et si le courrier te parvient régulièrement. Je t'embrasse ardemment, passionnément, avec fureur, sans ménager ta coiffure ni ta poudre ? Je me serre contre toi ainsi qu'au mas, après déjeuner, au centre de cette divine chaleur confondue avec notre fièvre. Ma Norade, ma petite Norade, je tends les bras, j'étreins le vide, je ne puis déjà plus supporter ton absence.

« Ton amant,

« JEAN-FRANÇOIS. »

De nouveau, l'on frappait à la porte. De nouveau, elle cacha sa lettre, dans son corsage, cette fois. C'était Jérôme, long, maigre et triste, avec sa tête de buis aux yeux trop grands et fixes, qui venait offrir à sa cousine un exemplaire de l'*Armana prouvençau* pour 1880, découvert à la devanture de la librairie Roumanille, rue Saint-Agricol, demeure historique, véritable sanctuaire du félibrige. Ce cadeau n'était qu'un prétexte. Le garçon avait pris visiblement son

courage à deux mains pour dire à celle qu'il aimait quelque chose d'important, d'essentiel, qui ne pouvait être remis. Elle s'attendait à une déclaration, elle en souffrait d'avance, elle cherchait les paroles apaisantes et consolantes qui envelopperaient son refus ; mais il arriva tout autre chose que ce qu'elle prévoyait. Jérôme, ayant posé la brochure jaune safran sur la table, demeura un moment immobile, comme s'il rassemblait son énergie vacillante, d'un effort surhumain. Ses lèvres sèches, disjointes avec peine, articulèrent ceci : « Si jamais tu repartais, Norade, je dois te prévenir que je me tuerais... » Il ajouta après un silence : « Je ne pourrais pas faire autrement. » Puis il tourna les talons et s'en alla à pas comptés, marionnette qui vient de débiter son couplet. Le saisissement de la jeune fille était tel qu'elle ne put proférer un son. Elle le regarda disparaître avec terreur comme s'il sortait déjà de ce monde. Elle comprit que le drame était en chemin, qu'il était proche et inévitable. Car il lui serait tout à fait impossible, quels que dussent être ses remords, de ne pas répondre au premier appel de Jean-François.

Autant que possible Norade, dans ses promenades ou ses courses, évitait l'ambulance d'Éverjon. Un soir pourtant, à la nuit tombée, elle revint par là, et le vieux portail, les fenêtres éclairées, un relent d'infirmerie, lui rappelèrent

la rencontre de Brécéan, la germination de leur délicieux délire. On répète volontiers que les commencements, les premiers aveux, les premiers attouchements sont ce qu'il y a de meilleur. Peut-être, quand la flamme s'arrête en chemin ou retombe sous la cendre de l'habitude. Mais, quand elle s'accroît et gagne toutes les maisons intérieures de la vie, ses rougeoiements du début apparaissent, par comparaison, peu de chose. L'amoureuse en était là de ses réflexions, quand elle fut frôlée, dans les demi-ténèbres, par une ombre fluette, à odeur de linge, qui se hâtait.

— Sœur Odile !

L'ombre s'arrêta. Sous la cornette blanche, une voix timide, presque effrayée, murmura : « Oh, c'est vous, mademoiselle Norade ?

— Pourquoi mademoiselle ?... Vous m'en voulez aussi, comme les autres ? Vous êtes donc fâchée contre moi ?

La religieuse prit par le bras son interlocutrice et la mena loin de l'unique réverbère, qui projetait sur la place une petite lumière tremblotante : « Je ne vous en veux pas, je ne suis pas fâchée. Mais Mlle d'Éverjon est terrible sur ce chapitre. Si elle me voyait vous parler, elle me renverrait à ma communauté. J'ai su, par le Dr Barias, que vous étiez de retour chez Mme Istre. N'êtes-vous pas trop malheureuse au moins ?

Que signifiait par ces mots, sœur Odile? Norade répondit par une question : « Avez-vous beaucoup de nouveaux blessés ?

— Moins qu'avant. Depuis les offensives victorieuses, nous nous ne recevons plus de nouveaux que de loin en loin. On assure que la guerre va bientôt finir. Les Allemands sont battus.

« Les Allemands sont battus... » répéta machinalement l'ex-infirmière. Elle sentait tout à coup qu'elle n'avait plus rien de commun avec cette maison, où elle s'était tant dépensée, ni avec cette sainte fille, qui jadis l'aimait bien. La main sèche et le langage de sœur Odile lui versaient le froid et l'isolement. Après quelques paroles banales, elles se séparèrent. Cette fois-là, en rentrant chez elle, l'amoureuse s'enferma et pleura longuement. Elle se croyait environnée de réprobation. Elle ne descendit pas dîner. Elle songea à partir immédiatement pour Vulmis, à retrouver sa seule raison d'être, quoi qu'il dût en résulter : « Je le soignerai. Nous serons sages. Je le guérirai mieux que n'importe quel médecin. » Mais, tout aussitôt, elle reconnaissait la folie et l'impossibilité d'un tel projet. Comment résisterait-elle une minute au « feu du sang », selon le mot de l'aubergiste des Saintes-Maries !

Cette phase de découragement fut courte. En effet, le second jour, un peu avant le repas de

midi, la désolée, triant et disposant des fleurs qu'elle venait de cueillir dans la campagne, vit entrer dans la boutique le Dr Barias. Il était radieux :

— Tu es seule?

— Oui, maître.

— Alors, je m'assieds. Ou plutôt non, ça ferait entrer une de ces curieuses, une de ces pimbêches, une de ces « madame » que j'ai toujours à mes trousses et qui sont à l'affût d'une consultation gratuite. Voilà ce dont il s'agit : je viens de recevoir une lettre de Vanelle. Il me donne des nouvelles du lieutenant.

— Ah! mon Dieu!

— Ne pâlis pas, ne tremble pas, que diable! Vas-tu te trouver mal et me mettre une petite femme vapeurs sur les bras! Il n'y a pas de quoi. Le lieutenant est mieux. Entends-tu : il est mieux! J'ai voulu te mettre au courant tout de suite. Vanelle pense qu'il doit s'en tirer. Hein, te voilà rassurée!

— Merci, maître, merci, quel immense bonheur!

Sans se soucier des passants, qui pouvaient coller indiscrètement leur nez à la devanture, Norade se jeta au cou de Barias et l'embrassa trois, quatre fois, comme un grand-père chéri, au jour de l'an. Le vieux en était tout interloqué, tout ému. Depuis qu'elle était fautive, et gravement, il l'aimait davantage. La faiblesse d'une

jolie chair est un attrait, même pour le moraliste.

Cette première joie calmée : « Veux-tu m'expliquer, s'il te plaît, jeune insensée, pourquoi diable vous ne vous mariez pas. Cela ferait taire les jacasses d'Avignon, premier point. Ce serait plus propre et plus normal, second point... Tu secoues la tête... Quel est l'obstacle, où est-il? Pas dans le lieutenant, je suppose.

Norade soupira, d'une voix presque éteinte : « Les conditions de ma vie de famille sont telles que je ne puis... que c'est impossible.

— Ah! le cousin Jérôme... oui, j'ai entendu dire en effet...

Elle mit un doigt sur ses lèvres. Le « demeuré » pouvait rôder dans la maison. Barias écarquillait les yeux et agitait ses larges mains nerveuses, comme quelqu'un qui ne comprend pas : « Ça me dépasse! C'est ahurissant! Je vous crois tous mabouls, ma parole. Enfin, petite, ça te regarde. Je ne suis pas un évêque. Tu as mon estime médicale et mon affection. Tu auras mon approbation le jour où... »

La tante Henriette rentrait, pleine de politesses et de salamalecs, qui irritaient le vieux praticien. Il prit congé, laissant la jeune fille toute perplexe. Elle se demandait si elle devait raconter cette visite à Jean-François, dans sa lettre quotidienne. Finalement, elle lui fit part du pronostic rassurant de Vanelle, mais elle se

tut quant au conseil matrimonial de Barias. La pensée que son amant pourrait croire au moindre calcul, à la plus petite combinaison de sa part, lui était odieuse et intolérable. Les Pertus étaient de ces êtres fiers et fermés dont on dit qu'ils meurent la bouche cousue.

Les seuls bons moments de l'existence solitaire et désolée de Norade étaient ceux qu'elle passait au bord du Rhône froid et rapide, tantôt à la pointe de la Bartelasse, tantôt sur la rive droite ou gauche, longeant les oseraies. Afin de se créer une présence dans l'absence, elle emportait la dernière lettre reçue de Jean-François. Quand elle était arrivée à évoquer son sourire, sa voix et son baiser d'une façon exacte — (tous les amants séparés savent combien cela est diaboliquement malaisé ! — elle relisait une ou deux phrases, pour compléter l'hallucination. Tel le morphinomane, trompant sa faim du poison, se fait une injection d'eau pure. Elle tendait les bras, étreignant le vide, vers une de ces ombres rapides que déplace le vent dans le soleil. Elle murmurait le nom chéri, sur le ton de l'alcôve et du plaisir, ou le prononçait tendrement, distinctement, comme dans la causerie quotidienne, quand elle lui faisait une objection ou s'exclamait. Puis elle prononçait son nom à elle, « Norade », avec l'inflexion caressante, mais fort peu provençale, qu'y mettait le Breton bretonnant. Les paysages lumineux du Midi ont ceci

de nostalgique qu'une même inclinaison de la clarté, selon les heures différentes, les rappelle simultanément à l'esprit, ainsi que des images d'une même dorure. Ils forment, au souvenir, un album relié d'étincellement, que feuillette la joie dans la peine. C'est une force pour un pays, comme pour un auteur, que d'harmoniser et de concentrer la mémoire. Où qu'ils se trouvent, brumes, difficultés, ennuis, spectacle pressant de la mort dans l'abandon, la gêne, la détresse, les fils privilégiés de la mère Provence n'ont qu'à fermer les yeux de chair, pour voir avec netteté, et d'ensemble, une route, une allée de cyprès, une montagnette, une mer bleue entre les pins, qui les bercent et les consolent comme des enfants. Son pays chantait dans Norade, et ce chant était mêlé à son ami, et ce chant avait, au refrain, le regard, l'accent, la douceur des lèvres de son ami.

Elle allait, suivant ce chemin hésitant, perdu, interrompu, puis repris, herbu, marécageux, puis de nouveau sec et fendillé, qui accompagne le Rhône véloce. Un oiseau se levait à son approche en jetant un cri aigu, ou dans un cliquetis d'ailes frémissantes. Une bête d'eau plongeait, invisible. Le scintillement du fleuve lui rappelait celui de la Camargue, disposé selon les mêmes plans et secoué par le même mistral. Il n'est pas une fille de cette terre divine qui ne comprenne le langage du grand tourmenteur de

coiffes et de jupes, son conseil bohème et aventureux. Les raisonnables discutent avec lui. Les autres laissent partir leur bonnet dans son tourbillon irrésistible. Norade faisait partie de ces dernières. Que de fois, au cagnard du mas des Ombres, Brécéan et elle avaient savouré leur tiède quiétude, en dépit d'un coup de bourrasque, qui courait comme un fou vers la mer!

Elle allait, insouciante de l'heure, jusqu'à ce qu'une certaine nuance rose, apparaissant sur les toits des maisons, l'avertît que le moment était venu de reprendre le chemin d'Avignon. Alors le charme cessait. Alors elle se représentait la salle à manger triste, à odeur de renfermé, où elle s'asseyait entre la tante et Jérôme, comme une coupable à qui l'on pardonne. La conversation languissait, chacun redoutant un écueil, un mot qui pourrait avoir mine d'allusion, une réminiscence malencontreuse. Jamais la laideur comique de son cousin, tenant à une régularité absurde de traits trop grands dans une face petite, n'avait autant frappé Norade. De même les manies et les tics moraux de la tante Henriette ressortaient avec une vigueur imprévue. C'est que l'amour inquiet rend caricatural tout ce qui n'est pas lui et crée une caisse de résonance pour les imperfections ou la niaiserie ambiantes. Il n'est pas de pire satirique qu'une amoureuse sevrée de celui qui est tout pour elle et qui a emporté, en s'en allant, la beauté avec l'intérêt

de tout. Dante lui-même eût abordé Norade, la lyrique Norade, la *Vita Nuova* aux lèvres, qu'elle se fût écriée : « Ah ! quel grand nez ! » devant Shakespeare, récitant ses sonnets : « Quelle calvitie ! » — Elle avait au mur de sa chambre un petit portrait de Racine, attribué à Mignard, auquel elle tenait beaucoup. Car la musique des vers de Racine était pour elle la plus étonnante. Elle lui trouvait maintenant l'air guindé et la bouche amère. Il n'y avait que le Rhône et la vue étagée d'Avignon, tout en flammes roses, qui ne lui parussent ni diminués, ni critiquables.

Elle allait, et il lui arrivait, par un détour, absorbée qu'elle était dans son rêve, de se retrouver à Villeneuve, aux portes de la Chartreuse célèbre qui donne asile à une pouillerie. Ici elle rencontrait le Temps, bonhomme après tout, sa faux sur l'épaule, couvert d'une poussière de siècles, démolisseur infatigable, dont la silhouette la consolait. Celui-là avait éparpillé tant d'amoureux, tant d'amoureuses, tant de cœurs chauds, battant et saignant, qu'on aurait eu honte de pleurer devant lui, une lettre d'amour entre les doigts qui seront demain des ossements. « Marchand de rides ! » lui criait Norade. Il ne se retournait même pas, sachant que, dans quelques minutes, il ne resterait de cette jolie fille qu'un peu de poudre d'os, dans une pierre brisée, au fond d'un trou comblé,

n'importe où. Qu'est-ce que dix ans, à la Chartreuse de Villeneuve, qu'est-ce que vingt ans, qu'est-ce que trente ans? Le temps de sortir et de rentrer, et les cheveux bruns ont blanchi, et les lignes du corps, solennelles et douces, qui font crier de joie Jean-François, se sont affaissées, et les dents, brillantes sur la gencive rose, branlent dans leur alvéole grisâtre! Le Rhône coule moins vite, entre ses berges qu'il ronge, que la durée entre ces fresques usées et ces vieux puits. Il n'est pas d'eau, venue des glaciers, qui se précipite comme les ans; la nourrice finit à peine de chanter, pour endormir le nouveau-né, qu'on entend les coups de marteau clouant le cercueil du gosse devenu nonagénaire.

Chose étrange, du point de vue philosophique, et admirable, du point de vue humain, plus la belle, enivrée d'amour, méditait ainsi sur la mort, dans le cadre puissant de la Camarde, plus la brûlait le désir aux mille subterfuges. Elle reprenait, dans son corsage souple, la feuille de papier froissée, couverte de ces petits signes adorables, où se retrouve le mouvement naturel de la main qui écrit. Elle lisait avec délices, comme si François la pénétrait :

« Imagine-toi que j'ai vu, enfin, la chaste Adélaïde Antor et, du pont jeté sur le ravin, qui me servait d'observatoire, elle m'a paru te ressembler. Comme l'a avoué notre Aubanel :

Toutes les brunes chatounettes,
Depuis Zani, me font pleurer.

« C'est une personne brune, longue, svelte, de ta taille, de ta flexibilité, autant que j'ai pu en juger de haut. Son galant l'avait attrapée par la taille; elle riait et pliait, comme pour se dégager, puis, sur le point d'y réussir, elle se rapprochait de lui ainsi qu'une grande chatte en chaleur et lui coulait un baiser sur la bouche — mais oui parfaitement, ma chère, — pendant cinq minutes bien comptées. Elle va fort, la chaste Adelaïde, et son papa, je l'espère pour lui, est plus clairvoyant en matière de bûcheronnage qu'en matière d'éducation des demoiselles. Le garçon a sans doute perdu le souffle le premier, il a repris haleine comme un noyé, puis... ils ont recommencé la cérémonie. Tu conviendras que ce n'est pas un spectacle de famille, pour un amant privé de sa maîtresse par la fantaisie des médecins, et qui tire une langue de cent cinquante kilomètres, — est-ce exactement calculé? — dans la direction d'Avignon.

« D'ailleurs je me porte à merveille. Je me demande ce que je fais ici. Ma température, il est vrai, est encore de trente-huit et demi le soir; mais cela tient à ce qu'à cette heure-là, par une sorte de rite sentimental, je me représente avec plus de force ton adorable figure et ton corps obsédant. Je lâche ma lecture, quelle qu'elle soit — hier c'était *Phèdre*, notre *Phèdre* — et je me mets à te reconstruire mentalement. Tel un sculpteur en exil, qui aurait oublié sa statue et la ranimerait par le souvenir. Tu as beau dire, l'amoureux a raison d'assister le plus souvent possible à la toilette de son amoureuse et de la sécher et frictionner après le bain. Sans cela, j'aurais un mal infini à me faire de toi une image satisfaisante

avec des débris d'exactitude vêtue. Tu es une nymphe et une nymphe parfaite. Ne discute pas. Je te l'affirme avec toute mon autorité esthétique. Qu'irais-je faire dans les musées, quand j'ai devant moi une pareille chasseresse!... »

Norade lisait la suite en rougissant, mais avec cette reconnaissance infinie de la femme pour celui qu'elle inonde de joie. L'homme est toujours plus ou moins à ses yeux un naufragé, qu'elle sauve et qu'elle réconforte. Elle le chérit à proportion du besoin qu'elle lui suppose d'elle, de sa présence, de son aide, de son secours. Pour la fille du patron Pertus, ce Breton était le blessé qu'elle avait guéri, le poitrinaire qu'elle guérirait, le farouche qu'elle avait amadoué, le renfermé qu'elle avait ouvert, le Celte qu'elle avait ensoleillé, le mélancolique qu'elle rassérénait. L'amante est ainsi guettée par la mère, elle-même trop souvent dégradée par l'enfant, changeante et capricieuse. Ève est triple et ses métamorphoses lui permettent de triompher souvent, dans une lutte corporelle ou spirituelle, qui sans cela serait inégale.

Si quelques pensées humaines communiquent à travers l'espace, ce sont, à coup sûr, celles des amants. Comme le sucre, le phosphore et l'œil du chat, le désir bombarde des atomes, qui trouvent leur route vers le désir parallèle et correspondant. Établissant, dans leurs courriers, la concordance des heures, Norade et Jean-Fran-

çois pouvaient se convaincre qu'ils passaient, à la même minute, et à deux cents kilomètres de distance, par la même latitude sentimentale, intellectuelle et sensuelle, qu'ils étaient deux montres synchroniques et qui tintent en même temps. Les écarts ou divergences étaient l'exception, et ne faisaient que confirmer la règle. Pendant les repas, rue Parapharnerie, Norade partait mentalement pour cette Savoie qu'elle ne connaissait point, pour le pont et l'auberge de Vulmis, et elle surprenait Jean-François en train de déjeuner avec appétit, un portrait d'elle appuyé à la carafe, un journal déployé près de l'assiette. Cependant que Jean-François partait de même pour Avignon, pénétrait dans la maison grise et retrouvait Norade, mélancoliquement assise entre la tante et le cousin, sans écouter l'un ni l'autre. Le déplacement était immédiat et total. Il ne leur arrivait pas de flâner en route, ni de se rencontrer à mi-chemin. Les artilleurs cachés de la télépathie ne manquaient jamais leur but.

Depuis qu'elle était de retour, Norade redoutait l'humiliation que lui seraient la rencontre et le non-bonjour de Mlle d'Éverjon. Car cette personne, altière et comique, attachait une grande importance à ceux qui la saluaient ou ne la saluaient pas, à ceux qu'elle saluait ou ne saluait pas. Le monde se divisait pour elle en deux catégories : les damnés, dont elle ignorait

la présence; les élus, auxquels elle adressait un signe de tête. Comme elle répétait volontiers en parlant de ses victimes : « Je lui ai fait une avanie », on l'avait surnommée « Mlle de Sainte-Avanie ». Quand elle écrivait à ses fermiers ou à ses fournisseurs, elle terminait sa lettre par cette formule de courtoisie : « Je me porte bien. » Sa grande fortune imposait le respect et son avarice, tempérée par la vanité, plus encore. Elle enfermait une mouche dans son sucrier, même avant la guerre et les restrictions, afin de reconnaître les larcins. Elle restreignait les frais de vidange, en faisant des visites intéressées à ses amies, aux heures de la digestion accomplie. Son ambulance, installée par elle en vue de la Légion d'honneur, faisait son orgueil et son supplice. Il lui fallait débourser en rageant, rager en déboursant. Chaque jour, le prix des aliments montait davantage, et elle voyait, dans son sommeil, ces horreurs qui la narguaient de loin : le gigot à vingt et un francs, le poulet à dix-huit francs, la modeste endive à cinq sous pièce!

L'accident fatal se produisit, peu avant midi, vers la fin de septembre, par un ciel clair. Norade, contournant la rue Joseph-Vernet, au coin de la rue de la République, se trouva nez à nez avec celle que, pendant tant de mois, elle avait appelée « la patronne ». Prévenue de l'accueil qui lui était réservé, elle ne broncha pas.

Cette réserve ne faisait pas l'affaire de l'austère Mlle d'Éverjon, ennemie du mâle et de toutes celles qui conjuguent l'abominable verbe « aimer ». Elle s'arrêta sur les poteaux de ses jambes et poussa, dans la direction de la jeune fille, une sorte de hennissement, où il y avait du mépris, du dégoût, une sourde jalousie et de la colère. Ainsi barrit la vieille éléphante, qui voit sa place occupée par une plus jeune, à l'abreuvoir du troupeau. Malheureusement pour la mégère, cette scène, qu'elle devait ressasser pendant des mois et des mois, aux jours et thés de ses relations, n'avait comme spectateur qu'un gamin occupé à faire marcher une toupie récalcitrante. Norade poursuivit son chemin en riant et en cherchant la description qu'elle ferait à François de ce cri rarissime; elle essayait de le reproduire, pour ne pas le perdre; mais elle n'obtint, après maintes tentatives, qu'une assez piètre contrefaçon.

Un beau matin, la tante Henriette, en rougissant, annonça qu'elle avait reçu une lettre de son frère, qui lui annonçait son arrivée prochaine. Le patron Pertus en Avignon, alors qu'il détestait la ville des Papes et ne dépassait jamais la Camargue, dans ses rares déplacements! Cette décision donna beaucoup à penser à Norade. Sans doute le bonhomme avait été mandé par sa sœur... dans quelle intention?

Elle devait être rapidement fixée. Le vieux

pêcheur, débarquant rue Parapharnerie, avec sa pipe et une chemise de nuit roulée autour de ses pantoufles, dans un numéro de journal, pour tout bagage, manifestait lui aussi un certain embarras. On parla d'abord de choses et d'autres, du beau temps, des vendanges, qui s'annonçaient superbes, de la victoire sans cesse grandissante, les deux fils Féron toujours combattants, toujours préservés, de leur mère, du Père Sidoine, lequel souffrait d'un rhumatisme à sa jambe de bois. Cette vieille plaisanterie faisait le bonheur de tous les mariniers du port de Cassis, républicains ou royalistes, auprès de qui le Père était populaire. Vers le soir, Pertus proposa à sa fille un petit tour le long des remparts. Elle accepta avec curiosité.

— Mon enfant, commença le vieux, j'ai beaucoup réfléchi depuis les derniers événements et la maladie inopinée de ce brave Jean-François.

— Moi aussi, père, j'ai beaucoup réfléchi.

— Ah, tant mieux! Il faut examiner les situations morales d'un œil clair, comme la barque qu'on veut acheter, et qui sera votre vie ou votre mort.

Le prud'homme de mer, malgré ses doctrines à la Tolstoï, tournait facilement au prud'homme de terre. La jeune fille connaissait ce penchant, sa faiblesse de caractère et le laissait venir.

— Tu sais, petite, combien j'ai approuvé votre union libre. J'ignorais alors que ton compagnon

portait en lui un germe redoutable, qu'une simple émotion suffit à déchaîner. Ah, cette lettre, cette maudite lettre! je me suis reproché souvent de te l'avoir donnée, de te l'avoir laissée.

— Elle n'a été que le prétexte d'un accident, qui se serait produit sans elle, répliqua Norade, déjà impatientée.

— Tu m'enlèves mes remords. Néanmoins, je vois aujourd'hui les choses d'un autre œil, et, sans connaître tes sentiments, je me demande si, pour ton avenir, qui me préoccupe, car je ne serai pas toujours là, il ne vaut pas mieux que votre rupture momentanée devienne en quelque sorte définitive.

Ces circonlocutions agaçaient de plus en plus la jeune fille. Elle désirait pourtant que son père exprimât sa pensée jusqu'au bout. Comme il hésitait, elle le souffla : « ...et que j'épouse le cousin Jérôme, n'est-ce pas?... Vous savez admirablement votre leçon, cher père, et tante Henriette vous a bien stylé. Ne niez plus. Je vous connais assez pour deviner que ce sermon n'est pas de votre cru. Sachez donc que j'aime Jean-François comme au premier jour, qu'il m'aime, que je lui appartiens pour l'éternité et que le cousin Jérôme, comme mari, me fait horreur ».

Patron Pertus leva les bras au ciel. C'était la gaffe, la bonne gaffe, et sa sœur Henriette n'en faisait jamais d'autres. Il trouva pourtant le

courage de demander : « Alors pourquoi es-tu revenue en Avignon, au lieu de demeurer près de moi, à Cassis?

— Parce que François me l'a demandé. Parce que ses lettres me parviennent ici beaucoup plus vite qu'à Cassis. Parce que j'ai ici mes habitudes et l'affection tutélaire de la tante Istre. Parce que je ne veux pas qu'on dise méchamment que la tante Istre m'a chassée pour dévergondage.

Elle avait parlé avec une volubilité qui l'étonnait elle-même. Le vieux, la sentant irritée et révulsée, n'insista pas. Il prit la main de son enfant, la serra avec force et murmura : « Tu as le sang impétueux de ta mère. Je te demande pardon si j'ai froissé, sans le vouloir, en toi le plus respectable des sentiments, celui qui sauvera l'humanité : l'amour vrai. Henriette m'avait donné, comme toujours, un faux renseignement, en m'assurant que tu pensais moins à l'absent. Je vois qu'il n'en est rien, ah! sapreblotte, moins que rien, et que tu es aussi obsédée qu'à Cassis... oui, plus encore à cause de la distance!... Alors mettons que je ne t'ai rien dit. Oublie ma sottise et puisse notre Jean-François guérir bien vite et te revenir! »

Le lendemain de cet entretien mémorable, le vieux révolutionnaire, repartant pour Cassis, son paquet sous le bras, dit à sa sœur sentencieusement : « J'ai été très ferme. J'ai parlé à la

petite comme il faut. Rien à faire pour le moment. Elle est plus férue que jamais de son Breton... Les femmes!

— Gagnons du temps, attendons, espérons, répliqua Henriette Istre avec un soupir.

Pertus tira une bouffée de sa courte pipe : « Tu ne renonces pas?

— Comment veux-tu que je renonce? Il y va de la raison et de la vie de Jérôme. Ah! ce Brécéan... ce Brécéan!...

Son frère lui mit la main sur la bouche. Cela porte malheur de souhaiter le malheur et la mort d'autrui.

CHAPITRE VIII

LES PIERRES DES BAUX

Octobre commençait, aussi noble, aussi resplendissant que la suite ininterrompue des victoires françaises. Les nouvelles que Norade recevait quotidiennement de Vulmis continuaient d'être satisfaisantes et rassurantes. Mais le ton des lettres de Bréréan, moins fébriles et comme apaisées, surprenait la jeune fille et l'inquiétait : « Prendrait-il son parti de la séparation? M'aimerait-il moins? » Cette pensée lui était insupportable. Elle au contraire, de jour en jour, devenait plus nerveuse, plus irritable, supportait de moins en moins la cour muette de Jérôme et les regards angoissés de la tante Henriette. Elle se reprochait d'avoir suivi les conseils de son amant et d'être rentrée au bercail de la rue Parapharnerie, d'avoir renoué ses chaînes de ses propres mains. Chaque phrase de cette correspondance lointaine, et peu à peu décevante,

était scrutée par elle avec une acuité d'analyse qui dépassait et déformait le réel. Elle s'imaginait que le bel officier breton avait rencontré une jolie Savoyarde, une Adélaïde Antor quelconque, et flirtait avec elle, oubliait peu à peu son inconsolable Provençale. Sa jalousie flairait le papier à lettres, afin d'y découvrir un parfum féminin, examinait minutieusement l'écriture, afin d'y surprendre une de ces légères altérations que provoque un amour commençant. Elle se sentait attirée vers ces Alpes brumeuses et mystérieuses, par un aimant chaque jour plus actif. Il lui fallait tout son courage pour résister et ne pas enfreindre la défense absolue, et maintenue telle, du Dr Barias.

Or l'apaisement de Jean-François tenait simplement à ceci qu'à force de harceler le Dr Vanelle et de lui faire constater l'amélioration des signes pulmonaires, il avait obtenu de lui un exeat de quinze jours pour la première semaine d'octobre. Vanelle, sage clinicien, tenait compte de l'état moral de ses malades. Il avait tout de suite classé Brécéan parmi ces obsédés de la sentimentalité sensuelle, chez qui les souvenirs voluptueux s'exaspèrent par le sevrage et deviennent, à un moment donné, des images intolérables. Le regard fier et ardent du jeune homme avait pris, au contact de Norade, une intensité telle, une phosphorescence si particulière, que le docteur s'était demandé s'il n'absor-

bait pas un poison chronique. Interrogé, Bréçéan avait souri et tiré d'une poche intérieure son « poison » : le portrait de cette « lointaine aimée », que chanta le pauvre et grand Beethoven. Norade, physiquement, était complémentaire de François. Vanelle avait compris aussitôt ce que la séparation de deux corps aussi appareillés pouvait représenter de souffrances spirituelles et même physiques. Car l'être est un besoin pour l'être, au même titre que la faim ou la soif, et il n'est pas un grain de la peau qui n'appelle, quand Éros s'en mêle, le grain correspondant et absent, avec une ardeur désespérée. Ceux qui n'ont jamais aimé jusqu'aux profondeurs hallucinantes du désir, satisfait ou contrarié, ne peuvent comprendre cette torture et les excès souvent suicidaires auxquels elle aboutit. Ils disent à l'amoureuse : « Ça vous passera » ; à l'amoureux : « Pensez à autre chose. » Ces faux conseils donnent envie de tuer. Vanelle les évitait avec soin.

Henriette Istre était de ces nombreuses personnes qui se figurent qu'une chose est, parce qu'elles désirent qu'elle soit. Elle avait décidé, dans son for intérieur, que l'amour défendu de Norade s'émousserait, diminuerait progressivement, et que la pente des choses la mènerait en fin de compte dans les bras mous et défibrés de Jérôme. Elle se répétait aussi que les événements ne se représentent pas deux fois de la

même façon, ce qui est un préjugé très faux, et que la jeune fille ne repartirait pas d'Avignon, comme elle en était déjà partie, quatre mois auparavant. Elle pensait que le petit scandale, et la réprobation qui avait suivi sa première fugue, seraient une leçon pour la coupable et elle attribuait au remords et à la cuisson des scrupules son irritation nouvelle. Il ne lui échappait pas que la poste fonctionnait sans arrêt entre Vulmis et la rue Parapharnerie, mais elle attribuait cette fréquence à l'habitude et aux ménagements épistolaires d'une liaison mourante. Le Dr Barias ayant secoué la tête avec scepticisme tandis qu'elle lui confiait ces impressions optimistes, elle le considérait comme un mauvais psychologue et un entremetteur assez dégoûtant. La question des fiançailles de son fils et de sa nièce la préoccupait déjà et elle cherchait le moyen de s'éloigner d'Avignon pour un temps déterminé, afin d'éviter les cancans et les médisances, jusqu'à ce que les choses « se fussent tassées ». Raisonnablement mariée au raisonnable Istre, qui lui avait fait, en vingt ans, un enfant d'ailleurs raté et farci de tares héréditaires, sans lui procurer le moindre plaisir, elle considérait l'amour charnel comme une maladie peu souhaitable, qui avait ses hauts et ses bas. Il ne l'intéressait que quant à Jérôme et aux conséquences qui pouvaient en résulter pour sa chère santé.

Il était deux heures après midi. Norade, plus nerveuse encore que de coutume, s'était retirée chez elle et avait commencé une lettre, dans son esprit décisive, destinée à provoquer une réponse nette, peut-être déchirante. Elle adjurait son amant de lui dire si ses sentiments étaient toujours aussi violents et aussi sûrs. Tenant à la sincérité comme à la force de l'expression — à laquelle elle le savait sensible — elle taquinait de sa plume le bord de l'encrier, quand le coup de sonnette du facteur retentit :

— Mademoiselle Norade !

— Voilà !

Vite, vite, elle déchira l'enveloppe et remarqua tout de suite la brièveté du billet. Ah ! mon Dieu ! Elle lut d'abord la fin, qui lui brouilla l'esprit d'une vapeur de joie : « A jeudi !... » C'était le jour même où la lettre arrivait, à cause des retards postaux que l'entêté s'acharnait à ne jamais prévoir : « A jeudi... Quelle ivresse !... Je t'adore... François ! »

Etait-ce possible ! Il revenait ! Quelle folle, mais délicieuse décision ! Le petit mot, très laconique, annonçait simplement qu'on se sentait guéri, qu'on avait obtenu, pour commencer, « un congé de convalescence », qu'on partait immédiatement pour la ville des Papes, où l'on serait jeudi, à huit ou neuf heures du soir, auprès des remparts, devant le loueur, prévenu par

télégramme. En post scriptum : « Emporte une bonne valise, pour une absence de quinze jours au moins. »

Ce mot de valise, en la reportant à son premier départ, lui rappela l'existence de Jérôme et sa menace : « ... Si tu t'en vas encore, je me tuerai. » Bah, tous les amoureux éconduits en disent autant! Celui-là était un faible d'esprit, un poltron, qui avait peur de tout, et, à plus forte raison, de la mort. Ce qu'il n'avait pas fait une première fois, il ne le ferait certainement pas une seconde. La tante Henriette ne pardonnerait plus. C'était la rupture certaine. Tant pis. Cela se réglerait plus tard. Pour le moment, Norade savait ceci : que ses craintes étaient vaines; que François l'aimait aussi ardemment, aussi exclusivement que naguère; que tout à l'heure elle serait dans ses bras. Le reste était secondaire, même ce mal terrible, auquel elle saurait bien l'arracher.

La journée d'attente se traîna, griffue et sournoise comme une bête malade. Avec une hypocrisie consommée, la jeune fille fit tous ses préparatifs, sans qu'on pût, autour d'elle, se douter de rien. Elle écouta avec patience les doléances de Mme Istre au sujet du prochain départ de la servante, qui trouvait ses gages insuffisants. Elle évita de montrer à Jérôme, d'ailleurs absent et comme figé, les sentiments de remords anticipé, qui lui montaient au cœur en pitié

tendre. Elle fut calme en apparence, alors que ses nerfs à vif lui faisaient l'effet d'une harpe préludant au grand duo renouvelé. Le dîner se passa sans incident et elle suivait, sur la pendule, le lent progrès des aiguilles indifférentes. Un peu après huit heures, elle déclara, d'un ton fort tranquille, qu'elle avait besoin de prendre l'air et qu'elle allait faire un petit tour au bord du Rhône, sous la nuit étoilée : « Je serai de retour pour neuf heures, neuf heures un quart. — Couvre-toi bien, recommanda la bonne dame.... Octobre est exceptionnellement doux cette année, mais ce n'est tout de même pas juillet. Mets ton manteau de laine.

— Laisse-la donc tranquille, maman ; elle sait bien ce qu'elle a à faire.

— Allons bon, le voilà qui prend sa défense, comme si je la réprimandais. Allez, allez, les deux complices ! Bonsoir, petite, n'oublie pas ta clef.

Le chat familier avait suivi la jeune fille. Il fallut qu'elle le prit par la peau du cou, pour le rejeter miaulant dans la salle à manger. Le petit félin, lui, avait deviné qu'il allait se passer quelque chose d'insolite. La servante boudait dans sa cuisine. La fugitive n'eut aucun mal à sortir avec sa valise, sans être vue. Elle contourna les remparts, afin d'éviter le salut et les remarques du douanier Arsène. Elle marchait avec lenteur, changeant de main, pour se délasser, le poids assez lourd de son bagage. Le ciel,

malgré l'absence de lune, était éclairé par les étoiles de telle sorte qu'on y voyait comme en plein jour. Une cigale attardée crissait du côté de Villeneuve. La Bartelasse formait un bloc de verdure noire, que le fleuve entourait d'un ruban miroitant de mercure. La cloche du Dom piquait huit heures et demie.

De loin, la Provençale aperçut la victoria, les chevaux et Tavel qui leur tapotait le museau. Il y avait quelqu'un dans la voiture... *lui*, certainement.

Ils demeurèrent enlacés cinq bonnes minutes, tels deux rescapés de l'incendie ou de la noyade, sans se soucier du cocher, ni du loueur, ni des rares silhouettes de passants. L'un et l'autre retrouvaient ce souffle, ces lèvres, ce frémissement, dont ils étaient privés depuis plusieurs siècles. L'un et l'autre, sans paroles, par un court halètement de joie, refermaient l'abîme de l'absence. Ce mal odieux cessait brusquement, telle, après la piqûre d'opium, la douleur s'en va, majesteuse, traînant sa robe d'épines et de brûlures, par la porte de la délivrance soudaine. François avait pris Norade par la taille, et il la serrait, puis la relâchait, puis la rapprochait de lui, comme afin de se convaincre que c'était elle, qu'il ne se trompait pas.

Quand elle reprit haleine, d'une voix tremblante, délicieuse, un peu assourdie par tant de caresses, elle demanda : « Où allons-nous?... »

— Aux Baux. J'ai retenu une chambre, car l'auberge est fermée. Eh bien, Tavel, qu'attendons-nous? En route!...

Le vieux enleva ses camarguais. Alors se déroula le paysage enchanté, unique, restitué par la nuit à l'histoire, qui va d'Avignon à Saint-Remy, puis de Saint-Remy aux Baux par les Antiques. Mais les amants ne voyaient qu'eux-mêmes, rendus à leur véritable destinée, qui était de s'étreindre jusqu'à la mort ou jusqu'au sommeil, — c'est la même chose, — en balbutiant la chanson éternelle. Ils n'avaient rien à se raconter, n'ayant pas vécu là où ils n'étaient pas ensemble, mais ils avaient tout à se redire, en se regardant de près sous les étoiles. Brécéan avait les traits creusés et accentués, les mains brûlantes, et sa petite toux de verre fêlé n'avait pas disparu. Cependant sa confiance était telle que Norade en fut rassurée. Il ne lui avait pas dit tout de suite qu'il n'avait qu'une permission médicale de quinze jours, afin de ne pas gâcher la prime allégresse. Comme elle le questionnait passionnément, il dut à la fin avouer la vérité : la guérison n'était pas complète, mais elle le serait pour la fin de l'année, à condition de rester, jusque-là, à Vulmis.

— Cette fois, je t'accompagnerai, mon bien-aimé. Zut pour Barias et ses interdictions! Si je restais à Avignon, je mourrais. Tu ne veux pas tout de même que je meure?

— Ah, certes non, qui parle de cela ! — s'écria François avec un soubresaut heureux de toute sa gaieté revenue —. Il s'agit de vivre et de bien vivre. J'ai beaucoup réfléchi là-bas. Le Père Sidoine a raison. Sitôt que je serai complètement rétabli, c'est-à-dire dans quelques semaines, nous nous marierons, nous rentrerons dans la sagesse et dans la normale, après avoir bien fait les fous, et nous nous installerons à Marseille, où je formerai une belle clientèle, tu verras. Une fois par an, pendant deux mois, je te mènerai en Bretagne, dans mon vieux Saint-Guénolé, histoire de voir un peu ton âme ensoleillée dans mes brumes et de mêler mes lares à tes lares. Nous serons heureux, nous aurons, comme dans les contes, beaucoup d'enfants, que nous préserverons des bacilles, de la paresse et de tous les mauvais penchants. La guerre une fois finie, et victorieusement, les combattants auront à reconstruire la maison et ce ne sera pas une petite affaire. De grands projets me trottent par la tête. »

Norade ne l'interrompait pas. Elle avait pris ses mains entre les siennes : elle se serrait ardemment contre lui et elle cherchait, sans l'y trouver, dans les astres étincelants, la possibilité d'un bonheur comparable au sien.

La voiture gravissait la route tournante, qui mène au village de conte de fées. Il semblait qu'on se rapprochât du ciel, où couraient les

trajectoires des étoiles filantes. On touchait presque cette magie aérienne, qui se joue en dehors des humains, sans les pulvériser, ni les anéantir, et dont les cataclysmes ordonnés dépassent l'entendement. La mort et la reviviscence d'un soleil n'ont rien à voir avec celles d'un héros, quoi que prétende l'astrologie. Ce sont deux phénomènes étrangers l'un à l'autre, et qui se traversent à une vitesse telle que le plan d'aucun d'eux n'en est dérangé. Quelques centaines de volts foudroient, alors que les courants à très haute fréquence, de trente mille volts et au-dessus, n'ont plus d'action sur l'organisme.

François expliquait ces choses à sa chérie, qui les saisissait aussitôt, puis lui répondait par des chansons. Tavel, jusqu'alors assez calme et discret, se retourna tout d'une pièce sur son siège, pour se réjouir une fois de plus du prochain retour de son garçon. Ce qui fit que les chevaux, n'étant plus guidés, commençaient à côtoyer l'abîme, dont les séparaient heureusement des bornes de pierre assez rapprochées.

— Tavel, je vous en prie, attention !

— N'ayez crainte, mon lieutenant, ils ont l'habitude. C'est peut-être la cinquantième fois que nous faisons ensemble la montée des Baux ; je me demande seulement si le hangar de Mme Tastepain sera assez large pour ranger ma voiture et si *nous aurons* de l'avoine.

— Il le sera, Tavel, j'en réponds.

Au dernier tournant les Baux apparurent, sous les ténèbres sillonnées de fulgurances stellaires, ainsi qu'un déchiquètement de ruines.

— Le temps les a dur bombardés, fit Bréçéan.

— Le temps et le vent, répliqua Norade. Tu verras des endroits où le mistral a fait du vermicelle et du macaroni avec la pierre.

Le silence était complet. Pas une lumière. La voiture arrivait sur un terre-plein, creusé de rigoles blanches qui, dans la nuit, avaient l'onctueux et le poli du marbre. A quelques mètres de là, elle s'engagea dans une ruelle, bordée de débris de maisons de style Renaissance, où elle passait à frottement. Elle s'arrêta devant une porte antiquement délabrée, refaite, puis à nouveau branlante. Tavel, sautant à bas de son siège, souleva et laissa retomber le marteau en forme de main. Une voie sourde, au bout de cinq minutes, cria de l'intérieur : « Voilà. » Puis une lourde clef tourna dans la serrure et la vieille Tastepain parut, un lumignon entre ses gros doigts ridés.

— Bonsoir lieutenant, bonsoir madame! Je pensais que vous vous étiez égarés en route... Mais soyez tranquilles, tout est prêt.

François avait correspondu avec la brave femme, une quinzaine de jours à l'avance, et il comptait naïvement sur des préparatifs soignés,

qui causeraient quelque surprise à sa Norade. En réalité, l'installation était rudimentaire : un lit profond, mais sans largeur, une table, deux chaises et une toilette de domestique, composée d'un pot à eau de métal émaillé, au-dessous d'une cuvette disparate. Une bouillotte, il est vrai, et un verre d'eau de fête foraine complétaient cet ensemble falot, que les amants trouvèrent pittoresque et délicieux. Le grand luxe consistait en trois serviettes de toile fine, mais usées jusqu'à la transparence, acquises dans une vente du voisinage.

« Exposition de blanc », dit Norade avec sérieux. Il n'y a qu'ici qu'on trouve de semblables occasions.

Avant de quitter Tavel, qui repartait le lendemain de bonne heure, François l'avait prié de revenir cinq jours plus tard aux Baux et d'apporter des nouvelles détaillées de la rue Parapharnerie, que lui communiqueraient les voisins. Cela, pour rassurer la fugitive, qui gardait, au fond de son cœur brûlant et bouleversé, un léger remords, avec la menace suicidaire de Jérôme.

Quand ils furent en tête-à-tête, la porte refermée, la jeune fille, avec une jolie moue, demanda modestement : « Est-ce que je te plais autant qu'Adélaïde Antor? » Pour toute réponse, il la prit entre ses bras redevenus vigoureux et la déposa, comme une enfant, sur

le lit froid. Ainsi qu'il arrive après une trop longue période de désir, contrarié par l'absence et la maladie, il avait encore plus besoin de tendresse et de consolation que d'autre chose et son extrême sensibilité lui donnait envie de pleurer. Etendus l'un près de l'autre à l'étroit, bienheureux de se retrouver, amis et amants tout ensemble, ils se racontèrent, avec délices, ce qu'ils avaient éprouvé et ressenti pendant cette atroce séparation, comme s'ils n'avaient jamais correspondu. Ce séjour à Vulmis donnait à leur liaison, courte mais pleine, une perspective infinie. Était-ce au dernier printemps, était-ce l'année précédente qu'ils s'étaient, la première fois, dans une chambre analogue à celle-ci, rencontrés pour de bon à L'Isle-sur-Sorgue?

— L'ordonnance sévère de Barias nous a bien tourmentés. Elle nous a du moins prouvé, belle Norade, que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre.

— De cette preuve, beau François, pour ma part, je n'avais nul besoin. Heureusement que le docteur Vanelle t'a donné cet exeat. Autrement, je crois que je serais devenue folle, entre la tante, le cousin et le chat.

Lorsque le double récit, entrecoupé de baisers et de douces étreintes, fut achevé, les amants constatèrent qu'ils mouraient de faim. Il était deux heures du matin et il ne pouvait être

question de réveiller, une seconde fois, l'obligeante Tastepain, au nom plein de promesses. Le soldat fouinard et chapardeur reparut dans Brécéan : « Mets ta robe de chambre, prends la bougie et cherchons nous-mêmes. Il doit y avoir une cuisine, un buffet et, puisque nous étions attendus, quelques provisions dans le buffet. »

O bonheur, ô sage prévision de l'hôtesse qui, dans son trouble, avait oublié de les avertir! En face de leur chambre, dans une petite salle à tout usage, une table bien propre était dressée, un fin souper préparé; le menu se composait d'un carré de veau froid sur un lit d'oignons, d'une salade, d'une miche de pain frais et d'une bouteille de vin de Cassis... Du vin de Cassis! Dans ses reflets d'argent, où dansait la flamme de la bougie, ils apercevaient la maison grise, les pêcheurs, Téron et Pertus, le Père Sidoine et jusqu'au chien Brusque. Tous deux avaient un appétit d'ogre. Brécéan expliqua à Norade que l'oignon froid n'avait pas d'odeur, que les Egyptiens l'employaient dans certains parfums rares, que la reine Cléopâtre elle-même en mangeait. Elle se laissa convaincre, après un léger émoi. Jamais festin somptueux, servi par des nègres dans des coupes d'or, sous les feux des lustres, ne parut à la souveraine de Marc-Antoine aussi délicieux que celui-ci aux victimes de la fantaisie médicale. Le veau, le pain, la salade, disparurent comme dans les féeries, et l'on

convint encore que c'était un peu court. Quant au Cassis, il s'était volatilisé. Trois heures sonnaient à l'église des Baux, lorsque les amoureux regagnèrent leur couche pleine de désordre et où il fallut retendre les draps. Ils avaient laissé, sur la table du balthazar, un mot recommandant à la vieille fille de ne pas les réveiller. Ils dormirent comme des morts jusqu'à midi, ne se retrouvant, quelques minutes, que pour s'embrasser et soupirer de bonheur.

Le lendemain ils étaient joyeux et dispos. Le temps était admirable et d'une tiédeur printanière. Ils résolurent de vivre là pendant deux semaines en Robinsons, sans tenir compte de l'histoire, de Mistral, de Dante, ni d'aucun guide, ni d'aucun livre, buvant le soleil, regardant les pierres et les ruines, écoutant le muet langage des choses, usées au frottement des siècles. Le brave homme qui promène les touristes à travers la cité morte étant venu se mettre à leur disposition, Brécéan lui donna dix francs pour qu'il les laissât « à tout jamais tranquilles », sans plus s'occuper d'eux que d'une paire de lézards. Ceci fait, le site leur appartint, avec son tragique redevenu familier, sa superposition d'architectures, d'époques et de croyances, ses roches polies, sculptées, pulvérisées par l'eau, le vent et les âges. Le combattant retrouvait là des aspects de la zone de guerre, mais transposés dans la paix amou-

reuse et la vénération historique. Il pouvait adorer Norade, rêve elle-même, au sein de ce rêve.

Les deux premiers jours, ils découvrirent tout. Ce fut un enchantement de chaque pas, de chaque regard. Les Baux sont une sorte de cuve irrégulière, dont le village forme le fond, et que dominent un terre-plein pour l'écoulement des eaux de pluie, une terrasse surplombant la plaine et les clairs, les restes grandioses du château fort. Il n'est pas un mètre de ce sol sacré qui ne soit l'emplacement, plus ou moins effondré et confondu, d'une demeure romaine, puis gallo-romaine, puis Renaissance. Quelquefois les trois strates sont distinctes, ainsi que, sur une coupe de pâté, le veau, le jambon et le lard. C'est un livre de pierre, que l'on doit lire de bas en haut, quant à la durée : de gauche à droite, quant à l'espace ; et en spirale ascendante et descendante, quant au mouvement de la vie et à l'affouillement par les eaux et le vent. Il y avait là jadis une ville florissante, une halte élevée et abritée entre l'Italie et la Gaule, dont le mouvement et la richesse se sont progressivement retirés, jusqu'à faire d'elle un bourg, puis un village à l'abandon, en attendant la masure isolée au milieu des tombeaux.

« Aimez, car tout passe ! » criait ce paysage aux jeunes gens.

« Aimez, car tout passe ! » leur répétaient

les villas romaines, avec leurs niches de pierre aux angles arrondis, leurs resserres pour le vin et l'huile, leurs meules pour le blé. Assis dans une de ces chambres dures, où les fenêtres sont en forme d'olive, ils apercevaient plus bas un columbarium, ruche géante destinée aux urnes, où reposent les cendres des aïeux. Cendres mêlées à la poussière ! Plus loin, un puits rond et finement sculpté, auprès d'une cheminée massive, dont la hotte était cassée au milieu. Un portail seul, tel un stylite ; une mince colonnette brandissant un chapiteau massif, équilibriste figé dans son geste depuis cinq cents ans. Ailleurs, un chemin de ronde suspendu dans le vide, au sommet d'un mur circulaire, brusquement interrompu par un pignon, une logette de guetteur, une gargouille. Aucune imagination à la Piranèse n'atteint aux combinaisons insolites des siècles, quand ils s'ajoutent aux siècles, sur un même point précieux du sol terrestre. L'esprit, comblé par ces présences, aiguisé par le sentiment de la mort, fébrilisé par la multitude des images et des accords, s'imagine qu'il va tout comprendre, embrasser une perspective inouïe de desseins humains et d'éboulements, trouver une loi sous le chaos. Puis, cet orgueil fugace et rapide se perd dans une impression quasi musicale, qui tient aux jeux de l'ombre, de la lumière et du vent, dans une béatitude mélancolique.

La maladie, le désir, le passé, ces trois puissants artistes sculptaient et coloraient l'âme unique des deux amants silencieux, ou échangeant de brèves remarques. Avant le déjeuner, pour lequel ils redescendaient à leur demeure, ils étaient tout élan et allégresse, ainsi que des marins qui appareillent. L'après-midi les trouvait plus lourds, repus comme des chats, et il leur arrivait de somnoler au creux d'une de ces habitations sans toit ni plancher, chez un contemporain d'Auguste ou de Septime Sévère. Ils se réveillaient frileusement, vers les quatre heures, alors que fraîchit la journée d'octobre, et partaient alors en expédition à travers les éboulis et les tombeaux, de façon à se retrouver au château ou aux environs, pour le coucher incomparable du soleil.

C'était ici un drame majestueux, à trois personnages, ainsi qu'à la naissance du théâtre : l'astre de feu, l'amour et un roi. Comment l'on se réchauffe ou se refroidit, comment l'on procrée, comment on gouverne : cette triple préoccupation brille au sommet d'Eschyle, promontoire dont la vue s'étend sur la plus antique tragédie. Les rapports crus de l'homme et de la femme sont le plus profond mystère d'ici-bas, alors que la journée et le commandement s'imposent comme des réalités inéluctables. Ainsi joue la passion sensuelle entre deux destins, sous l'appréciation pathétique du chœur. La

statuaire n'est qu'un moment stable de l'angoisse et des fureurs voluptueuses qui secouent les palais des rois, retentissant de là sur les peuples.

François et Norade comprenaient cela, car les possédés l'un de l'autre comprennent tout. En effet, dans le trantran habituel, l'homme conçoit, raisonne, imagine, invente de son côté; la femme du sien; les deux ordres d'impression et de réflexion sont étanches. Quelques rencontres physiques, ébauchées ou hâtives, ne signifient rien quant au haut régime des âmes. Au lieu que l'avidité constante du désir masculinise la vision féminine et féminise la vision masculine. Le véritable univers apparaît.

Ponctuel comme une horloge, Tavel le raisonnable vint, au bout de cinq jours, faire son rapport sur ce qu'il avait appris en Avignon. Il ne se gênait plus avec les amants, qui ne se gênaient pas avec lui, et ces amours d'un officier et d'une infirmière, après pas mal de résistances, entraient peu à peu dans la chronique locale, puis dans la légende de la grande guerre : « Aïe, dit Tavel en faisant la moue, — car il avait pour autrui le goût du chagrin, — je ne crois pas que votre tante soit satisfaite de ce nouveau départ, ni que le jeune homme en ait pris son parti. Néanmoins ni le pharmacien, ni la tapissière ne m'ont signalé rien de fâcheux. La confiserie est calme comme à l'ordinaire. Une nouvelle bonne vient d'entrer, moins agréable de figure que la précé-

dente, mais dont les services paraissent suffisants. Les repas ont lieu aux heures normales. Maître Jérôme est aussi gourmand et l'on commanda hier de la tête de veau. C'est le boucher Sartan qui l'affirme. »

Norade eût embrassé ce maître-bon-sens, tant ces propos la rassuraient. François, enchanté, lui remit deux billets de vingt francs. Ce qui fit que Tavel, s'exaltant, déclara qu'il souhaitait, pour son fils démobilisé, une compagne telle que mademoiselle... telle que madame... Il s'embrouillait dans le protocole de la façon la plus touchante. On lui fit boire, pour le faire taire, un verre de Cassis. Ses confidences à la mère Tastepain, que celle-ci transmit à ses hôtes, ajoutèrent simplement ce détail que le Dr Barias avait été appelé au sujet de la mélancolie recrudescente de Jérôme. Il était ressorti un quart d'heure après, ce qui laissait supposer que la consultation avait été bénigne et le pronostic satisfaisant.

Bécéan, toujours prompt à la blague, prit en riant les mains délicates de Norade : « Tu vois, on s'habitue à tout ! Tes départs et tes retours font maintenant partie du courant de l'existence avignonnaise en général et de la confiserie Istre en particulier. »

Un soir qu'au bras l'un de l'autre, — car la Provençale aimait cette protection, — ils parcouraient l'étroit vallon qui serpente au fond de la

cuve rocheuse, ils aperçurent, dans le jardin d'une petite ferme, liant ses salades d'arrière-saison, une belle Provençale en costume. Comme elle se redressait pour les saluer du « bon vespre » traditionnel, ils furent grandement frappés, et même inquiets, de l'éclat surprenant de ses yeux noirs et du halo mystérieux qui flottait autour d'elle. Cependant la demeure était avenante, la femme aussi et rien ne semblait légitimer cette impression tragique, qui les traversa tous deux à la fois et qu'ils se communiquèrent.

— Cela tient à l'heure, à l'entre-lueur, ... affirmait Brécéan.

— Non, non, c'est autour d'elle, ... insistait Norade. — Elle était à contre-jour et son ombre avait l'air de ne pas lui appartenir.

Ils rirent à cette idée; mais la bonne Tastepain, quand ils lui parlèrent de leur rencontre, ne rit pas. Elle fit le signe de la croix et leur conseilla vivement de ne plus diriger leurs promenades de ce côté.

— Pourquoi? C'est une jeteuse de sorts?

— Pire que cela, mes pauvres enfants, c'est une accompagnée. Elle s'appelle Jeanne Louste et son père était l'ami du mien. Il y a dix ans, un beau garçon de Maussane, amoureux fou d'elle, lui faisait la cour. Elle ne l'aimait pas, se moquait de lui, le traînait à la remorque, comme on dit chez nous. Elle finit par lui fixer un rendez-vous à Marseille, dans un hôtel meublé, où

il l'attendit pendant douze heures. Comme elle n'était pas venue au bout de ce temps, il comprit qu'elle ne lui appartiendrait jamais, tira son revolver et se brûla la cervelle.

— Fichtre, il avait le sang chaud!... observa Brécéan.

— Il l'avait en effet et ce sang jaillit sur la cheminée et sur le sol, où l'on montrait encore la tache rouillée, deux ans après le drame. Mais attendez : depuis lors, Jeanne Louste est, sans cesse et partout, accompagnée de son malheureux câlinaïre, qui ne la quitte pas d'une semelle. Va-t-elle à l'église, bien que damnée, il se tient debout à côté de son prie-Dieu. Il marche derrière elle, et très reconnaissable, sur la route. On l'a vu tourner avec elle, quand elle danse, aux bras d'un autre, dans les fêtes votives. On le confond parfois avec son ombre à elle; mais il ne fait pas les mêmes mouvements, ce qui permet de les distinguer, quand on est prévenu.

— Vous l'avez vu, vous, madame Tastepain?... demanda Norade en frissonnant.

— Comme je vous vois. Il est triste et diaphane et il a un petit trou rose à la tempe. Parlez un peu de « celui de la Louste » et vous verrez pâlir les uns et les autres. Il n'y a pas de pire porte-malheur. Ignorez-la, c'est le plus simple, et ne lui adressez jamais la parole!

François riait de tant de superstition, mais son rire semblait forcé; et Norade, songeant à

Jérôme, avait froid entre les épaules. Désormais, ils faisaient un détour pour éviter la ferme maudite et la rencontre de Jeanne-aux-deux-ombres.

Au bout d'une douzaine de jours, il devint manifeste que le séjour des Baux ne convenait pas aux poumons de Brécéan. Il se mit à tousser et la fièvre le ressaisit, au retour d'une promenade dans les Alpilles. Il parlait avec une volubilité, un enthousiasme, une éloquence qui inquiétèrent sa compagne, habituée à reconnaître l'euphorie soudaine des tuberculeux. Elle obtint de lui qu'il prît sa température. Il avait trente-neuf degrés et demi, comme au mauvais moment du mas des Ombres. L'image de la Savoie et de Vanelle vint s'interposer entre lui et le bonheur. Il n'était donc pas guéri! Il lui faudrait retourner en exil, et le plus tôt serait le mieux.

— Avec moi, cette fois, fit Norade.

Mais elle distingua, dans ses yeux, la douloureuse résolution de ne pas l'emmener, de ne pas enfreindre l'interdiction formelle de Barias, renouvelée par Vanelle : « Il vous serait impossible de ne pas être l'un à l'autre. Ce serait votre mort à tous les deux. »

— Alors, bien-aimé, — reprit-elle en joignant les mains, — alors que veux-tu que je devienne ?

— Tu iras m'attendre à Cassis, chez ton père. Il t'est évidemment impossible de retourner rue Parapharnerie.

Cela leur eût fait trop mal au cœur de se

quitter au sortir des Baux, de l'enchanteresse solitude à deux. Ils résolurent de passer ensemble deux ou trois jours à Arles, avant la nouvelle séparation.

Leur dernière promenade dans les ruines les emplit d'une mélancolie grisante et douce. Ils refirent lentement, presque sans parler, le trajet familier des ruelles au château, du château aux ruines, dont ils connaissaient maintenant chaque station. Ces pierres étaient devenues vivantes. Leur immense amour les avait ranimées. Là Norade s'était assise, ses petits pieds bien calés sur une pierre moins branlante que les voisines. Là, elle avait dit ceci, trouvé telle image juste, chanté telle chanson. Là, elle avait ri. Là, ils s'étaient embrassés et réembrassés. Là, ils avaient eu telle pensée en commun. Là, ils avaient fait des projets d'avenir. Là, ils avaient pleuré d'enthousiasme. Ces petites sentes, pareilles à des rigoles, menaient au point de vue incomparable de la chute du jour. Celles-ci conduisaient au désert, propice à la sévère méditation, que troublait l'exquise gaîté de la jeune fille. Ces demeures, inhabitées depuis cinq cents ans, avaient connu la sieste enlacée des amants d'Avignon, leurs serments toujours renouvelés et leurs caresses, et leurs soupirs. Partout ils laissaient un peu d'eux-mêmes, partout ils murmuraient aux choses un adieu tendre et solennel.

Ils avaient résolu de partir de nuit, comme ils étaient arrivés, non dans la victoria de Tavel, mais en carriole, sous les étoiles. Ainsi firent-ils, après avoir embrassé de bon cœur leur amie Tastepain, qui pleurait. Comme la légère voiture franchissait le dernier cahot, ils se retournèrent : les Baux, un moment réveillés par la présence de ces amants passionnés, reprenaient leur sommeil historique, entre ciel et plaine, parmi le scintillement des flambeaux immortels.

CHAPITRE IX

DANS LES TÉNÈBRES

Le rapport de Tavel était véridique. Le deuxième départ de sa cousine n'avait point jeté tout d'abord Jérôme Istre dans les convulsions du désespoir. Il l'avait frappé d'un coup de massue. Pendant quatre jours, le pauvre diable (nullement dupe du pieux mensonge de sa mère, d'après laquelle Norade devait aller voir une amie) demeura dans la prostration et le mutisme. Il se passa ensuite, au fond de son esprit, bizarre et lent, ce phénomène singulier, que son aventure, perdant le caractère du réel, lui apparut comme romanesque et lue dans un des poemes d'Aubanel, de Mistral ou de Daudet, que lui avait fait connaître la fugitive. Il lui arrivait de murmurer : « Quel bonheur que ce ne soit pas vrai! Sans cela je souffrirais trop. » La tante Henriette, avec la subtilité naturelle aux

mères, avait compris tout de suite ce qui se passait dans cette imagination malade ; elle se gardait de la moindre réflexion, elle laissait agir la bienfaisante nature. Cette récidive aurait dû lui faire détester sa nièce, qui mettait en péril la vie et la raison de son enfant chéri. Elle ne pouvait s'y résigner ; elle voyait dans la faiblesse de Norade, fille d'une dévergondée, la tare héréditaire, et sa colère, à peine ranimée, se muait en compassion et en miséricorde.

— Pauvre petite, pauvre petite !... elle répétait ces mots du matin au soir, parmi les multiples occupations à l'aide de quoi elle trompait son inquiétude et son chagrin. Par exemple elle haïssait Brécéan et se retenait pour ne pas demander au bon Dieu, dans sa prière, qu'il mourût vite et laissât la place libre.

Le docteur Barias apprit la nouvelle sans étonnement ni indignation. Dès que son confrère Vanelle lui avait fait part de l'amélioration du lieutenant, il s'était dit : « Bon, la petite ne restera pas longtemps rue Parapharnerie. » Car, habitué à soigner des Provençales, il s'y connaissait en amoureuses, et il avait beaucoup admiré la docilité avec laquelle son ardente infirmière, au mas des Ombres, s'était conformée à ses prescriptions. C'était trop beau, cela ne pouvait pas durer. Aussi, quand Mlle d'Éverjon, ivre de joie, lui demanda ce qu'il pensait de cette effroyable et damnable rechute, répli-

qua-t-il avec brutalité : « Ça les regarde; les êtres beaux et jeunes sont naturellement attirés l'un vers l'autre. » La vieille fille en demeura estomaquée et se fortifia dans cette opinion que le chef de service, malheureusement irremplaçable, de *son* ambulance était un goujat.

L'impression de la société avignonnaise ne fut pas ce qu'on aurait pu croire. La seconde fugue de la jolie fille de la confiserie ravivait l'intérêt, apportait un nouvel aliment aux conversations, prêtait à médire de l'ambulance et de sa désagréable fondatrice et donnait à ces amours défendues quelque chose d'intense, de fatal, qui ne déplaisait pas. Les vieux beaux songeaient mélancoliquement : « Cela aurait pu m'arriver! » Les jeunes n'en admiraient Norade que davantage. C'est ainsi que l'amour d'autrui commence par scandaliser et irriter, puis se fait admettre, puis charme et finalement émerveille, s'il se détache assez de l'ambiance pour s'auréoler d'une légende et fournir un thème lyrique. Il en est de lui comme du génie, sur le berceau duquel les gens crachent ou gémissent avant d'aller acheter, pour son cercueil, des couronnes, des larmes et des lauriers.

Clients et clientes, pleins de curiosité, affluaient de nouveau rue Parapharnerie et s'étonnaient de la mesquinerie des lieux où se jouait ce drame sentimental. Désireuse de ne pas rebuter les acheteurs, la tante Istre poussait des soupirs

tout en pesant ses berlingots et déplorait la misère des temps et l'immoralité issue de la guerre, selon la formule conventionnelle. Le bruit s'étant répandu que Tavel était le cocher des amoureux, le vieux fut en butte aux questions indiscrètes des personnes qui le louaient, à seule fin de l'interroger. Dignement renfermé, tout d'abord, dans sa discrétion professionnelle, Tavel retomba vite et avec délices au péché de bavardage, accumulant les récits, les détails, amplifiant les circonstances, magnifiant les sentiments « filiaux » que lui prodiguaient « ses jeunes patrons ». Il raconta qu'aux Baux il mangeait à leur table et qu'ils avaient promis d'emmener à Paris, comme « secrétaire », son vaillant fils, dès qu'il serait démobilisé. Lui-même se retirerait alors et, avec l'argent de Brécéan (qu'il représentait comme colossalement riche), ouvrirait, sur les boulevards, un cabinet de lecture!...

Il y avait un peu plus d'une quinzaine de jours que Norade était partie, quand le rêve sauveur de Jérôme s'envola comme il était venu. Assis auprès de sa mère après le dîner, il regardait un livre illustré et il s'imaginait que le dessin représentait l'enlèvement de sa jolie cousine, quand soudain la ressemblance disparut. Restait, sur la feuille dépourvue de charme, une demoiselle quelconque, qu'entraînait un chevalier, bardé de fer, sans aucun rapport avec Brécéan. Mais alors... mais alors... qu'étaient donc deve-

nus les héros de l'histoire? Le « demeuré » commença par jeter un coup d'œil sournois sur la vieille dame somnolente, afin de s'assurer qu'elle ne remarquait rien. Puis, le sens de la réalité lui revenant peu à peu, il attendit l'heure du coucher avec une patience de chasseur à l'affût, et, lorsqu'il jugea la maison endormie, monta à pas de loup, sa lampe à la main, chez la jeune fille. La clé avait été laissée imprudemment sur la porte. Il entra. Ses sens surexcités lui communiquèrent tout d'abord une odeur de lilas blanc, qui était le parfum préféré de l'absente. La disposition des meubles n'avait pas changé, la table était à la même place, avec l'écritoire et la plume. Le lit, fait avec soin, attendait la dormeuse. La pendule n'était pas arrêtée. La glace reflétait tout impassiblement.

— Norade... Norade... es-tu là? Pourquoi te caches-tu? Tu sais bien que j'ai besoin de toi... fit Jérôme. Il se rappela que, dans une pièce célèbre, le poète Aubanel supplie le miroir de lui faire voir la brune Zani. Une telle prière, adressée à un objet inanimé, lui eût semblé ridicule et vaine. C'est donc que Norade s'en était allée, et cette fois définitivement.

Dé... fi... ni... ti... ve... ment. Il comprenait à fond — comme ceux qui comprennent peu de choses — le sens tragique de cet adverbe fatal, derrière lequel il y a un fossé, puis la nuit. Bien qu'il n'eût jamais possédé qu'une seule

femme, et dans des circonstances médiocres, au fond d'un mauvais lieu d'Avignon, il savait bien que ces choses se passent au lit, objet de vénération et de désir. Il regardait celui de Norade, vide et blanc, à la lumière de la petite lampe. Elle pourrait être là et lui faire signe, avec son sourire, de s'étendre auprès d'elle. Mais non! C'était l'épouvantable, le hideux officier blessé qui était allongé à ses côtés et qui la serrait entre ses bras. A cette pensée, Jérôme éprouva le désir de tuer et se rappela que, quelque temps auparavant, il avait un revolver. Qu'en avait-il fait? Il l'avait fourré quelque part, mais où?

Pour mieux réfléchir, il s'assit dans le fauteuil où, maintes fois, il avait reçu, des mains de sa cousine, comme un bon écolier, sa tâche du lendemain. Ce souvenir et celui de certaines pâtisseries à la crème étaient ce qu'il avait eu de meilleur dans l'existence ; car il considérait la folle tendresse de sa mère comme quelque chose d'acquis et de dû, qui ne méritait pas qu'on s'y attachât. Il ne lui en était pas reconnaissant. Elle faisait son devoir, voilà tout... Qu'était devenu ce revolver? Sa mémoire était pleine de trous, et il évitait de les constater, de les sonder, pour ne pas se faire trop de bile. C'est ainsi qu'il ne se rappelait pas davantage pourquoi il avait caché cette arme *indispensable*.

La lampe filait. Il la régla; ce petit geste lui fut, au moral comme au physique, un trait de

lumière. Il avait effectué l'opération de nuit, comme aujourd'hui, sa lampe à la main, dans un endroit à l'entrée duquel il avait dû baisser la tête. Donc à la cave ou au grenier. Pas d'erreur, c'était au grenier!

On y accédait par un étroit escalier de bois, assez semblable à un perchoir à poules, dont les marches criaient. Jérôme se leva, reprit sa lampe et, avec mille précautions, sortit de la chambre de Norade et commença l'ascension. Il s'arrêtait à chaque pas, à chaque craquement, dans la terreur de réveiller sa vieille, qui lui demanderait ce qu'il faisait là-haut. Enfin, après dix minutes longues comme une heure, il parvint à la porte du débarras Il l'ouvrit avec une prudence de cambrioleur et se trouva au milieu d'objets disparates, malles, cadres, cartons, débris de meubles et de cuivres, dont chacun avait pu servir de cachette. Sa perplexité était telle qu'il en avait la sueur au front. Des solives du toit, apparentes, descendait une toile d'araignée, compliquée comme une dentelle, d'un point géométrique, à laquelle il mit le feu, en plaçant dessous le verre et la flamme. Il n'aimait pas ces araignées, qui font le bruit, le tic tac d'une montre, et cependant ne remplacent pas une montre. « Car il ne viendrait à l'idée de personne, pas même d'un idiot comme moi, d'insérer l'une d'elles dans son gousset. » Cette plaisanterie aurait-elle fait rire Norade? C'était

douteux. Depuis qu'elle avait rencontré l'officier blessé, Norade ne riait plus qu'avec lui. Cela aussi était intolérable.

Il est bien connu que le diable vient en aide à ceux qui ont de mauvaises pensées :

> Du pain du péché
> Le Diable moud la farine,
> Puis un bouc, sur son échine,
> L'emporte au marché.

Envoyant un coup de pied nonchalant dans un sac à moitié moisi, qui se trouvait là, sur le sol, le garçon sentit et entendit que quelque chose roulait au fond du sac. Il pressa sur la serrure de cuivre rouillé et aperçut le revolver dans sa gaine, tel qu'un rat gris. Pas d'erreur, c'était bien lui ! Mais Jérôme ne savait plus pourquoi il l'avait mis là, ni ce qu'il voulait présentement en faire.

— « Le porter à un brocanteur ? En tirer de « l'argent ? A quoi bon ? Je n'ai pas besoin d'ar- « gent et le commerce des armes à feu est, « d'ailleurs, interdit à cause de la guerre... sa- « tanée guerre ! C'est comique... On les emploie « pourtant les armes à feu et sur une vaste échelle « encore... Un ennemi ?... Abattre un ennemi. « Ah oui, l'homme qui couche avec Norade « et qui respire la peau blanche de Norade. « Mais où le prendre ? Il court, il court le furet ! « D'ailleurs je suis faible, il se défendrait, j'au-

« rais le dessous et un ridicule de plus. Le tuer « par surprise? Facile à dire. Difficile à exé- « cuter. Un soldat qui a fait la guerre se méfie. « Tuer Norade? Cela c'est impossible. (Ici Jé- « rôme s'assit par terre, l'arme à la main, près « de sa lampe, et se mit à pleurer.) Je n'aurais « jamais le courage. Comment trouer ce satin « pâle et doux, adorable, fermer cette bouche « qui chante si harmonieusement, clore ces yeux « qui sourient, qui implorent, même qui gron- « dent avec douceur. Mais alors... mais dans « ces conditions... il ne reste plus à tuer qu'une « personne : moi. »

Il croyait faire une découverte. En réalité, depuis son réveil mental, il avait le dessein d'en finir. Mais les sources de nos projets nous échappent, et ce qu'on appelle une résolution subite n'est que le résultat d'une longue méditation voilée. Une action généreuse ou coupable de la quarantaine peut fort bien être le fruit d'une germination datant de la quinzième année. Tous nos états d'âme sont solidaires, et semblables au déferlement de vagues psychiques, que dépassent d'autres vagues, accourues d'encore beaucoup plus loin. Le plus fréquent balbutiement de la mort, « maman », vient de la toute petite enfance.

L'obsédé ne savait pas trop pourquoi il ne pouvait plus vivre, mais il savait, de science certaine, et avec un certain orgueil d'être si

bien informé, qu'il devait se tuer. La souffrance serait courte. Il la comparait à une purge qu'il convient d'avaler tout d'un coup, sans s'amuser à la déguster. Maniant avec plaisir le revolver, dont le poids lui semblait agréable, il s'assura qu'il était chargé. Il l'appliqua contre sa tempe, pour s'habituer au froid du canon, qu'il aurait cru d'ailleurs plus intense. Alors il mit un genou en terre, ainsi qu'un chevalier qui va faire une déclaration à sa dame, l'autre jambe étant repliée — avec la vague idée qu'il prenait ainsi congé de Norade, comme sur les gravures, — recommença le geste d'appui, pressa la détente...

Il perçut un choc violent, pas très douloureux, accompagné d'un bruit de tonnerre et de la vision d'une flamme, le tout sans perdre connaissance. Si c'était la mort, elle n'avait rien de particulièrement tragique : elle était moins féroce que l'extraction d'une dent enflammée. A l'éblouissement rapide avaient succédé d'opaques ténèbres. Jérôme, allongé tout de son long, cherchait à se rendre compte de ce qui lui arrivait, avec une lucidité d'esprit jamais éprouvée, et qu'il attribuait à l'omniscience de l'au-delà : « C'est donc vrai qu'on connaît tout, quand on est mort. Ou ai-je seulement éteint ma lampe avec la balle que je me destinais? »

Il avait éteint la lampe intérieure, en effet, qui permet de voir la lumière du jour. Il s'était tranché les nerfs optiques, lui le « demeuré ».

le demi-gâteux, avec une précision d'expérimentateur. Quand Henriette Istre, réveillée en sursaut et accourue au bruit, pénétra dans le grenier fatal, elle aperçut son fils gisant à terre, dans le louche halo de la flamme de pétrole, le revolver à côté de lui. Elle appelait au secours, ivre de douleur et de surprise. Elle hurlait : « Mon fils, mon enfant, mon Jérôme ! » Elle se penchait sur lui avec désespoir, comme si sa douleur pouvait le ranimer. Elle l'entendit qui murmurait : « Norade », et sa main demeurait tiède et légèrement remuante, bien qu'il eût les yeux fixes, grands ouverts, d'un cadavre à peine désenveloppé de la vie.

Deux heures après, le Dr Barias, qu'on était allé querir, au milieu de l'émoi et de la rumeur de tout ce paisible quartier d'Avignon, était auprès du malheureux blessé, étendu sur le lit de Norade, car il avait demandé à être porté là. Le savant achevait son examen : « Madame, je puis vous affirmer qu'aucun organe essentiel n'est atteint que celui que vous savez.

— Ah ! mon Dieu, soyez béni, mon Dieu ! — sanglotait la pauvre vieille, la tête entre ses mains tremblantes, affaissée sur le fauteuil, auprès de son enfant.

— Je resterai aveugle, docteur, n'est-ce pas ? fit Jérôme. Son suicide manqué lui avait rendu l'intelligence. La transformation était manifeste. Le timbre de sa voix n'était plus le même.

— Ce n'est pas sûr du tout, mon garçon. Nous verrons ça dans un ou deux mois. De toutes façons, tu l'as échappé belle. Le diable n'a pas voulu de toi.

— Croyez-vous qu'il voudra de... ? » Le nom demeura sur les lèvres du suicidé. Il pensait à Brécéan, mais sa rancune s'était envolée avec la lumière de ce monde, et, s'il aimait toujours Norade, c'était d'une façon apaisée, non exempte, toutefois, de fièvre sensuelle, ainsi que d'une rive d'outre-tombe. Il l'aimait comme un beau poème voluptueux, dont il se rappelait les principales strophes. Il ne la séparait plus de ses chants. Il souhaitait seulement de l'entendre, et de pleurer à l'écouter, et de s'endormir ensuite au son de sa voix.

C'était un clair dimanche d'automne, après la messe du matin, à Arles, à Saint-Trophime. La foule s'écoulait lentement ; les jeunes filles en costume (car la mode, sous l'impulsion de Mistral en revient heureusement) s'entretenaient avec les vieilles de la grande nouvelle de la demande d'armistice et de ses glorieuses conséquences. On attendait les journaux locaux, qui avaient du retard, comme les trains. Norade se tenait appuyée à un pilier, belle et suave, « d'une douceur sarrasine » murmurait François, qui la prétendait « de ce sang-là ». Ils venaient de décider que leurs noces auraient lieu précisé-

ment ici, dans ce sanctuaire célébré par l'immortel poète de « la communion des Saints ». On demanderait au Père Sidoine d'officier, puisque c'était lui qui, le premier, avait montré leur devoir aux amants. Les femmes, en passant, dévisageaient le beau soldat décoré, avec cette langueur ironique, qui les rend si désirables, et enviaient le sort de sa compagne. Celle-ci semblait leur répondre, d'un regard bienveillant, non dépourvu de raillerie : « Eh oui, c'est un de vos sauveurs. Admirez-le, mais ne comptez pas qu'il va échapper à mon empire. » Jamais ils ne s'étaient sentis plus mêlés, plus confondus, que parmi cette atmosphère d'encens qui s'évapore, d'orgue qui s'apaise et de victoire.

— Si nous montions au cloître, demanda-t-elle.

La veille ils y avaient passé une partie de la journée, dans une douceur dorée qui avait le goût de l'infini. Il la suivit, transporté d'un bonheur profond et grave, d'une béatitude qui semblait couler des sources mêmes de la vie. Nulle part plus qu'à Arles la solitude à deux n'est facile et suggestive. La ville, païenne ou chrétienne, a l'air faite pour la méditation amoureuse, et les compartiments de son silence semblent communiquer par des chuchotements câlins et des baisers. Le cloître était désert et tranquille, pareil à un navire sur l'océan des siècles, par temps calme. Des séraphins voletaient dans le carré du ciel bleu, portant des

harpes de lumière. Norade et Jean-François marchaient côte à côte, sans se parler, elle avec une légèreté de chatte, lui tenant sa main tiède aux doigts longs, comme les enfants qui jouent au monsieur et à la madame. Quand ils arrivèrent près du puits, dont la corde a creusé les bords en rigoles, il mit ses doigts dans les raies onctueuses, où semblaient pierreries les ongles roses.

Ce jeu terminé, la jeune fille tira de son réticule une lettre de Marie Téron, qui les suppliait, puisque François était convalescent, de revenir au mas des Ombres :

« J'ai besoin de vous, de votre chère présence. Je suis inquiète ; j'ai de moroses pressentiments au sujet de mon fils Pierre ; il ne m'a pas écrit depuis huit jours. Quant à Antoine, il va bien, Dieu merci, et je puis détacher ma pensée de lui, pour la donner toute à mon Pierre. Vous connaissez mes transes. Elles sont d'autant plus vives et cruelles que la cessation des hostilités est en vue. Allons, venez : le break vous attend, Bambarde et Audiberte vous envoient toutes leurs amitiés et jamais votre Camargue n'a été plus belle qu'en ce moment. »

— C'est joliment tentant, fit Brécéan, qu'en penses-tu ?

— Ce serait très imprudent. Et les prescriptions de Vanelle?...

— Zut! pour Vanelle ! Je me sens retapé. Avoue que je suis retapé.

— Tu tousses encore quelquefois. Tu as encore un peu de fièvre, le soir.

— D'abord tout le monde tousse. Mais je ne crache plus jamais le sang. Ensuite, si je n'avais pas une légère fièvre quand tu te déshabilles, ce serait insolent.

— Rappelle-toi que nous sommes dans un cloître et qu'il ne faut pas faire rougir les saints de pierre.

— Ils en entendent bien d'autres, les saints de pierre quand les gargouilles commencent à se confesser !

— En voilà une raison! Nous ne sommes pas des gargouilles.

— Malheureusement. Cela m'éviterait de retourner à Vulmis.

Au fond, il hésitait. Les médecins exagéraient toujours. Vanelle était encore plus méticuleux que Barias. Le meilleur traitement de toute maladie n'est-il pas celui par le bonheur? Où était le bonheur? Dans les bras de Norade. Il évoquait les heures chaudes, nues, incomparables du mas des Ombres, cette perpétuelle vibration lumineuse tendue sur la plaine et les marais, le bruissement des cigales, le pas des chevaux, le crépuscule et ses vapeurs violettes, l'aube et ses chants d'oiseaux, tout cela vu à travers la beauté voluptueuse de Norade, comme à travers une pierre précieuse.

Ils redescendirent l'escalier de pierre. Comme ils sortaient de Saint-Trophime, l'*Éclair* de Montpellier arrivait. Norade le prit, lut d'abord le

communiqué, toujours exaltant, puis, machinalement, chercha les nouvelles d'Avignon. Elle jeta un cri et devint si pâle que François crut qu'elle s'était tordu le pied sur le pavé, ou qu'elle avait été piquée par un insecte. Elle lui tendit le journal : « Tiens, lis. C'est effroyable ! Maudite, je suis maudite ! »

Un passant, entendant ces mots, se retourna, interloqué. Brécéan lisait, en effet : AVIGNON : *Un drame affreux vient de jeter la consternation rue Parapharnerie. A la suite de chagrins intimes, M. Jérôme I..., fils de la commerçante bien connue, et dont les produits sont si appréciés de nos gourmets, a tenté de se suicider à l'aide d'un revolver. La balle a coupé les nerfs optiques, sans endommager le reste du cerveau. Le docteur B..., le savant médecin de l'ambulance d'É..., appelé en toute hâte, a déclaré que M. Jérôme I... resterait aveugle.*

L'officier pensa : « Quel animal ! Si au moins il ne s'était pas manqué !... » Il dit avec mauvaise humeur : « C'est une triste nouvelle. Mais enfin la vie est sauve, et c'est le principal. » Le son égoïste de cette phrase banale l'étonna lui-même, tandis qu'il la prononçait. L'accent défait et douloureux de sa maîtresse le surprit encore davantage : « C'est ma faute. Il n'a pas pu supporter mon second départ. Je suis damnée. J'ai fait le malheur de ces pauvres gens. » Elle accompagnait ces mots de gestes courts et

navrés de ses jolies mains, comme quand elle était en train de prendre une décision. Ils s'assirent à la terrasse d'un café. Après un silence : « Écoute, mon cher trésor, mon petit, mon blessé François — elle l'appelait ainsi dans les grandes circonstances — il faut que je te quitte pour quelques jours et que je retourne en Avignon. Ma place est au chevet de ce malheureux.

— Ça, jamais! je te le défends ! Tu es à moi, nous sommes fiancés, nous allons nous marier. Ta place est auprès de moi.

Puis, avec un regard inoubliable, sombre dans ses profondeurs, d'un gris bleuté, à la façon d'une eau dormante : « Qui t'assure que je ne suis pas très malade, moi aussi, et que je n'ai pas besoin de ta présence autant que *lui*, plus que *lui*?...

— Mais tu prétendais tout à l'heure...

— Que j'étais complètement guéri! C'est un mensonge. Je ne suis pas complètement guéri et il y a des heures où je m'imagine... Tiens, ne me fais pas expliquer davantage. Je ne veux pas que tu retournes là-bas. Tu y resterais... Norade, je t'en supplie, demeure auprès de moi! Tu pourrais regretter un jour de m'avoir quitté.

— Et si tu étais reparti seul pour Vulmis?..

— Je ne serais pas reparti seul pour Vulmis. Tu es ma vie, ma respiration, mon poumon, mon cœur, ma chair, tout... Je dois passer avant ce... Jérôme.

Il avait été sur le point de dire : « ce gâteux ». La jalousie, de nouveau, le mordait et l'empoisonnait. Mais la fille véhémente du pêcheur Pertus secouait la tête obstinément : « C'est impossible, François... Je ne puis abandonner la tante Henriette, qui m'a élevée, en un pareil moment, risquer de l'assassiner par mon absence, elle aussi. Elle m'appelle, elle me réclame et j'y vais. Mon devoir, chéri, entends-moi, comprends-moi, c'est mon devoir. »

Elle mit dans ce mot une énergie passionnée. Ce qu'il y avait en elle de généreux venait d'armer de fer la souple Provençale. Ses yeux ardaient de sentiments divers, que dominaient le courage et la maîtrise de soi. Elle adorait François, elle lui appartenait, mais elle obéissait à un de ces commandements intérieurs que certains êtres subissent jusqu'au sacrifice de la vie et de mieux que la vie. Son amant le sentait et n'en était que plus acharné à lui faire obstacle. Après un quart d'heure d'âpre discussion (la première qui s'élevât entre eux), ils n'étaient pas plus avancés. Elle prit sa résolution et se leva : « J'ai besoin d'être seule, de réfléchir un moment. Laisse-moi te retrouver ici même, dans une heure au plus tard. »

Sans méfiance, il accepta. Elle disparut, de sa démarche vive, par la petite rue qui mène à l'hôtel de ville et il l'accompagnait d'un regard étonné, amoureux, irrité.

Elle traversa une arcade, un grand vestibule, se retrouva devant Saint-Trophime, tourna à droite, au bout de la place, et pénétra dans le musée arlésien. Elle songeait : « Je ne veux pas, comme Jeanne Louste, avoir toujours un spectre à mes côtés. » C'est que Jérôme, grand, voûté, avec sa tête ridicule, ses yeux écarquillés, était tout indiqué pour faire un spectre. Elle en frissonnait à l'avance... Mais, une fois reprise par le courant de la vie de famille, dans ces circonstances tragiques, retrouverait-elle jamais sa liberté, et l'existence était-elle concevable sans Jean-François? Cela au moment même où, tous obstacles levés, l'union tant attendue devenait possible !

Le musée de Mistral était désert. La belle et malheureuse Norade s'assit sur une banquette de cuir, devant une vitrine qu'elle connaissait et qu'elle aimait entre toutes, où l'on voit la fête de Noël, Calendal, célébrée selon le rite traditionnel, les personnages, en costumes et grandeur nature, autour de la table abondamment servie. Réglée sur les indications du poète précis et sublime, cette scène évoque, dans les cœurs bien nés, tout le passé de la Provence, ses nobles usages, sa sereine tradition. Le baptême, le mariage, les fêtes, l'enterrement, les objets familiers, la vêture, la pêche, ce qui fait le charme et la mélancolie des jours apparait ici dans le décor d'une méthode auguste et sûre.

C'est l'ordre virgilien, dantesque, racinien, mistralien, transmis aux générations successives, à travers les ris et les pleurs. La jeune fille demandait conseil à ces images de cire et d'étoffe. Elle cherchait un apaisement à son trouble, la solution de l'insoluble, car son parti, quel qu'il fût, allait faire le malheur des uns ou de l'autre et risquait d'appeler le deuil et le glas. Elle était littéralement déchirée, le cœur sectionné et béant; elle enviait l'insensibilité, la rigidité de ces figures, qui sourient en apportant les plats, pour le souper de la nuit miraculeuse.

L'être humain est infiniment plus complexe que ne le peignent les écrivains et les dramaturges, car il est à lui seul un théâtre et un enveloppement de fantômes héréditaires. L'émotion ou l'inspiration les évoquent et les précipitent vers le champ éclairé de la conscience. Qu'il soit taillé dans le marbre et la pierre, ou projeté par la couleur sur la toile, ou tracé en petites figures sur le papier, ou transmis aux vibrations sonores des instruments, ou dépensé dans les convulsions, les crispations et les sueurs de l'amour, ou dans les grimaces sanglantes de la haine, ou ruisselant le long des parois du puits de mélancolie, le génie est la réapparition des ancêtres : les voici, furtifs et fugaces, vestiges d'ombres, de lueurs, de mouvements, qui gravitent autour de la personnalité actuelle,

comme autant de satellites et de planètes. Norade était en proie à sa mère, dont les fantaisies amoureuses, transportées du petit théâtre de Cassis sur une plus vaste scène, auraient alimenté un Lamartine ou un Musset. Derrière elle venaient les grand'mères, qui ne furent pas toujours vieilles et ridées, pour qui l'amour, même comprimé par les soucis de la maternité et de la maison, a été autrefois chose importante. Quelle femme n'est pas née pour l'amour, plus souvent contrarié que satisfait, parfois déplacé et coupable, entrevu comme un beau passant, dont elle n'ose s'avouer qu'elle serait à lui, s'il s'arrêtait et lui parlait? Quelle femme, au milieu de ses enfants ou des humbles besognes du foyer, n'a pas souri intérieurement, en songeant à ce qui aurait pu être, à ce qui a été heureusement, ou malheureusement évité, à la toute petite circonstance enfuie d'un regard, d'une parole, d'un frôlement complice de la main ? Il n'est imagination de poète comblé que ne dépasse imagination de femme, appuyée le front à la vitre et regardant la pluie qui tombe, comme toutes les larmes qu'elle n'a osé verser. La pire mégère a eu son heure de charme, et la plus dégradée son instant de rachat. Ce ne sont pas les hommes qui font la race, ce sont les femmes, et leurs hantises, obsessions, préoccupations amoureuses y jouent un rôle autrement décisif que les penseurs et les conquérants. La

femme accumule, l'homme dépense. Elle thésaurise, et il gaspille. Les élans comprimés de la femme, ses secrètes pensées, ses espérances, ses illusions, ses regrets et ses douleurs muettes sont l'immense réservoir des hauts faits ou des belles œuvres qu'admirera la postérité et dont s'inspirera l'avenir.

Ainsi songeait Norade, devant les vitrines incomparables du petit musée. Le chant, qui était au fond de sa nature, déroulait ses couplets sous sa préoccupation, laquelle revenait au refrain. Finalement, le devoir l'emporta, ainsi que la crainte du remords. Elle retournerait rue Parapharnerie. Elle consolerait l'aveugle par détresse d'amour. Elle panserait, infirmière morale, la plaie saignante qu'elle avait faite. Elle serait pardonnée par la tante. Ensuite, comme il ne pouvait être question d'abandonner François, elle le rejoindrait et trouverait le moyen de vivre auprès de lui, tout en revenant, de temps en temps, en Avignon. Peut-être même le déciderait-elle... Mais cela c'était l'autre rive. Il s'agissait, la résolution une fois prise, d'agir vite. Elle s'arracha à la contemplation de ces choses mortes et anciennes. Comme elle n'avait pas sur elle ce qu'il fallait, elle descendit à la loge de la gardienne et demanda la permission d'écrire un mot : « François chéri, « il ne faut pas m'en vouloir, si je cherche à « éviter le funeste sort de Jeanne Louste. Cela

« nous porterait malheur et à notre éternel « amour. Je t'écrirai chaque soir d'Avignon. « Va m'attendre à Vulmis, où je te rejoindrai « bientôt et dis-toi qu'à chaque instant de la « journée ma pensée ardente et tendre est « auprès de toi. Toute à mon adoré. NORADE. »

Elle consulta l'indicateur. Elle avait un train pour Avignon dans une demi-heure. Le risque était que François, impatient, revînt à l'hôtel avant qu'elle eût fait sa valise. Ce contretemps n'eut pas lieu. L'estomac creusé par des émotions si diverses, elle mourait de faim et commanda au maître d'hôtel un épais sandwich au jambon, qu'elle dévorait tout en rangeant et bourrant son linge, ses corsages et son nécessaire. Après ce substantiel repas, accompagné d'un verre de bière, elle se trouva mieux, plus d'aplomb. Elle déposa la lettre au bureau, en recommandant qu'on « la remît à monsieur dès son retour ». Elle fit signe à une victoria, abritée par un tendelet de toile, qui passait, et arriva à la gare sans encombre, cinq minutes avant le départ. Le fait que sa décision était prise lui libérait l'âme de la torture du doute et elle s'efforçait de ne penser à rien, de transformer son esprit en page blanche.

François, pendant ce temps, réfléchissait et passait de la jalousie à la sécurité avec une promptitude maladive. Il ne pouvait pas plus douter de l'amour de Norade que de la saveur

du fruit qu'on vient de boire avec délices et dont on a encore l'eau et le parfum dans la bouche. Cependant, le sachant fiévreux et irritable, elle lui préférait cet odieux cousin, dont la mort stupide n'avait pas voulu. Faiblesse d'infirmière pour le plus malade, qu'il importait de laisser s'user d'elle-même, en quelques jours, au chevet de l'idiot. Elle avait une répulsion physique pour cet homme, que la mère Istre voulait vainement lui faire épouser. Donc, rien à craindre de ce côté-là. Et pourtant, malgré les assurances qu'il se prodiguait à lui-même, le Breton demeurait perplexe et cherchait le moyen d'empêcher sa maîtresse de donner suite à son projet : « Si j'avais une hémoptysie, même légère, elle y regarderait à deux fois avant de me quitter, fût-ce l'espace d'une semaine. Mais je vais mieux et l'on n'a malheureusement pas une hémoptysie à volonté. »

Il se rappela de nouveau l'interdiction portée par Vanelle, quant à la Camargue et au mas des Ombres. Eh bien, précisément, au lieu d'achever sa convalescence à Vulmis, il irait rechercher au mas les origines de son accident. Ah! Jérôme appelait Norade en attentant à ses jours! Soit, lui aussi, Brécéan, attenterait à ses jours, non à l'aide d'un pistolet, mais à l'aide des marécages d'automne. On verrait alors ce que ferait la belle partagée. Ainsi court la contagion du suicide sur les fils tendus et vibrants de la pas-

sion frénétique. La ville d'Arles avait perdu son attrait. Elle était une cité comme une autre, aux murs de pierre indifférents, et ses filles, au sourire trompeur, ne valaient pas qu'on leur sacrifiât les Bretonnes au cœur fidèle et sage. Mais à peine le cousin d'Henri Lehadec avait-il formulé cette critique qu'il en sentait l'amère ironie et que tel charme secret de sa Provençale, prompt à réveiller le désir, accourait le percer d'un trait de feu. Il n'était pas jusqu'à cette bizarrerie sentimentale, véritable morsure de la reconnaissance et de l'amitié sur l'amour, qui n'aiguillonnât cet amant fidèle. Il regarda sa montre : l'heure « au plus tard » était écoulée et Norade ne revenait pas. La méditation durait bien longtemps!

Il attendit encore une vingtaine de minutes, n'osant se formuler à lui-même un soupçon cruel, qui venait de le traverser. Puis, se levant d'un bond, il courut, plutôt qu'il ne marcha, jusqu'à l'hôtel :

— Madame est partie, il y a près d'une heure. Elle a laissé ceci pour monsieur.

Il avait compris, deviné. Il tournait et retournait le billet entre ses doigts tremblants, sous l'œil curieux de la dame du comptoir. Il monta dans sa chambre pour le lire. La pièce avait cet aspect indéfinissable de la fuite, que n'oublie jamais celui qui a pleuré et ragé devant l'armoire vide et la brosse à dents disparue, sans que le

plus petit oubli de linge, ou de gant, ou de houppette à poudre apparaisse comme une dérisoire consolation. Seule l'odeur de Norade, l'odeur de lavande des Baux, de Saint-Remy et de Barbentane flottait entre les rideaux et le lit. C'est dans cette odeur que Jean-François lut cet « au revoir » étrange, qui avait, malgré tout, le son d'un « adieu ».

— C'est bien, Norade, tu t'en repentiras. Moi aussi, je puis faire un spectre !

Il se regarda machinalement dans la glace. La décomposition de son visage lui prouva que cette menace n'était pas vaine.

CHAPITRE X

LES CLOCHES DANS LA NUIT

— Norade, je t'en supplie, tes lèvres, tes lèvres... Dans la nuit épouvantable où je suis, il n'y a que cela qui me soulage, qui me donne la force de vivre! »

L'aveugle était couché et tendait les bras, comme les petits enfants qui désirent passionnément quelque chose. Sa mère l'avait fortement parfumé à l'eau de Cologne. Les draps étaient blancs. Un bandeau blanc recouvrait les yeux morts. La chambre était arrangée pour les soins, ainsi qu'à l'ambulance d'Everjon, et la jeune et belle Provençale, auprès de son cousin fou de ténèbres et d'amour, avait repris son costume blanc d'infirmière. Il y avait cinq jours qu'elle était revenue, qu'elle avait été accueillie avec joie par le suicidé, avec une sévérité mitigée par la tante Henriette, qu'elle avait pris son

poste au chevet du malheureux. Elle n'avait plus de nouvelles de François et ce silence la torturait.

— Tes lèvres... Norade!

Elle avait eu la faiblesse de céder une première fois. C'est une chose cruelle, pour une amoureuse, que d'être embrassée amoureusement par un homme qu'elle n'aime pas. En vain essayait-elle, pendant le contact, de substituer à l'image douloureuse l'image volupteuse et à la présence l'absent adorable. Tout son instinct de femme se hérissait contre ce mensonge. Or, le coup de revolver, en aveuglant Jérôme, l'avait rendu clairvoyant quant à l'esprit, sensible à autre chose qu'à la gourmandise, bavard et même éloquent. Il était réveillé pour de bon au milieu de la nuit éternelle. Il avait deviné, senti le remords de sa cousine et il abusait de la situation avec la perversité habituelle aux enfants gâtés et aux hérédos. La maman Istre avait compris tout de suite le parti à tirer de la pitié de sa nièce et elle se faisait doucement entremetteuse, n'apparaissant qu'à de rares intervalles et après avertissement préalable.

— Tes lèvres, Norade!

Elle céda, se pencha sur la couche. Deux longs bras de singe lui palpèrent avidement les épaules, la taille et les seins. La bouche sèche s'appliqua sur la sienne humide et y demeura un bon moment, comme celui qui, buvant,

goûte la fraîcheur initiale du gobelet. Les choses allant plus loin, la jeune fille se prêtait au triste jeu avec une passivité navrée, apparente dans ses regards nerveux et distraits, mais que Jérôme ne pouvait voir.

— Merci, oh merci! soupira Jérôme quand il eut apaisé sa soif.

Il avait son plan, un plan d'infirme, et il se disait que la jeune fille, après avoir accordé les préliminaires, finirait par se prêter au reste. Peu importait à son égoïsme qu'elle souffrît ou non de ces exercices et que le plaisir fût unilatéral. Le beau Breton lui avait pris Norade, il la lui prenait à son tour. Le plaisir de la jalousie s'ajoutait au plaisir charnel.

— Veux-tu que je te lise du Hugo, ou du Musset, ou un roman d'aventures?... demanda la victime résignée.

— Non, je préfère un peu d'Aubanel.

C'était ce qu'elle craignait. La lecture de ces poèmes sublimes, dans cette chambre de malade, lui rappelait cruellement les heures divines et si proches où elle partageait avec François les délices de la *Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon*. Le brusque changement des circonstances l'accablait et elle se demandait où elle puisait le courage de subir ce qu'elle subissait, au lieu de courir rejoindre son chéri. Mais la voix de la conscience était devenue soudain plus impérative en elle que le cri du

désir, et elle se trouvait semblable à une esclave docile, que commande un maître invisible, armé des lanières du remords : « Ce cadavre qui respire et désire, c'est ta faute. Expie le malheur que tu as causé. » Elle lisait en songeant ainsi ou plutôt elle récitait ces strophes brûlantes, qu'elle savait par cœur et qui évoquaient le mas des Ombres. Était *il* là ou à Vulmis? Comment supportait-*il* la séparation, cet abandon brusque, mais nécessaire, dans un café de la ville d'Arles, au sortir de la messe à Saint-Trophime, après la belle et confiante journée du cloître? Convaincue que la tante Henriette avait écrit à son frère Fertus un récit partial et trop « maternel » des événements, Norade avait, de son côté, averti son père des circonstances vraies du drame de son retour, afin qu'il fût au courant. Elle lui demandait aussi de s'informer de Jean-François. Même précaution vis-à-vis de Marie Téron. Elle attendait les deux réponses.

Un bruit de voix vint de l'escalier. C'était la visite du Dr Barias, accompagné de Mme Istre. Celui-ci commençait à ne plus s'étonner de retrouver son infirmière dans les conjonctures les plus insolites. Il la rangeait parmi ces êtres resplendissants, généreux, et faibles devant l'amour, qui appellent le drame par leur beauté et le compliquent par leur esprit de sacrifice. La jeune fille était devenue pour lui un objet d'étude psychologique : un sentiment, mêlé de pater-

nité trouble et de tendresse excessive, commençait à percer à travers sa bougonnerie, son irritation et ses remontrances. La science, l'étude ne suppriment pas les passions. Elles les endorment; et les savants et les philosophes sont nombreux, qui se réveillent, au déclin de l'âge, en désespérés, devant un visage ou une silhouette de femme ou de vierge. Dans les milieux médicaux, cette propension sensuelle est connue sous le sobriquet de « tournant du doucheur », pour une raison que l'on devine. Barias ne savait jamais, quand il apercevait Norade, s'il devait l'embrasser ou la battre; mais son besoin de la morigéner cachait un autre besoin, moins avouable. Il lui était devenu délicieux de la tutoyer.

— Qu'est-ce qu'il dit, l'cousin, à c't'heure? Sa tempe est-elle racmôdée?

Le bandeau enlevé, il examina avec soin la cicatrice d'entrée, imperceptible, celle de sortie, pareille à une étoile de chair et d'os; car le projectile avait traversé complètement la boîte cranienne.

— Qu'est-ce que tu fous? dit-il à Norade.... Je t'avais dit de mettre une couche d'iode.

— C'est moi qui n'en ai pas voulu, déclara Jérôme, pour disculper sa garde-malade.

— De quoi te mêles-tu, toi, rescapé! grommela le bonhomme.... Eh bien, vois-tu noir ou blanc aujourd'hui?

Car le cousin annonçait deux cécités différentes : l'une blanche, l'autre noire, qui se succédaient dans sa pauvre tête fracassée. Il préférait de beaucoup la première.

— Docteur, il dort et il mange bien. Ses fonctions s'accomplissent normalement.

Ainsi parlait la tante Henriette, dont les observations assez plates mettaient hors de lui le vieux praticien.

— Certes! L'appétit et le sommeil n'ont rien à voir avec cette histoire-là. Je suis même sûr que les idées noires ont disparu avec le choc. N'est-ce pas, garçon, que tu n'as pas envie de recommencer?

Jérôme secoua la main de droite à gauche, indiquant par là qu'une première tentative suffisait. Néanmoins, son examen achevé, Barias prit Norade à part et lui recommanda de ne pas laisser son malade seul pendant la nuit : « Il a droit à de violents cauchemars, même à des accès de somnambulisme. S'il se jetait par la fenêtre, tu serais encore bien embêtée. » Elle se retint pour ne pas sourire. En effet, il n'était pas besoin de cette complication.

— Et l'autre... le lieutenant... que devient-il? J'ai reçu ce matin un mot de Vanelle, qui m'apprend que son client n'est pas retourné à Vulmis. Il a tort. Ça finira par lui jouer un mauvais tour.

— Je n'ai aucune lettre de lui, répondit la Provençale en rougissant.

— Parbleu, il te boude. C'est bien son droit, je pense ! Dans quel guêpier moral t'es tu fourrée, ma petite ! L'officier te tire à droite et, si tu le repousses, tu as peur de le perdre. Le cousin te tire à gauche, et, si tu le rebutes, tu as peur d'un deuxième coup de pistolet. Sans être mariée, du moins légitimement, te voilà au partage de toi.

— Maître, vous faites erreur. J'appartiens à Brécéan, à lui seul.

— C'est ce qui te trompe. Si tu appartenais à Brécéan seul, tu serais auprès de Brécéan. Or, tu as quitté Brécéan pour venir ici soigner le cousin. Il ne faut pas me raconter d'histoires.

Il lui avait pris le bras au-dessus du coude. Il avait les yeux plantés dans ses yeux et il admirait leur éclat voilé, puis, au delà, une sorte de chemin d'or bruni, semé d'étincelles plus claires, qui menait tout droit jusqu'à l'âme. Heureux ceux dont l'image allait et venait, de ces prunelles au cœur et aux artères battant sous l'étoffe !

— Je te plains, ma pauvre petite. Il m'arrive de te bousculer, mais tu es quand même ma chère élève. Mets ceci dans ta jolie caboche : Où et comme que tu aies besoin de ton vieux Barias, il est à ta disposition. Use et abuse de ses cheveux blancs, fais-le tourner en bourrique, si ça t'amuse. Ma science et mon temps t'appartiennent, et si jamais il te manque quatre sous

pour un voyage, un purotin, une fantaisie, je serai trop content de les mettre à ta disposition. C'est compris?

C'en était trop. Norade, bouleversée, se jeta sur l'épaule du bonhomme et mouilla de pleurs sa redingote. Il répétait : « Allons, allons, ça fait du bien, vas-y, laisse-toi aller... » et il restait embarrassé de cette douce chevelure, de cette émotion, de ces jeunes sanglots, comme un vieux mendiant d'un bouquet de roses.

— Norade, retire ton corsage, laisse-moi appuyer la tête contre la douceur de ton sein!

La nuit était venue, le repas achevé. Tante Henriette avait souhaité le bonsoir à son fils et à sa nièce, adressant à celle-ci son premier regard de gratitude. Car le malade allait aussi bien que possible et tolérait sa terrible infirmité nouvelle beaucoup mieux qu'on n'eût osé le supposer. La jeune fille, assise dans un fauteuil, les bras croisés, tressaillit. Elle sortait d'un songe, les yeux ouverts, où elle marchait, aux côtés de Brécéan, par les rues roses et bleues des Saintes-Maries. Elle refaisait en pensée toutes les promenades qu'ils avaient faites ensemble et elle y retrouvait et y coordonnait mille délices fugitives, pas assez savourées. Par oubli et négligence, les amants laissent tomber la moitié de leur bonheur, comme les enfants, attentifs au chocolat, émiettent le pain de leur goûter

— Dors plutôt, mon petit, essaie de dormir, il ne faut pas que tu aies la fièvre.

— Je dors toujours, quand un peu de ton corps adoré ne me rend pas la lumière. Puisque tu vas retirer ton corset pour la nuit, permets que je me calme sur ton cœur.

— Si tu n'es pas raisonnable, Jérôme, j'irai me reposer dans ma chambre.

— Et moi je me lèverai et je m'étendrai devant ta porte. Tant pis si j'attrape une fluxion de poitrine!... Norade, sois bonne, fais ce que je te demande.

Cette plainte, cette prière attendrissaient la Provençale. Maintes fois, à l'ambulance, elle avait surpris, chez ses soldats blessés et gisants, un de ces désirs muets qu'exprimait brutalement son cousin. Sa beauté aussi était un remède, bien qu'on l'interdît à Jean-François. Mais les interdictions de Barias étaient désormais suspectes à ses yeux. Elles dépendaient d'une humeur sentimentale.

Le tintement de la sonnette fit une diversion. Presque aussitôt la voix de Mme Istre demanda par la fenêtre : « Qui est là?... » Puis : « Ah! c'est vous, facteur, la bonne va vous ouvrir. » Habituellement, le courrier du soir était inexistant. Cette fois il y avait une lettre pour Norade.

— Qui donc t'écrit?... demanda l'aveugle, inquiet déjà du silence de sa garde.

— C'est papa, de Cassis. Rien de neuf. Tout va bien. Il t'embrasse ainsi que sa sœur.

Voici ce que disait laconiquement le patron Pertus, qui piochait Tolstoï et Proudhon, mais n'était pas très calé en grammaire, ni en orthographe :

« Ma chère enfant,

« Les tristes nouvelles que tu me donnes, me font beaucoup de chagrin. Je les connaissais en partie par les journaux, en partie par une lettre d'Henriette, assez aigre, qui ne m'avait annoncé naturellement que le côté du malheur la concernant. Mais d'avoir quitté ainsi ton fiancé doit t'être bien pénible et ce n'est pourtant pas ta faute si Jérôme est épris de toi. Ces choses-là ne se commandent pas. Essaie donc de ne pas trop te tourmenter. C'est aussi le conseil du sage Téron et du Père Sidoine, à qui j'ai raconté les choses en gros, sans entrer dans les détails, bien entendu. Ici nous ne savons plus rien de Brécéan, ni de Marie Téron, ni de personne, car la victoire n'avance pas les affaires de la poste et Dieu sait quand ce billet te parviendra. Tout ce que je puis ajouter, et ce que je soutiendrai jusque sur mon lit de mort, c'est que tu n'es pas coupable d'avoir suivi ton cœur. La femme doit être libre comme l'homme. C'est le véritable esprit de notre Révolution et de sa fille la République, tant que les idées bourgeoises ne l'ont pas corrompue. A Cassis, on ne trouve presque plus de tabac. Si tu en découvres à Avignon, envoie-m'en, je t'en prie par la poste, dans une petite boîte bien fermée, à cause des voleurs, deux bons paquets, et viens dès que cela te sera possible. Nous nous languissons tous de toi.

« Ton père affectionné, « Laurent Pertus ».

— Norade... oh! Norade!

L'imploration de Jérôme tournait au gémissement. Il était enjoint de lui éviter toute contrariété, susceptible de gonfler de larmes cuisantes et enkystées ses yeux morts. La jeune fille défit vivement les agrafes qui fermaient son corsage, le retira ainsi que son corset, mais, comme elle était frileuse, jeta, sur ses épaules rondes et sa poitrine ferme et menue, une écharpe de soie. L'infirme comprit qu'il était exaucé. Il se souleva sur sa couche, promena goulûment ses lèvres sur ces seins tièdes, qu'il broutait à tâtons de baisers rapides, avec la crainte qu'elle ne les retirât. Il embrassait aussi l'écharpe, puis appuyait à la peau blanche sa tempe meurtrie, mêlant l'ardeur au caressant recours. Sa victime se figurait qu'elle était esclave sur un marché ou prostituée au fond de quelque bouge, mais l'idée du soulagement qu'elle apportait lui permettait de tolérer ce contact impur. Elle désirait seulement qu'il ne s'excitât pas au point de compromettre sa convalescence et cela n'était pas commode : Jérôme n'avait jamais connu l'amour physique. Il lui était révélé dans la pire détresse, par celle qu'il avait toujours désirée en vain et qui s'abandonnait à lui par pitié. Il voulait brûler les étapes jusqu'à la possession complète, ce à quoi elle s'opposait de son mieux, mais avec une énergie faiblissante. La lueur basse de la petite lampe éclairait louchement le doulou-

reux tableau de cette belle fille à moitié nue, tripotée et dévorée par cet aveugle.

— Assez, Jérôme, assez maintenant! J'entends ta mère.

Elle se retirait. Il la retenait, happé hors de son lit par son propre effort, comme une grande marionnette dégingandée. Fatiguée par les veilles et le souci, elle n'avait plus qu'une résistance physique très inférieure à la force musculaire de son assaillant. Elle craignait aussi, en le repoussant, de lui faire mal. De sorte qu'ayant brisé le cordon de taille de sa jupe il fourrageait maintenant, d'une main osseuse et nerveuse, autour des reins cambrés et des cuisses contractées. Il murmurait rageusement :

« Tu l'as bien permis au Breton. Pourquoi pas à moi? Pourquoi pas? »

— Laisse, à la fin, tu es fou!

D'un mouvement prompt elle se dégagea. La tête du blessé heurta légèrement le barreau du lit. Il jeta un cri sourd.

— Mon Dieu, t'es-tu cogné le front?

Déjà il abusait à nouveau de sa compassion et se lamentait de telle manière qu'elle était sur le point de céder tout à fait; quand il s'arrêta de lui-même, pour goûter méchamment sa victoire :

« Tu me dois bien ça, gueuse, sale fille! C'est par ta faute que je suis aveugle. Je t'avais prévenue que je me tuerais. »

Il continua à l'injurier ainsi d'une voix rauque,

cependant qu'écartée du lit, silencieuse, elle remettait de l'ordre dans son vêtement. Ensuite, il lui demanda pardon humblement, afin de l'attirer à nouveau. Mais elle se méfiait et gardait la distance. A l'étage au-dessous, suspendant son souffle, Mme Istre comprenait au bruit qu'une scène avait lieu et devinait de quel genre était la scène. Elle se gardait, cette fois, d'intervenir. L'union, tant souhaitée, de son fils et de sa nièce se réalisait peu à peu. Il ne resterait bientôt plus qu'à légaliser les conditions brusquées de la guérison et du pardon définitif.

Le lendemain de cette crise et le jour suivant, Jérôme fut à peu près tranquille. Il fallait néanmoins que sa cousine lui tînt compagnie du matin au soir. L'infortunée n'en pouvait plus. L'absence de nouvelles de son ami, lui était d'heure en heure, plus cuisante. Certainement il la boudait, mais dans quelle mesure? Et n'allait-il pas tourner son chagrin contre lui-même, aggraver son mal, perdre le bénéfice de son séjour à Vulmis et du traitement de Vanelle? Torturée par ce silence, elle envoya en cachette une dépêche à Marie Téron, au mas des Ombres, la priant de lui télégraphier immédiatement, poste restante, si elle savait quelque chose de Bréséan. Norade dut inventer divers prétextes, pour aller s'informer au bureau central de la rue de la République. Douze heures encore s'écoulèrent dans la fièvre de l'attente. Puis la réponse arriva

enfin, mais d'une inquiétante et morne sécheresse : « Personne en question arrivée ici. Santé médiocre. Inquiétude mortelle quant aux combattants. Lettre suit. Tendresses. Marie. »

Comme elle rentrait rue Parapharnerie, accablée d'angoisse, Norade aperçut à la fenêtre sa tante, qui lui faisait signe de se hâter. L'aveugle avait eu une syncope, ou avait feint d'avoir une syncope en son absence. Cette deuxième hypothèse se vérifia quand, au sortir de cette fausse alerte, il exigea, nouvelle fantaisie, que la jeune fille l'embrassât à son tour et lui déclarât qu'elle l'aimait. Haletante, la mère se tenait derrière la porte, prête à intervenir en cas de refus.

— Dis-moi que tu m'aimes! Autrement je veux en finir. Il me faut entendre, de ta bouche, que tu m'aimes, sinon...

— Mais si je n'avais pas une infinie tendresse pour toi, Jérôme, serais-je ici à te soigner?...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce n'est pas cela que je veux. Dis-moi : Je t'aime. Allons, viens dans mes bras et dis-le...

La jeune fille entendait le profond soupir de sa tante, elle voyait l'abîme, elle obéit. Ce mensonge, accompagné de son navrant corollaire, lui fut, dans un tel moment, atroce et cruel. Elle aurait voulu s'essuyer l'âme et les lèvres, effacer la trace du blasphème. L'infirme devenait insatiable et son chantage augmentait sans cesse. Mais aussitôt un flot de compassion sub-

mergeait le mouvement de révolte, car le « merci » chuchoté de la tante Henriette fendait le cœur de la tendre Norade.

La convalescence de l'aveugle faisait des progrès surprenants. Il se leva, essaya ses premiers pas au bras de sa cousine, qui lui nommait à mesure les objets familiers, sur lesquels il promenait des mains hésitantes. Elle lui lisait les journaux, lui racontait la couleur du temps, l'aidait à manger et cherchait à détourner le cours de ses idées, quand il lui baisait le cou, les cheveux et les lèvres avec une avidité gloutonne. La présence de sa mère ne le gênait plus. Il considérait la jolie fille comme sa chose et, au moindre refus, il la menaçait de « recommencer », de se jeter par la fenêtre, ou de se laisser mourir de faim. Argument qu'il savait irrésistible et dont il abusait férocement. Cependant la lettre annoncée par Marie Téron n'arrivait pas. Les heures succédaient aux heures, les courriers aux courriers, sans que parût l'enveloppe impatiemment attendue, avec le timbre de Sylvéréal, soit qu'elle se fût égarée en route, soit que la baïlesse eût remis d'écrire. Vingt fois Norade fut sur le point de tout planter là, de fuir à nouveau la cruelle maison grise, qui la retenait méchamment par une sorte de fascination compatissante, de rejoindre celui auquel allaient, à chaque instant du jour et de la nuit, toutes ses pensées. Elle avait pris sur le docteur Barias un

empire tel qu'il venait fréquemment rue Parapharnerie, sous le prétexte de suivre l'état de Jérôme, en réalité afin de voir sa chère infirmière et de l'admonester, ou de la conseiller vaguement et vainement, selon l'usage des vieillards, qui voudraient que la vie finît avec eux. Elle n'ignorait pas qu'il avait depuis peu à sa disposition une magnifique limousine de quarante chevaux, toute l'essence qu'il demandait, et qu'il accepterait avec joie de l'emporter, en quelques heures, au mas des Ombres. Ce serait pour lui une occasion unique de la morigéner en la caressant, et de lui tenir des propos alternativement grondeurs et tendres. Elle résistait à cette tentation. Elle se répétait, afin de se le persuader à elle-même : « Mon devoir est de rester ici. » Quand elle se sentait près de faiblir, quand l'odeur fade de l'aveugle ou son insistance lubrique devenaient presque insupportables, elle se représentait Jeanne-aux-Deux-Ombres et le spectre acharné à l'accompagner. Elle préférait encore ce noir Jérôme en chair et en os.

Le 10 novembre, au crépuscule, arriva en tapinois ce télégramme tragique : « Double « malheur. M. Antoine tué. Lieutenant Brécéan « au plus mal. Madame désespérée. Ne savons « plus que faire. Arrivez vite. — Audiberte et « Bambarde. »

Devant cette fatalité, Norade retrouva son

sang-froid et sa présence d'esprit. Elle montra le télégramme à sa tante : « Voilà ce que j'ai décidé. Je vais demander à Barias que sa voiture vienne me prendre demain à six heures du matin. Il m'accompagnera... »

— Mais Jérôme, mon pauvre Jérôme!...

— Vous deux aussi, si vous le désirez. Jérôme est maintenant transportable. Nous serons à Sylvéréal entre onze heures et midi.

Elle avait réfléchi que cette solution épargnerait les scènes inutiles, une crise de désespoir et, qui sait, quelque nouvelle folie de ce sensuel, exaspéré par la cécité. En même temps, sans en rien dire à personne, elle demandait par dépêche au Père Sidoine et à son père de venir la rejoindre immédiatement au mas des Ombres « pour un mariage *in extremis* ». Car une grande lumière s'était faite en elle, à la suite des derniers événements, et elle voulait, comme disait le saint homme, « se mettre en règle avec le bon Dieu », ainsi que son malheureux Jean-François.

Jérôme accueillit la nouvelle avec satisfaction. Il n'osait pas espérer la mort si rapide de son rival. Il lui restait un peu de méfiance : « Est-ce bien sûr, au moins », demanda-t-il à sa mère... N'est-ce pas une combinaison de Norade et de cette Marie Téron, qui m'a tout l'air d'une vieille entremetteuse?

— Certainement non, puisque Norade nous demande de l'accompagner.

— C'est que je suis aveugle et je ne pourrai pas me rendre compte...

— J'y verrai pour toi, mon enfant.

Cette parole sauvage acheva de le convaincre. Désormais il fut tout à la joie du voyage et de sa vengeance.

Quant à Barias, il émut Norade par la simplicité et la sobriété de son acceptation : « Hélas! ma petite, je m'y attendais. Ton Breton n'est pas de ceux qui cicatrisent. Je vais donner les ordres au chauffeur. Demain, à six heures, tout sera prêt. » Il ajouta : « Je préfère ma limousine au tacot de ton sacré Bombarde... mais non, je me trompe encore : Bambarde... »

Cette nuit là, comme les précédentes, la jeune fille veilla son malade jusqu'à ce qu'il fût endormi. Un scrupule inattendu fit qu'il la laissât tranquille ; en quoi il eut raison, car elle était décidée à le repousser, coûte que coûte. Bientôt un ronflement sonore l'avertit que Jérôme n'était plus à craindre. Alors elle se déshabilla et alla s'étendre sur son lit. Mais il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, de dormir. Elle voyait cet amour immense et rapide, qu'elle avait éprouvé pour Jean-François, que Jean-François avait éprouvé pour elle, ainsi qu'une courbe de fièvre soudaine, sous un ciel de feu, montant et aboutissant à la mort. Les choses commençaient délicieusement, doucement, par quelques causeries d'ambulance, par un dîner

à la Bartelasse. Puis elles s'intensifiaient très vite jusqu'à la fusion complète et à la confusion de deux âmes et de deux corps. Alors intervenaient la douleur, sous la forme de la maladie, la séparation, la reprise, leurs dures conséquences. Le tout croisé et traversé par l'affreuse aventure du cousin : « Suis-je née pour le malheur, songeait-elle, ou est-ce ma beauté déplorable qui fait mon malheur? Comment se peut-il que, sensible et facilement apitoyée, je suscite partout l'angoisse et les larmes, que j'arrive à me déchirer moi-même, à ne plus discerner où est mon devoir? » Elle pria. Jamais, bien qu'en état de péché mortel, elle n'avait senti si profondément le bienfait de l'oraison et l'étrange douceur qui en résulte. Les paroles rituelles qu'elle prononçait versaient en elle une autre lumière, qui n'était plus le soleil de la Camargue, ni celui dorant les remparts d'Avignon. Dans cet éclairage nouveau, la responsabilité de ses fautes lui apparaissait comme plus directe, mais aussi comme rachetable et réparable par la contrition et le sacrifice. Ce qui change, dans ces crises de l'âme, ce n'est pas tel ou tel point de vue, c'est l'enveloppe de la personnalité, c'est le mannequin complet de l'émotion et du désir. Norade continuait à aimer, car elle était née aimante et bonne; mais elle commençait, seule et perdue en ce monde, à aimer dans une région inaccessible au mal et

au doute. Elle aimait au-dessus de l'amour humain; elle éprouvait une sorte de purification intérieure, comme si l'on eût transporté son cœur ardent, des régions d'effroi et de souffrance, dans un bain d'eau tiède parfumée.

Les larmes inondaient son charmant visage, se renouvelant sans cesse à leur source. Elle les laissait couler, et leur saveur amère, pansait sur sa bouche, les baisers innombrables de son amant. Elle comprimait seulement ses sanglots, afin de ne faire aucun bruit. Personne ne s'en douta que le chat familier, confident de ses fugues bienheureuses, qui vint ronronner à côté d'elle. Au cœur de la maison du silence, elle entendait le ronflement de Jérôme et les mouvements discrets de Mme Istre, achevant au-dessous ses préparatifs du lendemain.

Les heures sonnaient dans les ténèbres, mesurant aux humains les quelques instants qui leur sont départis ici-bas, pour agir bien ou mal, se féliciter ou se repentir. Norade savait qu'elle n'avait plus rien à apprendre de l'existence que la mélancolie torturante du souvenir, ou un desséchement pire que le souvenir. Sans doute, il y avait le cloître. Mais aurait-elle la foi suffisante pour accepter cette tombe prématurée, au sortir d'une passion trop terrestre?

Quand quatre coups furent frappés aux pendules de la maison et aux horloges de la ville, la jeune fille se leva. Elle avait à faire sa toi-

lette, sa valise, la toilette et la valise de Jérôme. La tante, déjà réveillée, avait préparé les vêtements et les bottines de son garçon. Il fallut habiller l'aveugle maladroit, à la lueur d'une lampe, comme une grande poupée. Il demeurait silencieux; sa satisfaction était manifeste et faisait du mal à sa cousine. A l'heure dite, on entendit le ronflement d'une automobile, puis la forte voix de Barias cria du dehors : « Êtes-vous prêts? »

Or voilà qu'aux portes d'Avignon le soleil de la Saint-Martin, sortant du brouillard, illumina soudain féeriquement la Provence, beauté sans rivale. L'or et le rose pleuvaient du ciel, couvraient la terre blanche, et tourbillonnaient ensuite dans les écharpes déchirées d'une brume bleue. Croyant que l'été recommençait, les coqs, les chiens, les chevaux, les oiseaux, chantaient, aboyaient, hennissaient, gazouillaient. Les vieux sortaient de leurs maisons, couverture sur l'épaule et pipe aux dents. Barias baissa une vitre pour mieux respirer. L'aveugle pencha la tête en avant.

— On affirme, dit la tante Istre, que c'est pour aujourd'hui la grande nouvelle, la fin de la guerre et l'armistice.

— Le bruit en courait hier à l'ambulance, ajouta Barias. Mam'zelle d'Éverjon va pouvoir remiser.

— La fin du massacre, mon Dieu ! » fit

Norade. Tous trois, à cette pensée, avaient les yeux humides; mais Jérôme, égoïstement, demeurait plongé en lui-même. Il souffrait de ne plus voir cette belle nature, dont il respirait les bouffées odorantes, faussement printanières. Les nouvelles lui en parvenaient comme au fond d'un puits. Seule le soutenait la pensée de la mort prochaine et probable de l'odieux Brécéan, suivie de la possession de Norade, de cette Norade tant désirée et dont la voix lui était un baume.

A Tarascon, on fit halte dans une auberge, pour un bol de café au lait. A neuf heures, les voyageurs arrivaient à Arles. Norade frissonnait en retrouvant cette ville et l'endroit où elle s'était séparée de son amant. Il n'y avait de cela que quelques jours, mais ils avaient la longueur et la lenteur de plusieurs années. Elle était prise maintenant d'une impatience fébrile d'arriver et elle craignait que ce ne fût trop tard. La sollicitude bourrue du docteur l'horripilait, ainsi que la puérilité de la tante Henriette, qui s'amusait des épisodes du chemin, comme au cours d'une partie de campagne. Elle les aurait volontiers battus.

Lorsque la limousine stoppa devant le mas des Ombres, il faisait presque aussi chaud qu'au mois de juillet. La Provençale bondit hors de la voiture, et se précipita vers Audiberte, qui pleurait dans son tablier. Bambarde, grave et ému,

se tenait auprès d'elle. Il expliqua que « madame avait appris l'avant-veille la mort de son fils Antoine », que depuis lors elle ne voulait plus ni se coucher, ni parler.

— Et le lieutenant, où est-il?... Vivant... dis-moi, encore vivant?

— Il vit, mademoiselle. Il vous attend, il est dans sa chambre.

Sans plus songer au reste, Norade grimpa l'escalier avec une légèreté ailée. Elle ouvrit la porte. Jean-François, étendu sur sa couche, lui tendait les bras. Elle s'y précipita, non sans remarquer sa maigreur, sa rougeur et sa fébrilité. Il était en sueur, il n'avait presque plus de voix. Il ne lui fit aucun reproche, murmura seulement : « Je savais bien que tu viendrais. Aie du courage, mon adorée. Cette fois, je le sens, c'est le grand départ. Mais il faut que tu m'épouses, avant... avant... »

La toux l'interrompit. Ainsi leurs pensées s'étaient rencontrées. Elle répondit, en se redressant : « J'ai appelé le Père Sidoine. Il sera là tout à l'heure.

— Pourvu qu'il arrive à temps! Ah viens, toi, plus près! J'ai tellement de mal à respirer. C'est gonflé, là et en arrière, comprends-tu?

L'infirmière aperçut en effet, sous la chemise, la saillie, distincte et menaçante, du pneumothorax. Il n'y avait plus rien à faire. Elle sentit, derrière elle, une présence. Elle se retourna :

c'était Barias, qu'elle n'avait pas entendu entrer. Lui aussi, du premier coup d'œil, avait remarqué cette enflure suspecte. Mais son visage ne laissa rien paraître. Il se pencha sur le malade, ausculta longuement, percuta, palpa, puis, sans se prononcer : « J'ai apporté de l'oxygène. Je vais le chercher, ainsi que ma seringue à injection. » La jeune fille connaissait ce funèbre cérémonial. L'officier aussi sans doute, car il esquissa une sorte de sourire navré, puis, tout aussitôt :

— Ecoute-moi, chérie, c'est le plus important. J'ai fait mon testament. Il est là, sous mon oreiller. Prends-le, si, si, prends-le. Ainsi, tu auras une petite indépendance. Pendant que nous sommes encore seuls, car les mourants ne s'appartiennent pas, je veux te dire ceci : tu m'as fait connaître l'immense bonheur...

Il toussa encore et s'essuya, de son mouchoir, les lèvres, où moussait une écume rosée : « ... L'immense bonheur. Tu es mon amante et ma femme pour l'éternité. »

Aucun mot, aucune allusion aux récents événements, ni à Jérôme, ni à la tante Istre. Le généreux garçon voulait si manifestement borner ses précieuses paroles à l'essentiel, au positif de leur amour, que Norade eut à peine la force de murmurer dans son pauvre cou émacié : « Pardonne-moi... » ; sans répondre — car ce n'était plus la peine — il lui caressait les cheveux

et la nuque de ses doigts brûlants. Il demanda : Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie.

— On dit que la guerre est finie. Nous ne le saurons que plus tard peut-être... dans la journée.

— Ne parle pas, réponds-moi par un petit signe de tête. Quand es-tu tombé malade ?

Il souleva ses mains, écarta les phalanges et les ongles bombés, montrant ainsi qu'il y avait dix jours.

— Tu as été soigné par Marie Téron ?

Il murmura : « les cinq premiers jours... »

— C'est ensuite qu'elle a appris son malheur ?

— Oui : elle le... le pressentait... mais quant à Pierre... C'était Antoine... Petite erreur, ajouta le malade ironiquement, car ils plaisantaient quelquefois, tous deux, les faux avertissements de la bonne baïlesse.

Barias revint, la seringue à la main, et fit une piqûre d'huile camphrée, qui soulagea le moribond. Il annonça qu'il allait donner l'oxygène, puis s'adressant à Norade : « Je n'ai pas besoin de toi pour cela. Va, pendant ce temps, t'occuper des autres. »

Les autres, c'étaient la tante Henriette et l'aveugle, qu'Audiberte avait déjà installés dans deux chambres contiguës de la vaste demeure, loin des appartements réservés. Son tact habituel l'avait guidée pour ce choix, si bien que Norade n'eut rien à modifier aux dispositions

prises. Elle fit mettre en état deux autres pièces pour patron Pertus, le Père Sidoine et éventuellement Téron. Elle avait déjà songé qu'en cas de retard elle demanderait l'assistance du curé de Sylvéréal, mais quelque chose l'avertissait que le moine était en route, que François ne mourrait pas avant la grande nouvelle décisive de la victoire. Ceci résolu, elle demanda à voir Marie Téron.

On l'introduisit dans une pièce obscure, tous volets clos en plein midi, où flottait une odeur âcre et renfermée et qu'éclairait faiblement la lueur d'un gros cierge de résine, dit « oribus ». Assise dans un fauteuil, les yeux fixes, devant les portraits de ses deux fils, l'hôtesse du mas des Ombres semblait une statue de cire, par la pâleur et la coulée onctueuse des traits du visage. Reconnut-elle Norade ? Elle poussa seulement un gros soupir, accompagné d'un geste vague, qui pouvait s'interpréter comme un « Laissez-moi ». Elle était folle.

— C'est venu subitement, pécaïre (expliqua Audiberte, qui attendait dans le couloir), Madame avait eu la vision de son fils Pierre gravement blessé dans un ravin, pendant une poursuite des Allemands. C'était dimanche soir. Elle a appris lundi la mort de M. Antoine, par une visite de M. le maire, qui apportait une lettre du colonel, et elle est entrée en chapelle le même soir. Elle reste là tout le jour, toute la nuit, sans qu'il

soit permis de faire la chambre. Nous avions peur qu'elle ne se laissât mourir de faim et de soif. Mais elle boit de l'eau pure et elle mange, en vingt-quatre heures, deux soupes que je lui fais avaler comme à un enfant.

— Vous n'avez fait venir aucun médecin?

— Il est mobilisé, mademoiselle. Il y en a bien un autre, près d'Aigues-Mortes, mais ni madame ni le lieutenant n'auraient voulu d'un inconnu. Alors nous attendions pour prévenir mademoiselle et le docteur Barias.

— Qu'attendiez-vous?

— La permission du lieutenant. Il croyait toujours que ça irait mieux.

Norade jugea inutile d'insister. Elle avait hâte de retourner auprès de Brécéan. Elle le trouva ranimé par l'inhalation d'oxygène et par sa piqûre. Elle s'assit auprès de son lit, lui prit la main et, sur sa prière, repassa lentement, minutieusement, toutes les circonstances de leurs brèves amours, depuis l'arrivée du blessé à l'ambulance d'Avignon, jusqu'au départ nocturne des Baux. Elle narrait délicieusement, simplement, comme un conte de fée, cette histoire merveilleuse et triste à celui qui en était le héros, lui révélant toutes ses pensées intimes, toutes ses impressions, toutes leurs nuances, ce que les femmes n'expriment jamais, ce qu'elles ne sauraient pas exprimer. Le bruit de la respiration, entrecoupée et difficile, scandait ce récit

pathétique. Dès qu'elle faisait mine de s'interrompre, il esquissait de la main : « Continue. »

Pendant ce temps, Jérôme, assis et immobile, avec son masque figé d'aveugle, harcelait sa mère : « Est-*il* mort enfin ? Norade est-elle auprès de *lui* ? Pourquoi ne vient-on point nous dire où ça en est ? Va donc aux nouvelles. » La tante Henriette éludait ces questions, ou faisait semblant d'aller s'informer. Elle savait par les serviteurs que Brécéan n'en avait plus pour longtemps et qu'il fallait le laisser seul avec sa maîtresse. La pensée du mariage *in extremis* ne devait lui venir que plus tard, alors qu'il était impossible de faire la moindre tentative pour dissuader sa nièce ou s'y opposer.

La journée se passa ainsi dans l'attente, l'espérance et la crainte mêlées. Vers quatre heures, Jean-François put encore absorber un jus de viande, qu'il avalait à toutes petites gorgées, en jetant des regards de reconnaissant amour à Norade, qui le lui versait. Il la supplia de lui chanter un air provençal : « Celui de la reine d'Arles... tu sais bien. »

Elle commença d'une voix tremblante, presque éteinte, d'une de ces voix à peine au-dessus du silence, où l'on dit que passent des anges :

A Arles au temps des fées
Florissait
reine Ponsirade,
Un rosier.

L'empereur des Romains
Vint lui demander sa main
Mais la belle, en s'enfermant,
Lui répond : « Demain. »

Il l'écoutait, comme en extase, revoyant, à travers les pierreries de Mistral, la douceur mystique de Saint-Trophime et la margelle familière du puits sacré.

Comme elle achevait, Audiberte, marchant sur la pointe des pieds, vint dire que « ces messieurs étaient là ». C'étaient Laurent Pertus, Téron et le Père Sidoine, qui s'étaient mis en route dès la réception du télégramme de Norade et, malgré la complication de l'infirmité du moine, en combinant chemins de fer et voitures, arrivaient à temps. La hâte, la fatigue, l'angoisse, leur donnaient l'air de pèlerins. Ils s'étaient attachés à Brécéan et la pensée de le perdre leur était cruelle.

— Rien à faire donc, docteur?... demanda Laurent Pertus à Barias, en présentant Téron.

— Médicalement non. Mais, ce qui importe, c'est de marier votre fille avant la fin. J'avais grand'hâte de vous voir. Le malade n'en a plus guère que pour trois ou quatre heures au maximum. Il faut en profiter.

Patron Pertus décela tout de suite, dans ce praticien, un clérical et un réactionnaire de la plus belle eau et il s'étonnait que les croyances eussent ainsi survécu à la redoutable épreuve de la guerre. Pour toute réponse, il alla cher-

cher l'ami Sidoine, qui arriva en béquillant. Le visage de Barias s'éclaira : « Vous êtes là, mon Père, alors nous sommes parés. Il serait navrant que ce beau soldat, cette chère fille n'eussent pas reçu le divin sacrement, avant de se séparer pour toujours.

— Quand a-t-on besoin de mon ministère ?... demanda le moine, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Quand ?... Mais tout de suite. Restez ici. Je vous introduirai.

Cinq minutes plus tard, le Père Sidoine entrait dans la chambre, embrassait Jean-François et recevait en confession les amants malheureux. Le bruit de cette suprême et mystérieuse cérémonie du mariage *in extremis* se répandit aussitôt parmi les hôtes et serviteurs du mas, à l'exception de l'aveugle isolé, et que sa mère se garda de renseigner, de l'autre mère démente et qui n'eût pas compris. Certains s'agenouillèrent et prièrent sous la nuit commençante, Barias et Téron dans le salon du bas (le patron pêcheur sanglotait); Audiberte, Bambarde, le berger, les filles de ferme et les gardians sur les chaises de la cuisine ou de l'office. Plusieurs de ces braves gens pleuraient aussi. Pertus, à qui ses convictions interdisaient toute oraison, gémissait et soupirait dans un coin d'ombre, la tête entre ses mains ; il se remémorait l'enfance de la petite, le départ de sa femme, sa jeunesse. Il sentait

confusément que le poids des événements, du bonheur et du malheur est trop lourd pour le cœur humain isolé et accablé. Mais il n'eût avoué ce vide intérieur pour rien au monde, tant l'orgueil est vif et enfantin chez les demi-instruits, et qui croient tout tirer de leur propre fonds. Un souffle mystique passait ainsi, dans la nuit de la Saint-Martin, sur la vieille demeure rustique, où palpitait une âme prête à se détacher et à fuir.

Soudain retentit le son des cloches de l'église de Sylvéréal, accompagné de celui d'autres sonneries lointaines, qu'apportait, par les ténèbres, une brise légère et tiède. Personne n'eut la moindre hésitation : l'armistice, c'était l'armistice ! Le grand signal convenu parvenait enfin aux parents, aux épouses oppressées des survivants et des morts, leur annonçait la cessation tant attendue du massacre de quatre années, la victoire et la délivrance.

— Écoutez, écoutez... fit Bambarde le mutilé.

— Les cloches, les cloches... c'est fini... la guerre est finie !

— Mon frère est sauvé !

— Hélas, trop tard, le mien est mort !

— Vincent est sauvé... Alphonse est sauvé... Louis est sauvé !...

— Je reverrai Henri !

— Bonne Mère... Seigneur Jésus... Étienne reviendra et le pays est sauf !...

Ainsi se mêlaient la joie passionnée et le deuil. Paysannes et paysans de Provence tendaient classiquement vers le ciel, où montaient les premières étoiles, des bras souples ou musclés de gratitude délirante. Quelques-uns, moins absorbés par leurs pensées amoureuses ou familières, se demandaient si, là-haut, le pauvre lieutenant, avant de disparaître, avait entendu et compris.

Dès la première sonnerie, Audiberte s'était dirigée vers la chambre de Marie Téron, une assiette de soupe à la main. Elle entra et vit la baïlesse prostrée au fond de son fauteuil de cuir, devant l'oribus à demi consumé.

— Maîtresse, maîtresse, les cloches sonnent! La guerre est finie !...

Mais Marie Téron secoua sa tête, vieillie en une semaine et devenue exsangue :

— Ce n'est pas vrai, puisque Antoine est mort.

Elle montrait le portrait du doigt. Elle répéta : Puisque Antoine est mort...

— Il vous reste Pierre, notre maître Pierre, qui ne sera pas tué, lui, qui reviendra bientôt.

— Pierre ne reviendra pas. Il est mort aussi. Tout le monde est mort.

Cependant elle prit l'assiette que lui tendait Audiberte épouvantée, elle y plongea la cuiller et mangea voracement. Elle répétait : « Ils sont tous morts! »

Après avoir uni Norade et François devant Dieu et pour l'éternité, le Père Sidoine administra

celui auquel il venait de donner le dernier et le plus grand bonheur. La Provençale s'était assise au pied du lit. Par la fenêtre grande ouverte, le mourant recevait le suprême baiser de la nuit brillante, où tintaient encore les sonneries d'argent, les sonneries bienheureuses, par qui tant de deuils seraient épargnés. Une expression de béatitude infinie se répandait sur les traits du Breton, devenus solennels. Il eut encore la force de soulever un bras décharné, de montrer du doigt, là-haut, vers le ciel, un ami invisible et cher, de murmurer le nom de Lehadec. Il voulait dire, sans doute, qu'il allait le retrouver. La jeune femme essuya, sur ce mâle visage, les larmes issues du chagrin de la grande séparation et de la joie de l'armistice, larmes à deux sources et à deux goûts. Les lèvres décolorées s'entr'ouvrirent. Elle et le Père entendirent distinctement ces trois mots : « France... Norade... Merci. » Puis, face à l'infini peuplé des vibrations de la victoire, libre et fier, la conscience tranquille, le vaillant entra dans cette mort qu'il avait bravée tant de fois.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
CHAPITRE I.	— Convalescence	1
II.	— Hésitations	27
III.	— Départ	56
IV.	— Le père de Norade	82
V.	— Au mas des Ombres	108
VI.	— Au mas des Ombres (*suite*)	138
VII.	— Séparation	169
VIII.	— Les pierres des Baux	198
IX.	— Dans les ténèbres	224
X.	— Les cloches dans la nuit	250

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

PQ
2607
A8D3
1919

Daudet, Léon
Dans la lumière

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 26 04 08 005 6